







CONSULTATIONS
ET
OBSERVATIONS
MEDICINALES

DE

M. ANTOINE DEIDIER,

Conseiller & Medecin du Roi, Chevalier de l'Ordre de S. Michel, Professeur Royal de Chimie dans l'Université de Montpellier; Medecin-Consultant de la ville de Marseille, de la Société Royale de Londres.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez JEAN-THOMAS HÉRISSENT, Libraire,
rue S. Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

CONSULTATIONS

ET

OBSERVATIONS

MÉDICALLES

DE

JEAN-ANTOINE DUBOIS

Conseiller & Médecin du Roi, Che-
valier de l'Ordre de S. Michel,
Professeur Royal de Chirurgie dans
l'Hôtel de Montpelier, Mé-
decin-Consultant de la ville de
Marseille, de la Société Royale
de Londres.

TOME TROISIÈME



A PARIS,

chez JEAN-THOMAS HÉRISSEYANT, Libraire,
rue S. Jacques, à S. Paul & S. Etienne.

M. DCC. LIV.

Acte d'approbation, & Privilege du Roi.

T A B L E

DES CONSULTATIONS

ET OBSERVATIONS

M É D I C I N A L E S

Contenues dans le III. Tome.

CONSULTATION I. <i>Sur un ulcere fistuleux de la vessie produit par un calcul,</i>	page 1
CONSULTATION II. <i>Sur un ulcere dans l'oreille,</i>	6
CONSULTATION III. <i>Sur un ulcere à la bouche, avec carie des os,</i>	11
CONSULTATION IV. <i>Sur une mélancholie,</i>	13
CONSULTATION V. <i>Sur une migraine,</i>	20
CONSULTATION VI. <i>Pour un mari & une femme qu'on croit attaqués du scorbut,</i>	25
CONSULTATION VII. <i>Sur des Vapeurs,</i>	33.

T A B L E

CONSULTATION VIII. <i>Sur des boutons autour du gland,</i>	37
CONSULTATION IX. <i>Sur une hydropi- sie ascite,</i>	41
CONSULTATION X. <i>Sur des obstruc- tions du bas-ventre,</i>	46
CONSULTATION XI. <i>Sur un dégoût, avec inappétence, & vomissement,</i>	51
CONSULTATION XII. <i>Sur une suppres- sion invétérée de mois, avec douleur aux reins,</i>	53
CONSILIUM XIII. <i>De passione hyste- rica,</i>	58
TRADUCTION de la Consultation précé- dente. <i>Sur une passion hystérique,</i>	64
CONSULTATION XIV. <i>Sur un asthme, dégoût, & hydropisie de poitrine,</i>	71
CONSULTATION XV. <i>Sur une Oph- thalmie,</i>	76
CONSULTATION XVI. <i>Sur une dartre farineuse,</i>	80



T A B L E

OBSERVATIONS

M E D I C I N A L E S

De Monsieur D E I D I E R.

OBSERVATION I. *Sur une blessure à la jambe, & LETTRE de M. Durand, Médecin de la Marine à Toulon, à M. Deidier,* 89

LETTRE de M. Deidier à M. De la Peyronnie, premier Chirurgien du Roi, 91

RELATION de la maladie de M. De*** Capitaine de vaisseau au Département de Toulon, 92

OBSERVATION II. *Rapport de l'ouverture d'un cadavre blessé à la poitrine, & au bas-ventre, par un coup de feu,* 98

OBSERVATION III. *Sur l'ouverture du cadavre d'un péripneumonique,* 100

OBSERVATION IV. *Sur une tumeur lymphatique offeuse du foie,* 103

OBSERVATION V. *Sur les trois humeurs de l'œil, avec quatre Expériences,* 107

OBSERVATION VI. *Sur un vieux ulcere,* 111

OBSERVATION VII. *Sur l'effet du laudanum,* 112

T A B L E.

OBSERVATION VIII. <i>Sur un délire mélancholique,</i>	113
OBSERVATION IX. <i>Sur l'effet du sublimé corrosif,</i>	115
OBSERVATION X. <i>Sur l'effet du turbitb mineral,</i>	116
OBSERVATION XI. <i>Sur l'usage du nutritum de saturne,</i>	ibid
OBSERVATION XII. <i>Sur l'usage de l'or fulminant,</i>	117
OBSERVATION XIII. <i>Sur une galle vérolique,</i>	118
OBSERVATION XIV. <i>Sur une tumeur lymphatique au bras droit,</i>	120
OBSERVATION XV. <i>Sur une tumeur lymphatique dans le tissu du foie,</i>	122
OBSERVATION XVI. <i>Sur une tumeur lymphatique offeuse,</i>	124
OBSERVATION XVII. <i>Sur un bras monstrueux par sa grosseur, qui a pesé quarante-sept livres,</i>	125
OBSERVATION XVIII. <i>Sur l'ouverture du cadavre de Madame la M. de C*** la Donairiere, morte le 13 novembre 1708, âgée de 84 ans, après avoir été long-temps tourmentée de vapeurs, d'oppression de poitrine, & de palpitation de cœur,</i>	136

T A B L E.

OBSERVATION XIX. <i>Remarquable sur un cancer de l'œil,</i>	149
OBSERVATION XX. <i>Sur une vapeur avec ictere noir, & fausse-couche, & journal des remèdes dont on s'est servi dans ces maladies,</i>	151
OBSERVATIONS XXI. & XXII. <i>Sur des Catalepsies compliquées,</i>	161
OBSERVATION XXIII. <i>Sur un vomissement habituel,</i>	172
OBSERVATION XXIV. <i>Sur la Lithotomie, avec la maniere de panser les plaies après l'opération,</i>	ibid.
LETTRE ET OBSERVATIONS de M. DEIDIER, Conseiller Médecin du Roi, Professeur en Médecine en l'Université de Montpellier, sur la Maladie de Marseille, à M. de MONTRESSE, Docteur en Médecine, Aggrégé en l'Université de Valence,	183
OBSERVATION I.	190
OBSERVATION II.	197
OBSERVATION III.	199
OBSERVATION IV.	203
OBSERVATION V. <i>Qui n'a point été imprimée avec les précédentes,</i>	207
LETTRE <i>Sur la Maladie de Marseille, écrite par M. DEIDIER, Professeur en</i>	

T A B L E.

<i>Médecine de l'Université de Montpellier,</i> <i>à M. MAUGUE, Conseiller du Roi, Mé-</i> <i>decin des Armées de Sa Majesté, & de</i> <i>l'Hôpital Royal de Strasbourg,</i>	212
REPONSE de M. MAUGUE à Monsieur DEIDIER,	221
LETTRE à M. DEIDIER, au sujet de la peste des Martigues, par M. FABRE, Médecin des Infirmeries de la même ville,	227
OBSERVATIONS Sur la Maladie des Martigues,	229
LETTRE de M. de MONTRESSE, Docteur en Médecine, Aggrégé en l'Université de Valence, écrite à M. DEIDIER, Pro- fesseur en Médecine en l'Université de Montpellier,	233
REPONSE de Monsieur DEIDIER à M. MONTRESSE,	237
Seconde Lettre de M. MONTRESSE à M. DEIDIER,	242
Seconde Lettre de Monsieur DEIDIER à M. MONTRESSE,	247
Troisième Lettre de Monsieur DEIDIER à M. MONTRESSE, avec neuf Expérien- ces,	253
Autre Lettre de Monsieur MONTRESSE à M. DEIDIER,	267

T A B L E.

<i>Quatrième Lettre de M. DEIDIER à M. MONTRESSE, servant de Réponse à la précédente, avec un Etat de l'ouverture de plusieurs cadavres pestiferés,</i>	270
<i>Cinquième Lettre de M. DEIDIER, contenant une seconde réponse à celle de M. MONTRESSE,</i>	286
<i>SENTIMENT de la plûpart des Médecins & Chirurgiens-Majors, qui ont traité les pestiferés à Marseille, sur la question qui y fut proposée, si les rechutes pourroient perpétuer la peste,</i>	309
<i>MÉMOIRE à ce sujet,</i>	ibid.
<i>DÉLIBÉRATION sur le précédent Mémoire,</i>	312
<i>SUITE DES EXPERIENCES De M. Deidier, faites à Montpellier dans l'Hôpital de Saint Eloy, sur la bile des malades morts de fievres malignes pendant les mois de septembre, octobre, & novembre, avec M. Fises, Docteur en Médecine, & Messieurs Duly & Morel, Garçons Chirurgiens dudit Hôpital,</i>	314
<i>Sixième Lettre de M. DEIDIER, à M. JEAN-JACQUES SCHÉUCHZER, Docteur en Médecine, Professeur de Mathématiques à Zurich, Membre de l'Académie</i>	

T A B L E.

<i>des Curieux de la Nature, & des Sociétés Royales d'Angleterre, & de Prusse,</i>	322
REPONSE de M. SCHEUCHZER à M. DEIDIER, avec neuf Expériences,	323
Discours Latin avec la Traduction Française à côté, prononcé à l'ouverture des Ecoles de Médecine de Montpellier, le 22 octobre 1725, à neuf heures du matin, par Monsieur ANTOINE DEIDIER, Conseiller & Médecin du Roi, Chevalier de l'Ordre de S. Michel, Professeur Royal de Chimie dans l'Université de Montpellier, Médecin-Consultant de la ville de Marseille, de la Société Royale de Londres, où l'on établit un sentiment particulier sur la contagion de la peste,	346

Fin de la Table du III. & dernier Tome.

CONSULTATIONS



CONSULTATIONS

ET

OBSERVATIONS

MEDICINALES

DE M. DEIDIER.

CONSULTATION I.

*Sur un ulcere fistuleux de la vessie produit
par un calcul.*



P R E's avoir mûrement réfléchi
sur les incommodités différentes
que le malade a souffertes depuis
l'âge de dix ans, il nous paroît
que le calcul qu'il porte dans la vessie de-
puis ledit temps y a produit de très-grands
désordres, & principalement un ulcere

Tome III.

A

fistuleux , & à clapiers, qui s'est fait jour du col de la vessie à travers le gros intestin rectum, par lequel l'urine, & la semence, sont forcées de passer, pour se vider ensuite par le fondement. Puisque le malade a toutes les parties externes de la génération bien constituées, qu'il est capable de l'érection, & de l'éjaculation nécessaires pour concourir à la production de deux enfans auxquels il dit avoir concouru, on ne scauroit le taxer d'impuissance ; mais, puisqu'aujourd'hui il ne jette aucune semence par la verge, lorsqu'il sent le plaisir de l'éjaculation, après laquelle sa verge se détend comme elle a coutume de faire, il y a tout lieu d'assurer que la semence des vésicules séminaires, ne pouvant pas enfler le conduit de l'urethre embarrassé, se détourne nécessairement du côté du rectum, à l'occasion de l'ulcere fistuleux ci-dessus marqué. La petite goutte d'humeur blanche qui sort pour lors par la verge vient, ou des prostates, ou de l'ulcere fistuleux qui se trouve comprimé lors de l'éjaculation. Les eaux qui sortent involontairement par le derriere, sur-tout la nuit, & pendant le sommeil, ou le cours de ventre séreux qui subsiste depuis trois ans, malgré plusieurs

remedes, sans que la santé du malade se trouve considérablement dérangée, sont de nouvelles marques incontestables de l'ulcere fistuleux en question, à travers lequel l'urine se fait jour, & s'écoule sans cesse de la vessie dans le rectum; aussi depuis ce temps-là le malade est-il moins fatigué de ses ardeurs d'urine, parce que cette humeur excrémenteuse ne se présente plus tant au col de la vessie, trouvant plus d'aisance à s'écouler peu à peu dans le rectum, sans y causer aucune douleur, parce que les bords de l'ulcere sont dans cet endroit fort calleux, comme ils le sont ordinairement dans toutes les fistules.

Quoique le malade puisse prendre, & donner, du plaisir dans l'acte vénérien, vû que les muscles érecteurs, & accélérateurs, sont dans leur état naturel, & peut-être plus souvent, & plus fortement irrités à l'occasion de l'ulcere; le malade ne peut plus espérer de concourir à la génération des enfans. On peut craindre au contraire que de trop fréquentes érections n'attirent de nouvelles fluxions, & que la fistule ne s'aggrandisse par le passage forcé de la semence. L'on peut craindre aussi que l'urine trop âcre, & trop piquante, qui coule sans cesse par la fistule, ne produise de

nouveaux clapiers, & de nouveaux sinus dans la partie supérieure de l'intestin rectum ; il peut enfin arriver que, la fièvre lente se mettant de la partie, le malade ait le chagrin de se voir périr peu à peu sans ressource, lorsque le marasme sera parvenu à son dernier degré ; au lieu qu'on peut espérer de le délivrer de toutes ses incommodités par l'opération de la fistule, pour laquelle le malade paroît mal-à-propos avoir une répugnance insurmontable.

Cette répugnance seroit bien fondée si son sang étoit d'ailleurs fort mauvais, & infecté du venin vérolique ; mais, comme, à sa vessie près, il jouit d'une bonne santé, & qu'il proteste n'avoir jamais eu aucun mal vénérien, nous ne sçaurions lui conseiller rien de mieux que de se confier, & de se livrer, à quelque habile homme, qui puisse en le sondant par le fondement découvrir l'ouverture de la fistule du rectum, que nous jugeons être fort basse, & qui pourroit être guérie par une opération très-aisée, & sans danger.

Si le malade ne veut pas absolument tâter de la Chirurgie, dont il a grand besoin, nous lui conseillons de reboire incessamment les eaux minérales qu'il a déjà

M É D I C I N A L E S.

éprouvées, lesquelles sont très-propres à adoucir l'acrimonie de ses urines. Il en doit prendre deux neuvaines, mettant trois ou quatre jours d'intervalle d'une neuvaine à l'autre. On ne doit pas épargner des saignées proportionnées aux forces, & au tempérament du malade. L'on usera rarement des purgatifs, parmi lesquels on ne doit employer que les plus doux, tels que sont la manne, la casse, le tamarin gras, dans un verre de petit-lait clarifié.

Après l'usage des eaux minerales le malade prendra deux fois par jour les demi-bains domestiques d'eau tiède pendant neuf à dix jours. Il usera pour boisson ordinaire d'une ptisanne faite avec la graine de lin concassée, & les feuilles de pariétaire mondées.

Au sortir du demi-bain on lui donnera un bouillon fait avec un jeune poulet farci des quatre semences froides mondées, & concassées dans un mortier de marbre; & de deux dragmes de graines de pavot pareillement concassées dans un mortier de marbre. Une demi-heure avant de retirer le pot du feu on y mettra bouillir une poignée de cresson d'eau.

Après les chaleurs de l'été on essayera

si l'estomac du malade peut s'accommoder du lait d'ânesse entier, dont on lui feroit prendre une écuellée le matin à jeun deux heures avant de sortir du lit, continuant pendant un ou deux mois avec les précautions ordinaires. On observera la chasteté, un exercice modéré, & un régime de vie convenable.

Délibéré à Montpellier
le 12. juin 1728.

CONSULTATION II.

Sur un ulcere dans l'oreille.

LA petite suppuration qui sort de fois à autre de l'oreille du malade est une marque incontestable d'un ulcere dans l'intérieur de cet organe ; les tintemens, ou bourdonnemens, qu'on y ressent, sont des suites assez ordinaires de cette maladie, qui ne sçauroit jamais devenir funeste : le seul danger qu'on peut craindre est au pis aller de perdre l'ouïe entièrement, de ce côté seulement, puisque c'est la seule partie affectée.

Quoique cette maladie ait été occasionnée il y a huit ans par une fluxion, lors-

qu'étant fort échauffé on s'exposa à un air froid, & que, peut-être l'oreille malade se trouva pour lors exposée aux injures de l'air, il y a tout lieu de soupçonner un sang trop épais, sujet d'ailleurs à produire des fluxions, & l'opiniâtreté de l'ulcere en question nous donne lieu de penser que l'épaississement du sang peut l'entretenir.

Il n'est pas possible de décider si le siège de l'ulcere est placé en-deçà, ou au-delà du rambour, & s'il est accompagné de carie dans les os, ou dans les cartilages; la tortuosité du conduit de l'oreille ne permet pas à la sonde dont on s'est servi d'aller découvrir l'endroit précis, ni le caractère du mal; &, quand on seroit convaincu de l'altération considérable de quelques-unes de ces parties, cela ne changeroit en rien la conduite qu'on doit tenir dans l'administration des remèdes.

Quoiqu'on ne puisse pas se flatter de guérir entièrement un ulcere qui dure depuis si long-temps, on doit cependant tâcher de le diminuer en travaillant d'abord à le déterger, & ensuite à le consolider, s'il est possible, par le moyen des différentes injections, tandis qu'on travaillera d'ailleurs à donner un peu plus de liquidité aux humeurs, en procédant de la manière qui suit.

LAVEMENT.

Prenez décoction ordinaire rafraîchissante, & laxative pour lavemens, une livre; catholicon pour la bouche, une once & demie; miel violat, une once; mêlez, faites un lavement qui sera pris à la commodité du malade, & réitéré toutes les fois que le ventre sera paresseux.

Après le lavement rendu on ouvrira la veine de l'un des bras pour en tirer huit à neuf onces de sang, & l'on se purgera le lendemain avec la potion suivante.

PURGATION.

Prenez senné mondé, & rhubarbe choisie, de chacun une dragme & demie, infusés séparément dans une suffisante quantité de décoction d'absynthe; dissolvez dans six onces de colature, faite avec expression, deux onces de manne de calabre; faites une potion qui sera prise le matin.

Le lendemain de la purgation on prendra le matin à jeun un bouillon fait avec un quarteron de collet de mouton, & environ une once de chacune de ces racines, bruscus, éryngium, & asperges sauvages.

Une demi-heure avant de retirer le pot du feu on y mettra bouillir la troisième partie de chacune de ces herbes, pimprenelle, capillaire, polytric. Lorsqu'on retirera le pot du feu l'on y jettera un gros de tartre chalybé soluble, continuant pendant dix à douze jours de suite, au bout desquels on se purgera comme devant ; & dès le lendemain, ou le sur-lendemain, de cette purgation, on commencera les bains domestiques d'eau tiède, qu'on prendra le matin & le soir pendant une heure, jusqu'à une douzaine.

L'usage des bains, & des bouillons, étant fini, le malade boira pendant dix-huit jours des eaux minérales froides, à peu près semblables à celles de Vals, ou de Camarets, laissant quatre ou cinq jours d'intervalle d'une neuvaine à l'autre.

Quant aux injections nous sommes d'avis qu'on commence à se servir matin & soir d'une décoction d'orge, dans laquelle on aura dissout une suffisante quantité de miel de Narbonne, écumé. L'injection durera un quart-d'heure chaque fois, continuant pendant huit jours, au bout desquels, si les bourdonnemens persistent, & qu'on se sente quelque douleur dans l'oreille, on peut introduire à la faveur d'un

coton non-filé quelques gouttes de baume du Commandeur de Perne , continuant aussi long-temps qu'on s'en trouvera soulagé. On peut ensuite essayer une legere teinture de myrrhe , d'aloës , ou d'euphorbe , tirée avec l'esprit de vin. Les eaux minerales de Balaruc pourroient convenir pour déterger l'ulcere à la faveur des injections ; mais, d'autant que le malade est plus à portée de Bagnieres , & de Baréges , & qu'on nous demande précisément notre avis sur celles de ces deux dernieres eaux qui conviennent le mieux , nous jugeons que dans le cas présent on doit d'abord se servir de celles de Bagnieres en place de celles de Balaruc , pour déterger , & passer ensuite aux injections des eaux de Baréges , dont on s'est déjà servi , dans la vue de consolider. Les eaux de Bagnieres sont plus détersives que celles de Baréges , & les dernieres concourent davantage à la consolidation des ulceres ; ainsi on peut les employer alternativement les unes & les autres suivant l'état du mal. L'on peut se faire doucher la tête à Bagnieres suivant la coutume , afin de prévenir les fluxions auxquelles on est sujet , & dissiper les douleurs qui reviennent , sur-tout l'hiver , & dans le temps humide.

Délibéré à Montpellier le 26. août 1728.

CONSULTATION III.

Sur un ulcere à la bouche , avec carie des os.

LE gonflement de la joue gauche étant ici le produit d'une carie à l'os de la machoire inférieure qui répond aux dents molaires , on ne peut se flatter de le voir dissiper qu'après une entière exfoliation , & la chute de l'endroit carié. Ce gonflement des chairs recouvre si fort la carie dans le dedans de la bouche qu'il n'est pas possible de l'attaquer par aucune opération chirurgicale , sans mettre le malade dans un danger évident de périr par les accidens qui surviendroient inmanquablement , si l'on s'opiniâtroit à découvrir toute la carie pour y porter le feu. En conséquence le Conseil soussigné est convenu qu'on devoit se contenter des liqueurs spiritueuses , & des fréquens lavages , pour tenir la partie nette , & faciliter l'exfoliation de l'os , qui pourra se faire d'elle-même , & à la longue , à mesure que le malade passera dans l'âge de puberté. Pour cet effet on lui conseille d'user d'abord du simple baume du Commandeur

de Perne un peu chauffé, dont on lavera la bouche deux ou trois fois par jour, y ajoutant d'abord deux tiers d'eau chaude, & ensuite un tiers, pour s'y accoutumer peu à peu.

Lorsqu'on aura usé de ce baume cinq à six jours, on le suspendra, & l'on touchera l'endroit malade au moyen des pincettes, au bout desquelles on aura mis du coton non filé trempé dans l'essence, ou huile, de gérosfle. On usera de ce remède matin & soir pendant trois jours, après lesquels on reviendra au baume ci dessus prescrit du Commandeur de Perne, insistant sur celui de ces deux remèdes dont on se trouvera le mieux.

A ces deux remèdes succéderont les eaux de Balaruc chauffées, dont on se lavera la bouche aussi souvent qu'il se pourra, surtout dans le temps des suppurations qui surviennent de fois à autre. Du reste on tiendra la joue couverte extérieurement pour la garantir du froid.

Délibéré à Montpellier

le 28. octobre 1728.



CONSULTATION IV.

Sur une mélancholie.

LES attaques de mélancholie auxquelles le malade est sujet depuis environ vingt-deux ans, dépendent, selon toutes les apparences, d'un léger embarras des petits vaisseaux capillaires du cerveau ; à raison duquel toutes les sensations animales ne se font pour lors qu'avec peine. L'on est assoupi, l'on ne prend plaisir à rien, parce que les secousses des nerfs extérieurs ordinaires sont incapables de surmonter leur embarras. Ainsi l'ame, se trouvant comme abandonnée aux simples vibrations du cerveau embarrassé, ne peut que s'occuper d'idées tristes, & fâcheuses, qui forcent le malade d'abandonner le commerce du monde, & de se livrer à soi-même. Il ne semble trouver du soulagement que dans un long sommeil, qui doit être rempli de rêves tristes, & fâcheux ; ce qui augmente la mélancholie que l'on veut éviter par-là. L'embarras du cerveau, que nous supposons pour cause prochaine du mal, nous en paroît encore une assez éloi-

gnée. Pour les tintemens dont le malade se plaint, & les petites étincelles, ou atômes qui se présentent souvent à ses yeux, lorsqu'il veut un peu trop fixer sa vue sur un objet déterminé, ils viennent de ce que dans ces deux cas les nerfs de l'oreille, & ceux de la rétine, sont fort embarrassés dans les petits vaisseaux capillaires, dont les battemens irréguliers excitent dans l'oreille des bruits intérieurs, & produisent dans l'œil ces petits mouvemens qu'on a accoutumé de rapporter aux atômes extérieurs. Comme les nerfs de l'oreille, & de l'œil, sont les plus délicats, & les plus voisins du cerveau, ils se ressentent les premiers des embarras de ce viscere, mol naturellement, & si délicat que la moindre chose est capable de le déranger. Lorsque les attaques se trouvoient fort courtes dans leur commencement, elles ne faisoient pour lors que de simples vapeurs; les gros vaisseaux libres du cerveau surmontant aisément la résistance du peu de capillaires encore legerement embarrassés; &, l'orage se dissipoit bien-tôt de lui-même; au lieu que les attaques aujourd'hui reviennent deux fois l'année, & persistent deux mois de suite, parce que l'embarras est beaucoup plus considérable, ce qui pour-

roit avoir des suites plus fâcheuses, si l'on ne travailloit à les prévenir en détournant le torrent de sang qui se porte trop au cerveau, & en le faisant rouler aisément dans le tissu de ce viscere embarrassé; indication qu'on tâche de remplir par un bon régime de vie, & par le secours des remèdes, en procédant de la manière qui suit.

L A V E M E N T.

Prenez une demi-livre de décoction ordinaire rafraîchissante, & laxative pour lavemens; deux onces de catholicon fin; un gros de diaphénic; faites un lavement qu'on réitérera toutes les fois que le ventre ne sera pas libre.

Après le lavement rendu on ouvrira la veine de l'un des pieds pour en tirer environ neuf onces de sang; &, supposé que le bruit des oreilles subsistât en son entier, le pouls restant assez plein, & que les forces le permissent, on réitérera la même saignée six heures après la première, n'ayant pris dans l'entre-deux qu'un bouillon à la viande. Si au contraire le tintement d'oreille a considérablement diminué, & que les forces se trouvent affoiblies par la première saignée, on renverra

la seconde au lendemain, vivant de ris à la maniere ordinaire.

Le sur-lendemain des deux saignées on prendra le matin un bolus fait avec cinq ou six grains de tartre stibié ordinaire, & tant soit peu de confection d'hyacinthe, ayant soin d'avaler de moment à autre quelques cuillerées de bouillons gras pour faciliter le vomissement dès qu'il commencera de paroître, & continuant de même jusqu'à ce qu'on ne vomisse plus. L'on pourra, si l'on craint le bouillon gras, avaler quelques cuillerées d'infusion de thé sans sucre. Après un jour de repos on se purgera avec cette potion.

PURGATION.

Prenez deux gros de senné, deux onces de polypode de chêne, un gros de sel végétal; faites bouillir legerement dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, & laissez infuser pendant la nuit sur des cendres chaudes; dissolvez dans la colature faite avec expression deux onces de manne de calabre, & deux gros d'électuaire diacarthami; faites une potion, qu'on prendra le matin avec les précautions convenables.

Dès le lendemain de la purgation le

malade prendra à jeun un bouillon fait avec un quarteron de maigre de veau, un nouet de demi-dragme de rhubarbe concassée, & environ une once de chacune des racines suivantes, pivoine mâle, & valériane sauvage, & un gros de tartre chalybé, pour passer le lendemain à l'opiate suivante.

O P I A T E.

Prenez une demi-once de saffran de mars apéritif, & autant de quinquina réduit en poudre très-fine ; deux gros de polypode de chêne réduit en poudre, & autant de poudre de guttete ; un gros de jalap en poudre ; un gros & demi de scammonée préparée sans soufre ; un scrupule de fleurs de sel ammoniac martiales, & autant de borax. Le tout étant réduit en poudre très-fine, mêlez-le exactement avec une suffisante quantité de syrop des cinq racines jusqu'à ce qu'il soit réduit en consistance d'opiate. Le malade en prendra le matin à jeun depuis un gros jusqu'à deux, avalant par-dessus un bouillon altéré avec des feuilles de bourache, & il en continuera l'usage pendant quinze jours de suite, ou alternativement, suivant la prudence de Monsieur le Médecin ordinaire.

L'usage de cette opiate étant fini, on prendra deux heures avant de sortir du lit une écuellée de petit-lait de vache, clarifié avec le blanc de deux œufs, dans lequel on aura fait infuser à chaud une pincée de fumeterre, & où l'on aura ensuite dissout environ une once de sucre candi réduit en poudre, continuant quinze ou vingt jours de suite, ou alternatifs. On réitérera les mêmes remèdes ci-dessus marqués dans le même ordre, au printemps, & à l'automne, jusqu'à parfaite guérison.

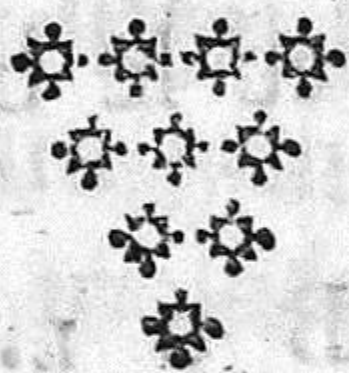
Pendant les chaleurs de l'été on usera de quelques bains domestiques d'eau tiède, où l'on restera une bonne heure chaque fois, sans y suer, & sans y avoir froid, ayant soin pour cela d'y ajouter de nouvelle eau froide, ou chaude, suivant le besoin. On peut même dans cette saison prendre quelques eaux minérales apéritives, telles que sont dans ce pays celles de Camarets, ou de Vals, faisant succéder une neuvaine desdites eaux à une neuvaine de bains, & continuant de même, supposé qu'on se trouve soulagé.

Mais tous ces remèdes seront inutiles, si le malade ne travaille pas de son côté à dissiper sa mélancholie par des occupations fréquentes, & fort variées; évitant les

fortes contentions d'esprit, & toutes sortes de chagrin. Il fera autant d'exercice du corps, à pied, ou à cheval, que ses affaires le lui permettront, en respirant un air libre de la campagne, plutôt un peu vif, & chaud, que grossier, & froid. Le malade se réglera pour ses heures précises du lever, du coucher, & de ses repas. Il se couchera par exemple à neuf heures en hiver, & à dix en été, pour se lever à cinq, ou à six. Après son lever il déjeûnera avec une croute de pain pour boire deux coups d'eau avec un tiers de bon vin clair, & fort léger, tel que celui de Bourgogne. Il dînera à midi précis suivant son appétit, & soupera très-legerement deux heures avant de se coucher. Il se privera des alimens salés, grossiers, épicés, & de difficile digestion.

Délibéré à Montpellier

1729.



CONSULTATION V.

Sur une migraine.

Pour prévenir les suites fâcheuses que pourroit avoir l'incommodité de Madame, je suis d'avis qu'elle se mette au plutôt à l'usage des remèdes suivans.

LAVEMENT.

Prenez décoction ordinaire pour lavemens émolliens, & laxatifs, une livre ; catholicon fin, deux onces ; miel rosat, une once ; mêlez, & faites un lavement qui sera pris à la commodité de la malade, & réitéré toutes les fois que le ventre sera paresseux.

Après le lavement rendu on ouvrira la veine de l'un des pieds, pour en tirer huit ou neuf onces de sang. On se purgera le sur-lendemain avec le bol, & la potion qui suit.

B O L.

Prenez du mercure doux sublimé trois fois, une dragme ; ipecacuanha réduit en

pondre, douze grains ; faites avec un peu de casse récemment extraite des bols qui seront avalés le matin à jeun, buvant par-dessus la potion suivante.

P U R G A T I O N.

Prenez rhubarbe grossièrement concassée ; & enfermée dans un nouet, une demi-dragme ; senné mondé, une dragme ; sel d'absynthe, un scrupule ; infusez sur les cendres chaudes pendant la nuit dans une suffisante quantité de décoction de chicorée sauvage ; dissolvez dans six onces de colature manne de calabre, & syrop de fleurs de pêcher, de chacun une once ; faites une potion pour l'usage indiqué.

Le lendemain de la purgation elle prendra le matin à jeun un bouillon fait avec un jeune poulet, & une demi-douzaine d'écrevisses de rivière rougies dans l'eau bouillante, & écrasées dans un mortier de marbre. Une demi-heure avant de retirer le pot du feu, on y mettra bouillir une demi-poignée de menthe de jardin, & de petite absynthe, continuant pendant dix jours, au bout desquels la malade sera repurgée avec le bolus, & la potion ci-dessus.

Le bouillon fini, & le sur-lendemain

de la seconde purgation, elle prendra le matin à jeun, deux heures avant son lever, une bonne écuellée de lait d'ânesse fraîchement tiré, y ajoutant environ deux dragmes de sucre candi réduit en poudre très-fine, continuant pendant un mois de suite, supposé que l'estomac s'en accommode.

Après l'usage du lait, ou supposé qu'on ne s'en accommode pas, elle prendra un autre bouillon fait avec un quarteron de collet de mouton, un nouet de rhubarbe concassée, & environ une once de chacune des racines suivantes, bruscus, eryngium, & asperges sauvages. Une demi-heure avant de retirer le pot du feu, on y mettra bouillir la troisième partie d'une poignée de chacune des herbes suivantes, pimprenelle, aigremoine, & capillaire.

Lorsqu'on retirera le pot du feu, on y jettera une pincée de sommités de petite absynthe, & une dragme de tartre chalybé soluble, continuant pendant quinze jours.

On rendra le premier, le neuvième, & le dernier de ces bouillons purgatifs en y faisant infuser le soir deux dragmes de fenné mondé, & dissolvant le lendemain dans la colature deux onces de manne

grasse, à la place du tartre chalybé, qu'il faudra retrancher ces trois jours. L'usage des bouillons fini, on se mettra à celui de l'opiate suivante.

O P I A T E.

Prenez saffran de mars apéritif préparé à la rosée du mois de mai, une demi-once ; rhubarbe choisie, & senné mondé en poudre, de chacun trois dragmes ; jalap en poudre, deux dragmes ; scammonée préparée sans souffre, une dragme ; saffran oriental, & borax ordinaire, de chacun une dragme ; mettez le tout en poudre subtile, & réduisez-le en consistance d'opiate avec le syrop des cinq racines apéritives. La dose sera d'une à deux dragmes, buvant par-dessus un bouillon altéré avec des feuilles de chicorée sauvage, & continuant pendant quinze jours.

Au milieu de l'usage de cette opiate on se reposera un ou deux jours, pendant lesquels la malade se fera ouvrir la veine du pied, pour en tirer neuf ou dix onces de sang.

L'opiate finie, si elle se trouve un peu échauffée, & qu'il reste quelque douleur de migraine, on reprendra le lait d'ânesse

pendant quinze jours , ou à son défaut celui de chévre , le matin deux heures avant de se lever.

On usera pour boisson ordinaire d'une ptisanne faite avec le capillaire , & le polytric , jettés dans une suffisante quantité d'eau bouillante. Il n'est pas nécessaire de faire bouillir ces herbes ; on les laissera seulement infuser jusqu'à ce que le pot soit refroidi. On versera pour lors la liqueur au clair , pour en boire non-seulement pendant le repas , mais encore à sa soif , pendant le jour , sans qu'il soit permis d'y ajouter du vin. On ne fera jamais maigre ; on se privera des ragoûts , & des choses crues.

Délibéré à Montpellier
le 13. juin 1729.



CONSULTATION

CONSULTATION VI.

*Pour un mari, & une femme, qu'on croit
attaqués du scorbut.*

A P R E'S avoir mûrement réfléchi sur le mémoire des incommodités dont le mari, & la femme, ont été travaillés depuis 1709 jusqu'au mois de mai dernier, & des différens remedes qu'on a employés année par année depuis l'existence de leur maladie ; vû aussi le mémoire de leur état présent, & de l'effet des remedes dont ils usent, il nous paroît évident qu'il n'est plus ici question de combattre un virus vérolique, pour lequel on a employé non-seulement les frictions mercurielles qui sont le seul spécifique de ce mal, mais on s'est encore mal-à-propos servi de quantité de ptisannes sudorifiques, & purgatives, de la panacée mercurielle, de l'éthiops minéral, & autres préparations de mercure, qui sembloient soulager les incommodités en les suspendant pour un temps, de même que les eaux purgatives de Bagnieres, qu'on a souvent employées avec quelques succès, & qui n'ont rien produit dans la

suite, parce que les filets nerveux, trop desséchés par de fréquentes évacuations, ont jetté les malades dans une espece d'affection hypochondriaque, dont le produit a été une espece d'affection scorbutique, qui fait aujourd'hui la principale maladie.

Les dents tremblantes, & décharnées, par le déchirement, ou le racornissement des gencives, les petits ulceres de la langue, & les différentes taches dont le corps est couvert en différentes parties, sont des symptomes trop marqués dans ces deux malades, pour pouvoir douter un moment de la réalité du scorbut. Cette maladie ayant commencé dans le mari par le mauvais usage des remedes chauds, & se trouvant entretenue par l'habitude où il est de fumer, & de mâcher du tabac de Brésil; cette maladie, dis-je, passa bien-tôt du mari à la femme, puisque celle-ci s'en trouva infectée peu de temps après son mariage. Nous ne croyons pas que le venin vérolique eût aucune part à son mal de bouche, puisque le mari avoit passé par les remedes avant de se marier, & qu'il est sorti de ce mariage une fille qui jouit aujourd'hui d'une parfaite santé, quoiqu'elle reste boiteuse, en conséquence du gonflement irrégulier de la plûpart de ses

os, à raison duquel cette fille se trouva nouée dès la tendre enfance, & que ces nœuds, ou gonflemens d'os, se dissipèrent d'eux mêmes avec l'âge, & sans remèdes, comme ils ont accoutumé de faire; ce qui ne seroit pas certainement arrivé si son sang eût été infecté du virus vérolique du pere dans le temps de la conception, ou de la mere lors de la grossesse.

Le scorbut habituel, qui succède souvent à la mélancholie hypochondriaque, & qu'on a accoutumé de rapporter à une trop grande salure du sang, qu'on désigne sous le nom de saumure, parce qu'on n'est soulagé que par les adoucissemens; ce scorbut, dis-je, dépend, à notre avis, de ce que les filets nerveux, trop desséchés, se crèpent, se durcissent, & retardent ainsi la circulation des liqueurs dans les parties extérieures les plus délicates, telles que sont les gencives, & la cuticule. Ce qui semble confirmer cette pensée dans le cas présent, c'est que le mari se plaint effectivement d'un endurcissement de nerfs, & qu'il est attaqué de même que Madame son épouse, de véritables endurcissemens, & racornissemens de gencives.

Cette maladie se trouve ici d'autant plus difficile à guérir qu'elle a été précé-

décé chez le mari d'un venin vérolique, & chez la femme d'une espee de lépre qui avoit paru dans l'enfance, après une petite vérole mal guérie, & qui s'est encore manifestée plusieurs fois depuis que le scorbut a paru. Il sera donc très-difficile de venir à bout d'un si grand mal, dont on ne peut espérer un soulagement bien marqué qu'après un long usage de remedes, qui doivent tous tendre à rétablir la circulation dans les vaisseaux capillaires embourbés, & à redonner aux filets nerveux leur souplesse naturelle; indications qu'on tâchera de remplir en procédant de la maniere qui suit.

LAVEMENT.

Prenez décoction ordinaire rafraîchissante, & laxative, pour lavemens, une livre; électuaire diacarthami nouveau fait, une demi-once; miel de Narbonne écumé, une once; mêlez, & faites un lavement, qui sera pris à la commodité du malade, & réitéré toutes les fois que le ventre sera paresseux.

Après le lavement rendu on ouvrira la veine de l'un des bras, pour en tirer six à

huit onces de sang, & l'on se purgera le sur-lendemain avec cette potion.

P U R G A T I O N.

Prenez rhubarbe choisie grossièrement concassée, une dragme; sel végétal, un scrupule; faites bouillir légèrement dans une suffisante quantité de décoction de tamarins; dissolvez dans six onces de colature faite avec expression, deux onces de manne, & faites une potion qui sera prise le matin à jeun avec les précautions requises.

Le lendemain de la purgation on prendra le matin à jeun un bouillon fait avec un quarteron de collet de mouton, un nouet d'un scrupule d'acier préparé à la rosée du mois de mai, & environ une once de chacune de ces racines, asperges sauvages, chiendent, & rubia tinctorum. Une demi-heure avant de retirer le pot du feu on y mettra bouillir une poignée de cresson d'eau, une demi-poignée de buglose, & autant de fanicle, continuant pendant douze jours, au bout desquels on passera à l'usage de cette opiate, sans qu'il soit besoin de se repurger.

OPIATE.

Prenez saffran de mars apéritif préparé à la rosée du mois de mai, & réduit en poudre impalpable, une demi-once ; racines de gentiane, & quinquina en poudre, de chacun trois dragmes ; rhubarbe choisie en poudre, deux dragmes ; bourache ordinaire, & fleurs de sel ammoniac martiales, de chacun une dragme ; saffran oriental desséché, & pulvérisé, un scrupule ; mêlez exactement toutes ces poudres, & réduisez-les en consistance d'opiate avec une suffisante quantité de syrop de guimauve de Fernel. La dose sera depuis une jusqu'à deux dragmes, buvant par-dessus un bouillon de cresson de fontaine, & continuant pendant quinze jours.

Pendant l'usage de ces bouillons, & de cette opiate, on aura soin de se laver souvent la bouche avec l'eau de l'herbe à cuiller, ou cochléaria, ou bien avec l'esprit de cette même plante tiré avec l'eau-de-vie, qu'on mêlera avec une suffisante quantité de ladite eau. Lorsque les gencives seront ulcérées, on les touchera de fois à autres avec de l'esprit de sel, de même que les petits ulcères de la langue.

Si cet esprit pique trop on y ajoutera une suffisante quantité d'eau de cresson. L'on peut aussi substituer à l'esprit de sel le suc de limons.

L'on doit absolument se passer de fumer, & de mâcher du tabac de Brésil. On peut mâcher, & fumer, en place de ce tabac, de l'écorce de citron fraîche, pour mâcher, & sèche pour fumer, supposé qu'on ne puisse se passer de fumer à raison d'une trop grande habitude. Du reste on ne doit pas balancer de faire arracher les dents qui se trouveront tout-à-fait décharnées, tremblantes, & hors d'état de service ; car la bouche ne sçauroit se bien rétablir lorsqu'elle est embarrassée de ces corps durs, devenus étrangers par leur situation, & leur déplacement.

Immédiatement après l'opiate finie nous sommes d'avis que le mari, & la femme, se mettent à la diète blanche, qui consiste à ne se nourrir que de lait de vache pris en soupe quatre fois par jour, sçavoir, pour déjeuner, pour dîner, pour goûter, & pour souper. Ce lait frais tiré se fait simplement chauffer sur le feu, pour y fondre du sucre en poudre suivant le goût du malade. On ne le fait ni bouillir, ni écrémer. On le verse chaud dans

une écuelle où l'on a placé des tranches de pain très-fines à la quantité suffisante pour assouvir la faim.

On peut manger du pain avant les soupes, si l'on ne s'en trouve pas l'appétit assez satisfait ; on avale aussi quelquefois un ou deux œufs frais cuits à la coque ; mais tout autre aliment doit être interdit, de même que toute espèce de remèdes pris par la bouche, principalement les purgatifs, & les opiates absorbantes. On peut tout au plus user des lavemens d'eau & d'huile, lorsque le ventre est constipé.

On continuera cette diète blanche pendant trois semaines, ou un mois, pour revenir ensuite aux bouillons, & à l'opiate ci-dessus, dont on fera une alternative avec ladite diète tous les automnes, & les printemps, jusqu'à parfaite guérison, insistant sur celle des deux dont on se trouvera le mieux.

Lors des grands froids de l'hiver, & des vives chaleurs de l'été, on se contentera d'user du lait entier d'ânesse frais tiré, le matin deux heures avant de sortir du lit, vivant du reste à l'ordinaire, & se privant toujours des alimens poivrés, salés, épicés, & de difficile digestion.

Délibéré à Montpellier le 18. septembre 1729.

CONSULTATION VII.

Sur des Vapeurs.

LÉ bruit dont le malade se plaint aux deux oreilles, principalement à la gauche, & qui l'incommode plus la nuit que le jour; les petits mouvemens convulsifs du visage, des tempes, & de toute la tête, accompagnés d'une legere douleur, qui surviennent par intervalles; le sommeil très-leger, & fort court, qui est quelquefois précédé du tremoussement de tout le corps; & enfin la crainte qu'il a de quelque accident d'apoplexie; tous ces symptomes joints ensemble portent le caractère de véritables vapeurs, toujours fort allarmantes, & jamais dangereuses.

Ces vapeurs peuvent être occasionnées par trois causes différentes, indépendamment du virus vénérien; sçavoir, 1°. Par l'irrégularité de la circulation du sang dans le tissu extérieur de la tête, dont la transpiration peut être empêchée, ou dérangée; 2°. Par les embarras du bas-ventre, qui forcent le sang de se porter en plus grande quantité vers la tête; 3°. Par

une trop grande tension des filets nerveux, qui sont secoués, & ébranlés irrégulièrement à la moindre occasion. C'est dans la vue de combattre, & de détruire, s'il est possible, ces trois causes que nous conseillons au malade de se mettre incessamment dans l'usage des remèdes suivans.

L A V E M E N T.

Prenez décoction ordinaire pour lavemens rafraîchissans, & laxatifs, une livre; catholicon pour l'usage interne, deux onces; diaphénic, une once; mêlez, & faites un lavement, qui sera pris à la commodité du malade, & réitéré autant de fois que le ventre sera paresseux.

Après le lavement rendu on ouvrira la veine de l'un des pieds, pour en tirer huit à neuf onces de sang; & après un jour d'intervalle on se purgera avec la médecine qui suit.

P U R G A T I O N.

Prenez six onces d'infusion de senné deux gros; manne choisie, deux onces; Syrop de fleurs de pêcher, une once & demie; mêlez, faites une potion qui sera prise le matin avec les précautions convenables.

Deux jours après cette purgation, supposé que le bruit des oreilles subsiste entier, & qu'on ait accoutumé de porter ses cheveux, on aura soin de se faire raser la tête à l'ordinaire avec de l'eau chaude, & du savon, sans employer après cela aucune sorte d'eau-de-vie, se contentant de frotter la tête avec un gros linge. Si ce dernier secours apporte un soulagement notable, il faudra se déterminer à aller à quelques eaux minerales chaudes, telles que sont en cette Province celles de Digne, & en Languedoc celles de Balaruc, pour s'y faire doucher la tête soir & matin pendant trois jours, suivant la coutume des lieux, avec les précautions ordinaires.

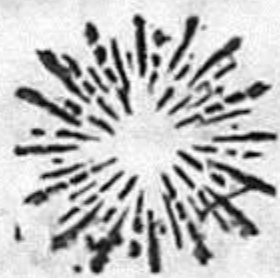
Si au contraire, après s'être fait raser & frotter la tête deux ou trois fois, le bruit de l'oreille, & les mouvemens convulsifs subsistent, nous sommes d'avis qu'on use des bains domestiques d'eau tiède une ou deux fois par jour, restant à chaque fois une heure dans le bain, sans y suer, & sans y avoir froid, ayant soin pour cela d'y ajouter de nouvelle eau chaude, ou froide, suivant le besoin.

Après avoir pris dix à douze de ces bains domestiques, on boira pendant neuf matins de suite des eaux minerales rafraîchis-

santes, telles que sont celles de Vals, ou d'Ieuset, ayant soin d'y ajouter au commencement, & à la fin, quelque purgatif, tel que sont le sel polychreste, ou la manne.

Tous ces remedes seroient inutiles si le malade n'observoit un régime de vie convenable, qui consiste principalement à ne pas trop se gorger d'aucune sorte d'aliment, à souper très-legerement, ou à ne pas souper du tout, supposé que le malade soit dans un âge avancé. Qu'il ait attention de rien avaler de solide qui ne soit bien mâché; qu'il fasse beaucoup d'exercice du corps, & qu'il évite toute sorte de vive contention & application d'esprit; qu'il se défasse enfin de la crainte qu'il a d'une attaque d'apoplexie. Cette grande maladie n'a dans le cas présent aucune sorte d'avant-coureur qui doive la lui faire appréhender.

Délibéré à Montpellier
le 18. janvier 1744.



CONSULTATION VIII.*Sur des boutons autour du gland.*

M É M O I R E.

LA personne qui souhaite l'avis de M... se plaint d'un bruit aux oreilles, plus à la gauche qu'à la droite. Ce bruit l'incommode plus la nuit que le jour. Il a de petits mouvemens convulsifs au visage, & quelquefois à la tempe, & à la tête, avec une très-legere douleur, & avec des jours d'intervalles. Quelquefois en s'endormant, il lui prend un mouvement par tout le corps sans aucun froid, lequel passe dans un instant. Il dort très-legerement, son sommeil étant fort court. Le malade a d'ailleurs très-bon appétit, & se contient par la crainte qu'il a de quelque accident d'apoplexie. Son tempérament est d'être gros, & puissant ; il a fait beaucoup d'excès à table, & il a aimé le beau sexe. Il y a vingt-trois ans qu'il a eu des chancres ; on lui fit quelques remedes, & cette maladie disparut ; & , comme ils revinrent, il fut obligé de faire de plus forts remedes ;

ils disparurent pour la seconde fois, & revinrent de nouveau pour la troisième fois. Comme il se trouva à Paris, il vit Monsieur Vinache, fameux empyrique; & comme il ne voulut pas se résoudre de passer par le grand remède, il prit sa ptisanne, & une espee d'acier, qu'on l'assura devoir le tirer d'affaire; cela n'empêcha pas que les chancres ne parussent de nouveau; & comme il fut obligé de partir pour la Flandre, il consulta à Douay un fameux Chirurgien, qui l'assura que les boutons qu'il avoit autour du gland n'étoient point des chancres, mais des boutons ordinaires. Sur cette assurance il n'a point fait d'autres remèdes.

R É P O N S E.

Supposé que les boutons qui parurent autour du gland il y a vingt-trois ans, & qui ont reparu plusieurs fois depuis, malgré différens remèdes employés pour les emporter; supposé, dis-je, que ces boutons fussent de véritables chancres véroliques, comme on l'assure au commencement du mémoire, il n'y auroit aucun doute sur le soupçon d'une vérole dont le malade seroit attaqué, puisqu'il est conf-

tant en pratique que tout chancre vénérien, quelque bien traité qu'il soit, donne nécessairement la vérole, qui se manifeste tôt ou tard sans aucune sorte de prescription par une variété infinie de symptomes de toute espece, qui ne peuvent absolument se dissiper que par le secours infailible des onctions mercurielles ménagées à propos, sans exciter aucune sorte d'incommodité, ni par le flux de bouche, ni par le cours de ventre, qu'on cherchoit autrefois à procurer, sous l'ancien prétexte de faire sortir le venin vérolique, qui, n'ayant besoin que d'être radicalement détruit, se guérit aujourd'hui par ce qu'on nomme en terme de l'Art simple extinction.

Le malade étoit sans doute assuré qu'il avoit la vérole, puisque se trouvant à Paris, & craignant avec raison l'ancienne maniere de passer par le grand remede, il s'adressa au Sieur Vinache pour prendre sa ptisanne antivénérienne, qui put bien guérir le mal pour un temps, sans en détruire la cause, qui se renouvela, ou plutôt qui se multiplia, quelque temps après, pour occasionner des accidens, ou symptomes veroliques, beaucoup plus fâcheux que les premiers.

Il est donc essentiel de s'assurer si les boutons du gland étoient véroliques, ou simples, comme le jugea le Chirurgien de Douay. Pour cet effet le malade doit se rappeler si ces boutons commençoient par une simple élévation de la peau sans suppuration, accompagnés de rougeur & de dûreté, ou bien s'ils commençoient par une legere suppuration dans leur milieu, les seuls bords de l'ulcere restans rouge. Dans le premier cas ce ne sont que de simples boutons, & dans le second ç'auroient été de véritables chancres véroliques.

Il faut de plus que le malade se rappelle si dans les différens retours de ces boutons il n'avoit pas eu de nouveaux commerces avec des femmes soupçonnées d'avoir du mal, auquel cas il ne resteroit aucun doute ; car les chancres véroliques une fois guéris n'ont accoutumé de revenir qu'après un nouveau commerce impur ; au lieu que les simples boutons qui procèdent d'une autre cause reviennent, ou peuvent revenir, lorsque cette cause extérieure, ou occasionnelle, se renouvelle ; par exemple, lorsque sans commettre l'acte vénérien on échauffe la partie par la manualisation, ou par l'exercice de la marche, de la chasse,

ou du cheval, &c. Lorsqu'on s'est échauffé par la débauche du vin, ou par les alimens poivrés, salés, épicés, &c. Cependant dans le doute d'un venin vérolique, nous sommes d'avis qu'on travaille à délivrer le malade de ses incommodités présentes, en le faisant passer par le grand remède en la maniere exposée ci-dessus, qui ne peut jamais produire aucun mauvais effet, que celui d'avoir été employé inutilement, supposé que le sang ne fût infecté d'aucun venin vérolique.

Délibéré à Montpellier
le 20. janvier 1744.

CONSULTATION IX.

Sur une hydropisie ascite.

L'ÉLÉVATION de tout le bas-ventre de la malade qui s'est formée peu à peu depuis environ sept mois, & la fluctuation qu'on y sent en dedans lorsqu'on frappe dessus avec les mains, ne permettent pas de douter que ce ne soit une véritable ascite. Cette hydropisie s'est formée, selon toute apparence, par le simple dessèchement des tuniques des boyaux, &

de la vessie urinaire, lesquels n'ayant pu recevoir la transpiration des parties voisines, ont donné lieu à cet excrément de se ramasser en gouttes sensibles pour produire insensiblement cette quantité d'eau répandue dans toute la cavité du bas-ventre. Ce qui nous donne lieu de soupçonner ce desséchement des tuniques, & cet amas de transpiration, c'est que la malade, qui est d'un tempérament fort vif, & fort sec, n'a jamais eu aucun dérangement dans les viscères de cette cavité, qu'elle est naturellement fort constipée, & que l'hydropisie a fait beaucoup plus de progrès dans ces deux ou trois derniers mois que dans son commencement; ce qui rend bien sensible l'amas de transpiration, puisqu'en cette saison on transpire plus, & on urine moins. D'ailleurs la malade a depuis quelque temps des envies d'uriner sans rendre beaucoup d'urine, parce que la vessie, desséchée & retrécie, est obligée de se contracter fort fréquemment par le simple contact du peu d'urine qu'elle peut contenir. Cet excrément se sépare aujourd'hui en petite quantité par les reins, non-seulement parce que la transpiration est plus abondante vers le bas-ventre, mais encore parce que l'eau manque dans le sang, à

proportion qu'elle s'extravase dans la cavité.

Si les obstructions des viscères du bas-ventre, qu'on a coutume de soupçonner dans cette maladie en étoient la cause, les différens apéritifs qu'on a employés jusqu'ici auroient dû diminuer la tumeur, ou en empêcher le progrès; ce qui n'étant point arrivé, nous avons lieu de soupçonner le desséchement ci-dessus établi, & nous serions d'avis qu'on commençât la cure de cette hydropisie par l'opération de la paracentèse, dans la vue de vider d'abord les eaux répandues, qui pourroient par leur long séjour produire de fâcheux accidens, qu'il seroit bon de prévenir. On pourroit ensuite travailler plus aisément à rétablir le tissu des boyaux, & à donner aux urines leur cours naturel, par le moyen des purgatifs hydragogues, & des diurétiques appropriés. Nous craignons même que ces remèdes employés avant l'opération ne déterminent une plus grande quantité d'eau dans la cavité, parce que les intestins, & les reins, ne sçauroient être libres pour leurs sécrétions, tandis qu'ils seront pressés de toutes parts par les eaux extravasées.

Cependant si, nonobstant toutes ces

raisons, la malade ne peut se résoudre à l'opération, pour laquelle elle nous paroît avoir beaucoup de répugnance, on tâchera de remplir les indications marquées par le long usage des remèdes suivans.

L A V E M E N T.

Prenez décoction ordinaire pour lavemens rafraîchissans, & laxatifs, une livre; catholicon pour l'usage interne, une once; miel violat, une once; faites un lavement qui sera pris à la commodité de la malade, & réitéré toutes les fois que le ventre sera paresseux.

On se purgera le lendemain avec ce bol, & cette potion.

B O L.

Prenez poudre de cloportes, quinze grains; diagrède, six grains; faites avec un peu de pulpe de casse un bol qui sera pris le matin à jeun, buvant par-dessus la potion suivante.

P O T I O N.

Prenez rhubarbe choisie, concassée grossièrement, une dragme; faites infuser

pendant la nuit dans une suffisante quantité de décoction de tamarins ; dans cinq onces de colature faite avec expression dissolvez deux onces de manne de calabre ; faites une potion pour l'usage susdit.

Le lendemain de la purgation on commencera d'user pour boisson ordinaire d'une ptisanne faite avec parties égales de pimprenelle, de capillaire, & de polytric, qu'on mettra infuser dans une suffisante quantité d'eau de fontaine bouillante. Le pot étant refroidi, on versera la liqueur au clair pour s'en servir selon sa soif, non-seulement pendant le repas, mais encore dans l'entre-deux, la continuant aussi long-temps qu'on s'en trouvera soulagé par la voie des urines. On commencera aussi dès le lendemain de la purgation à prendre une dragme de racine de paliurus réduite en poudre très-fine, délayée dans un verre de la susdite ptisanne, le matin à jeun pendant dix ou douze jours, au bout desquels on substituera à cette poudre quinze ou vingt grains de sel admirable de Glauber dissout dans la même ptisanne, qu'on continuera pendant quatre ou cinq jours, insistant sur celui des deux remèdes qui aura rendu les

urines plus abondantes. On peut aussi employer dans cette vue la poudre de cloportes, ou seule, ou mêlée avec les susdits remèdes.

Après les chaleurs de l'été on se tournera du côté des hydragogues qui pourront convenir le mieux, comme le jalap, la scammonée, la coloquinte, & sur-tout l'eau-de-vie Allemande, dosés suivant l'état de la malade.

CONSULTATION X.

Sur des obstructions du bas-ventre.

POUR soulager la malade de ses incommodités, on doit principalement s'attacher à détruire les embarras des viscères du bas-ventre, sur-tout du foie & du pancréas. Ces deux viscères embourbés pressent si fort, l'un le ventricule, & l'autre le duodénum, que les alimens sont forcés d'y séjourner, de s'y pourrir, & de produire les différentes matières que la malade rend par le vomissement.

Cette maladie ne nous paroît pas dangereuse ; mais on ne sçauroit l'emporter que par un long usage de remèdes fon-

dans, délayans, & humectans, qui puissent redonner au sang, & à la lymphe, leur liquidité naturelle.

L A V E M E N T.

Prenez décoction ordinaire rafraîchissante, & laxative, pour lavemens, une livre; catholicon pour l'usage interne, une once & demie; miel violat, une once; faites un lavement, qui sera pris à la commodité de la malade, & réitéré toutes les fois que le ventre sera paresseux.

Après le lavement rendu on ouvrira la veine de l'un des bras pour en tirer huit à neuf onces de sang, & on purgera la malade le lendemain avec ce bol, & cette potion.

B O L.

Prenez mercure doux sublimé trois fois, quinze grains; faites avec un peu de conserve de roses un bol qui sera pris le matin à jeun, buvant par-dessus la potion suivante.

P O T I O N.

Prenez feuilles de senné, trois dragmes; sel végétal, rhubarbe choisie, de chacun

une dragme ; faites infuser dans une suffisante quantité d'eau de fontaine , & dissolvez dans huit onces de colature une once & demie de manne de calabre , & dix grains de jalap en poudre ; faites une potion pour l'usage qu'on vient de dire.

Le lendemain de la purgation la malade prendra le matin à jeun un bouillon fait avec un quarteron de collet de mouton , un nouet d'un scrupule de rhubarbe , avec un nouet de vingt grains de saffran de mars apéritif préparé à la rosée de mai , & environ une once de chacune des racines suivantes , bruscus , asperges sauvages , eryngium. Une demi-heure avant de retirer le pot du feu on y mettra une demi-dragme de tartre chalybé soluble , & une pincée des quatre fleurs cordiales , continuant pendant dix à douze jours , au bout desquels on se repurgera comme dessus pour passer le lendemain à l'usage de l'opiate suivante.

O P I A T E.

Prenez saffran de mars apéritif préparé à la rosée du mois de mai , & réduit en poudre subtile , une once & demie ; feuilles de senné mondées , rhubarbe choisie , de chacun
trois

trois dragmes ; jalap en poudre , deux dragmes ; mercure doux , une dragme & demie ; scammonée préparée sans souffre , une dragme ; borax ordinaire , fleurs de sel ammoniac martiales , de chacun une dragme & demie ; réduisez-le tout en poudre subtile , & faites avec le syrop de guimauve de Fernel , une opiate dont la dose sera d'une à deux dragmes le matin à jeun ; buvant par-dessus un bouillon à l'absynthe , & continuant pendant quinze jours consécutifs , ou avec l'alternative d'un jour de repos , suivant qu'en décidera Monsieur le Médecin ordinaire.

Si la malade ne peut prendre cette opiate que de deux jours l'un , ou si elle s'en trouve trop échauffée , nous sommes d'avis que l'on essaye de tempérer le feu de ce remède par quelques bains domestiques d'eau tiède , qu'elle pourra prendre deux fois par jour matin & soir , y restant une heure à chaque fois sans y avoir froid , & sans suer , ayant soin pour cela de mettre de nouvelle eau chaude , ou froide , suivant l'état où la malade se trouvera dans le bain.

On pourra insister sur l'alternative de la susdite opiate , & desdits bains , de ma-

niere qu'on use en trois jours de suite d'un de ces remedes, & trois jours de l'autre au cas susdit.

Pendant les grosses chaleurs de l'été la malade boira quelques eaux minerales, telles que sont celles de Camarets, ou de Vals, pendant deux neuvaines à la maniere ordinaire ; & l'automne on réitérera tout de suite les bouillons apéritifs, & l'opiate ci-dessus marquée, en faisant de même jusqu'au printemps, sans se lasser, jusqu'à parfaite guérison.

Pendant le cours des remedes ci-dessus prescrits, la malade fera toujours gras, & se privera des alimens piquans, fruits, & épices, de laitage, du fromage, de la salade, de légumes, & de tous les alimens indigestes, & fera un exercice modéré, évitant le trop long sommeil, & sur-tout celui de l'après-midi.

Délibéré à Montpellier
le 26. mai.



CONSULTATION XI.

Sur un dégoût, avec inappétence, & vomissement.

LE grand dégoût, & l'inappétence, dont la malade se plaint, sont les suites des différens accès qu'elle a eus depuis quelque temps, lorsqu'après un chagrin elle s'exposa à un air froid qui a dérangé si fort son sang, qu'il ne se sépare plus aujourd'hui que très-peu de salive, & presque point de ferment stomachal, à raison de quoi elle a actuellement un dégoût, & une inappétence pour toute sorte d'alimens, car ils ont besoin d'être imbus & pénétrés par la salive, tant pour produire le goût que pour le ferment stomachal qui doit secouer la membrane nerveuse de ce viscere.

La salive sert aussi à humecter la langue pour lui conserver sa couleur naturelle ; ainsi, ce liquide manquant à la bouche, elle devient, aussi-bien que la langue, sèche, & aride.

La pesanteur, & le gonflement d'estomac, les nausées, & vomissemens péri-

diques, sont des suites de l'inappétence, parce que, le ferment de l'estomac manquant, les alimens ne sçauroient bien se digérer, & se corrompent dans l'estomac, comme il arrive au commencement des fièvres intermittentes. C'est à raison de cette indisposition que les forces de la malade sont abbatues, & que la couleur de son visage est fort ternie, sans qu'on puisse soupçonner par cet état aucun embarras dans les viscères du bas-ventre, parce que le flux hémorrhoidal tient les vaisseaux assez désempis.

Le dégoût, & l'inappétence sont des maladies très-fâcheuses, qui arrivent dans un temps où l'on a besoin de se refaire des fatigues des fièvres. Ces maladies pourroient conduire la malade au marasme, si l'on n'avoit soin de rétablir le suc stomachal, & d'épurer le sang des mauvais levains dont il est chargé; indications qu'on espere remplir par les remèdes suivans.

Un lavement lénitif avec deux onces de miel de Narbonne.

Purgation avec le tartre émétique.

Et une opiate avec l'acier, le kina, la rhubarbe, le sel d'absynthe, le syrop de chicorée, & un bouillon par-dessus.

Elle prendra deux fois par jour une poudre faite avec le kina, la racine d'iris de Florence, le sel d'absynthe, le tout après le repas.

Délibéré à Montpellier.

CONSULTATION XII.

Sur une suppression invétérée de mois, avec douleur aux reins.

LEs accidens dont Madame se trouve attequée sont des suites d'une suppression de mois invétérée, qui lui est arrivée en conséquence de ses couches, parce que, les lochies ayant évacué tout le lait utérin, le sang s'en trouve dépourvu; &, comme il est fort vif, ce qui paroît par le tempérament de la malade, tout le chyle s'est changé en lymphes, ensuite en graisse, & le couloir de la matrice en a été privé. C'est ce qui a produit cet embonpoint avec la suppression des mois; &, comme les vaisseaux laiteux de la matrice sont demeurés vuides de lait utérin, & ont été comprimés par les artères voisines, ils se sont un peu collés; c'est ce qui entretient cette suppression de mois invétérée qui

persiste encore aujourd'hui. Cependant, le sang ne consommant plus tout le chyle qui lui est fourni, parce qu'il n'est plus si fermentatif, comme il paroît par l'embonpoint qui est survenu, il s'en porte une partie aux vaisseaux laiteux de l'utérus qui n'en permettent point la sortie, & ils se trouvent distendus, ce qui produit des douleurs de temps en temps dans les reins. La portion du chyle qui ne peut pas se changer en sang, trouvant le tissu de l'estomac trop foible, l'engorge, & le distend tellement qu'il donne occasion à ces grandes douleurs, & par une suite nécessaire au dégoût.

La constipation est une suite nécessaire de la grande chaleur des viscères du bas-ventre. Le tissu de l'estomac, se trouvant ainsi farci, est capable de contraction pour produire le vomissement, indépendamment de ce qu'il peut y avoir de matieres qui l'irritent.

Quoique cette suppression de mois soit invétérée, comme cependant il n'y a pas de grands vices dans les viscères, il y a espérance de la guérir par les remèdes suivans.

L A V E M E N T.

Prenez décoction ordinaire pour des lavemens rafraîchissans, & laxatifs, une livre; pulpe de casse, une once & demie; miel mercurial, une once; faites un lavement.

On ouvrira à la malade la veine de l'un des bras pour en tirer neuf onces de sang, & le lendemain on la purgera de la manière qui suit.

B O L.

Prenez tartre émétique soluble, huit grains; faites avec un peu de casse un bol qui sera avalé tout d'un coup, buvant par-dessus la potion suivante.

P O T I O N.

Prenez rhubarbe choisie concassée grossièrement, & enfermée dans un nouet, sel végétal, de chacun une dragme; feuilles de senné mondées, deux dragmes; faites infuser dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, & dissolvez dans la colature une once & demie de manne de calabre, & une once de syrop de chicorée composé. Faites une potion qui sera prise le matin.

Cette Dame prendra ensuite deux jours après la susdite potion l'apozème suivant pendant huit jours soir & matin.

A P O Z E M E.

Prenez racines de petit houx, d'asperges, & de garance, de chacune deux onces; feuilles d'aigremoine, de chicorée sauvage, de capillaire, & de scolopendre, de chacune une poignée; fleurs cordiales, deux pincées; tartre martial soluble, deux dragmes; faites bouillir dans une suffisante quantité d'eau jusqu'à ce qu'elle soit réduite à une livre; faites un apozème pour deux doses, qui seront prises soir & matin; ajoutant à la première une once de syrop des cinq racines de Fernel, & à la seconde une once de syrop de pavots blancs.

On rendra, si l'on le trouve à propos, la prise du matin purgative, en y ajoutant deux dragmes de senné, & y dissolvant une once de manne, ou de syrop de fleurs de pêcher. On viendra ensuite à l'usage d'une opiate apéritive, & purgative, que la malade prendra pendant douze jours.

O P I A T E.

Prenez saffran de mars apéritif préparé

à la rosée du mois de mai, une demi-once; rhubarbe choisie, & senné, de chacun deux dragmes; jalap, une dragme; saffran oriental, un scrupule; faites avec une suffisante quantité de syrop d'armoïse une opiate, dont on prendra tous les jours au matin deux dragmes.

On la saignera du pied au milieu de l'usage de cette opiate, après laquelle elle se reposera tout l'hiver jusqu'au mois de mai prochain, qu'elle reprendra la même opiate, & on l'enverra aux eaux de Balaruc.

Quand elle se trouvera travaillée d'indigestions, elle prendra cette potion.

P O T I O N.

Prenez quinquina, deux dragmes; rhubarbe, une dragme; sel d'absynthe, un scrupule; faites infuser dans six onces d'eau de fumeterre; faites une potion.

Au temps de ses mois, lorsqu'elle sentira quelques douleurs de reins, elle mangera une pomme cuite avec un scrupule de saffran qu'on aura mis lors de la cuisson; ou bien on fera une fumigation avec les fœces de régule d'antimoine. Elle évitera tous les alimens salés, poivrés, épicés, & indigestes, faisant toujours gras.

CONSILIUM XIII.

De passione hysterica.

EX illa Symptomatum calamitosa serie quibus agra vexatur manifestum est illustrissimam patientem affectu corripitur hysterico jam in ultimo gradu constituto. Hunc autem a stomachi debilitate, vitiata digestionem, vasorum ariditate, humorum crassitie, siccitate, & acrimonia quadam procedere declarant vagitus ventris, borborygmi per intestina vagantes, alvi profluvium, pustularum eruptio, pruritus, formicatio diversas partes afficiens, ceteraque gravia Symptomata quibus stipati insultus recurrunt. Quoniam enim, laesa digestionem, quidquid ciborum assumitur in chylum dulcem balsamicum atque fluxilem converti nequit, plures ergo illorum partes, mole, superficie, necnon consistentia peccantes, in intestinis generantur, a quibus concepta effervescentia per chyli vias in sanguinis massam veniunt, ubi sufficienter aggesta motum ipsius circularem perturbant, & vasa irritando, vel succutiendo, ad motus irregulares cogunt. Quoniam vero nervorum

fabrica exiguissimis canaliculis constat, nihil crassum viscidumque eorum substantiam penetrare potest. Hinc fluidi spirituosi impeditus cursus, quo partes defraudata munia sua expedite absolvere nequeunt: hinc animi deliquium, pulsus parvitas, inaequalitas, & intermittentia, visus obscuritas, manuum tremor, faciei pallor, & obmutescencia oriuntur.

Id in paroxysmorum recurſu singulare videtur quod ab aliquot mensibus ingruente uterina purgatione hoc malum recurrat, ita ut insultus eundem ac muliebris evacuatio tenorem servare videatur; cujus ratio in actum quem tunc concipit uterus facile refundi potest, quo fit ut propter viciniam cruditates in intestinis latentes extricentur, & in actum agantur.

Quantum vero ad stomachum ledendum, sanguinem vitandum, & alterandum, valeant gravia animi pathemata, nemini non notum est. Quapropter, tametsi agra in vita regimine errorem nullum commiserit; hac una tamen causa jam exposita in talem morbum incidere potuit.

Quoniam vero hysterica passio cum affectu hypochondriaco complicari solet, ex hoc nascitur maxima hunc morbum sanandi difficultas, quæ major quoque videtur ratio-

ne etatis, & præsertim ob vires corporis fractas, & languorem illum qua partes universæ plectuntur.

Attamen nec deferenda est ægra, nec fato suo committenda, quia natura remediis convenienter adjuta morbos gravissimos contra omnem Medicorum spem aliquando superat. Idcirco in eo laborandum esse existimamus ut virtus stomacho reddatur; dividatur, humectetur, fluida sanguinis materia & balzamica fiat. Sic, si curatio absolvi nequeat, solatium saltem aliquod ægræ afferetur.

In hunc finem saphena aperienda est, præmisso clystere leviter purgante; altera die instituetur purgatio sequens.

PURGATIO.

℞ Senn. mund. ℥iij. rhabarb. ut decet contus. & tart. solub. aa. ℥j. sem. contra ℥ss. summit. absynth. min. & sem. anisi a. p. j. infund. levi præmissa ebullit. in decoct. polypod. quercin. ℥xvj. in colat. cum express. dissolv. mann. calabr. ℥ij. f. pot. in duas doses dividenda; primæ adde syrup. flor. persicor, ℥j. capiat mane cum regimine, facto intervallo unius horæ inter utramque dosim.

*Duabus elapsis horis post exhibitionem
secunda dosis capiat agra jusculum fol. ci-
chor. alteratum.*

*Celebrata purgatione, aquis acidulis
utetur per decem dies, quas tepidas sumet,
ne eorum frigiditas stomacho noceat.*

*Ufu aquarum finito, repetetur purgatio,
et duobus elapsis diebus, parabitur juscu-
lum sequenti modo, quod per tres hebdoma-
das assumetur.*

JUSCULUM.

℥ Pull. exenterat. cujus venter hord.
mund. m. j. & quatuor. sem. frigid. ma-
jor. mundator. contusor. ℥ss. repleatur;
bulliat per horam unam in aq. font. s. q.
adde cancror. fluviatil. in aq. fervent. ex-
tinctor. & in mortar. marmor. contusor.
par. vj. fol. borrag. bugloss. & chærefol. ex
omnibus m. j. coquant. vase optime clauso
per hor. dimid. partem; coletur, & ex-
primatur.

℥ Tart. chalybeat. gr. xx. cum jusculi
præscripti cochleare uno capiat, superbi-
bendo jusculum.

*Post juscula repetenda est purgatio, &
facto unius aut alterius diei intervallo,
sequens opiata exhibebitur.*

OPIATA.

℥ Croc. mart. aperient. ror. mai. præparat. ℥ss. rhabarb. pulverat. & oculor. cancr. fluviatil. aa. ℥ss. extract. ellebori nigri, & resin. scamon. aa. ℥j. cum f. q. syrup. de absynth. f. opiata ad ℥jss. sumenda, superbibendo jusculum fol. borrag. & cichorii alteratum; deambulet ægra quantum poterit.

Verum, quoniam metus est ne ab usu illius opiata excandescat sanguis, ad id præcavendum censemus per quatuor tantum dies opiata esse assumendam, & per alios quatuor dies jusculum pulli refrigerans absque opiata; quo facto, iterum opiata, iterumque juscula sumentur, & sic successive donec assumpta fuerit opiata ad vices duodecim.

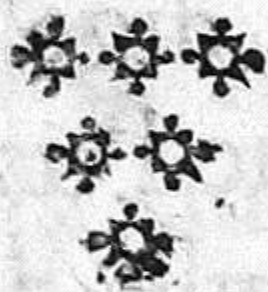
Quo facto, repetitam purgationem usus lactis asinini sequetur, quod ægra mane, ut mos est, in lecto assumet ad ℥x. donec hiemale frigus ab eo abstinere cogat. Celebrabitur purgatio qualibet die quinta; & ut quoque liberius ex intestinis ad sanguinem lac venire possit, ægra ter in hebdomada sero dum lectum iniet opiata sequentis ℥ij. assumet.

O P I A T A.

℥ Conserv. summit. absynth. min.
 flor. aurant. aa. ℥ss. kink. in alkool re-
 dact. corall. rubr. præparat. aa. zij. ocu-
 lor. cancror. fluviatil. & radic. gentian.
 aa. zj. cum s. q. syrup. de absynth. f.
 opiata ad usum.

*His conveniens vitæ regimen adjungi
 necesse est. Idcirco ab acidis, salsis, crudis,
 abstineat. Ex alimentis præstantiora erunt
 quæ sanguinem diluent, balsamicum & flui-
 dum efficient, ut carnes avium: vigilias,
 animi contentiones, meditationem imprimis
 & tristitiam averfabitur; modice & matu-
 re cœnabit; erit a cœna ad lectum trium
 circiter horarum spatium. Sero, & mane
 offa utetur: vinum Burgundiacum maxime
 dilutum pro potu erit; necnon alvum, si
 pigra fuerit, clystere aperiet.*

Datum Monspeliî
 die 23. juliî.



TRADUCTION

DE LA CONSULTATION PRÉCÉDENTE.

Sur une passion hystérique.

LE fâcheux concours de symptômes dont la malade est tourmentée est une preuve manifeste qu'elle est attaquée d'une passion hystérique parvenue jusqu'au dernier degré. Que cette maladie soit causée par la foiblesse de l'estomac, le dérangement de la digestion, la sécheresse des vaisseaux, l'épaisseur, le dessèchement, & l'acrimonie des liqueurs, c'est ce que démontrent les rugissemens du ventre, les grouillemens qui se font dans les intestins, le cours de ventre, l'éruption des pustules, la démangeaison, le fourmillement qui attaque diverses parties, & d'autres graves symptômes, qui accompagnent le retour des attaques. Car, comme lorsque la digestion est dérangée, tous les alimens que l'on prend ne peuvent se changer en chyle doux, balsamique, & coulant, il se forme dans les intestins beaucoup de parties qui pechent par leur

masse, leur surface, & leur consistance, lesquelles, venant à fermenter, passent dans le sang par les veines lactées, où, s'étant amassées en quantité suffisante, elles troublent son mouvement circulaire; &, irritant, ou secouant, les vaisseaux, leur font prendre des mouvemens irréguliers. Et, comme la structure des nerfs est telle qu'ils sont composés de très-petits tuyaux, il n'est pas possible à des matieres épaisses, & visqueuses, de pénétrer dans leur substance; la circulation du suc nerveux se trouve donc embarrassée, & les parties, privées de ce mobile, ne sont point en état de s'acquitter de leurs fonctions. De-là les défaillances, la petitesse du pouls, son inégalité, son intermittence, l'obscurcissement de la vue, les tremblemens des mains, la pâleur du visage, & la perte de la voix.

Ce qu'il y a de particulier dans le retour des accès, c'est que depuis quelques mois ils reviennent lorsque l'écoulement des règles commence, de maniere qu'ils paroissent suivre le même ordre que le flux menstruel; ce que nous attribuons à la chaleur que la matrice reçoit dans ce temps, qui, à raison du voisinage, met en mouvement les crudités contenues dans

les intestins, & les fait passer dans le sang.

Il n'y a personne qui ne sçache combien les grandes passions de l'ame contribuent à déranger l'estomac, & à altérer, & même à corrompre le sang. C'est pourquoi, bien que la malade n'eût jamais fait de fautes de régime, il n'a pas fallu d'autres causes que les passions de l'ame pour la jeter dans la passion hystérique.

Et, comme cette passion se complique ordinairement avec l'affection hypochondriaque, il est nécessaire que cette maladie soit fort difficile à guérir; & elle le devient encore plus à raison de l'âge, de l'épuisement des forces, & de la langueur de toutes les parties.

Il ne faut pourtant point conclure de-là qu'il faille désespérer de la guérison de la malade, ni l'abandonner à son mauvais sort, parce que la nature aidée des remèdes convenables surmonte quelquefois contre l'attente des Médecins les maladies les plus graves. Nous estimons en conséquence qu'il faut s'attacher à rétablir la force de l'estomac, & à diviser, humecter, rendre fluide, & balsamique la masse du sang. Par ces opérations si l'on ne détruit pas radicalement la maladie, on soulagera du moins la malade.

Pour y parvenir, on commencera par la saignée du pied, après avoir vuidé les intestins par un lavement legerement laxatif. Le lendemain on la purgera suivant la formule ci-jointe.

P U R G A T I O N.

Prenez feuilles de senné mondées, trois dragmes; rhubarbe concassée, & sel végétal, de chacune une dragme; sommités de petite absynthe, & graine d'anis, de chacune une pincée; faites infuser après une legere ébullition dans seize onces de décoction de polypode de chêne; dissolvez dans la colature faite avec expression deux onces de manne de calabre; faites une potion qui sera prise en deux fois; ajoutant à la première prise syrop de fleurs de pêcher, une once; ces deux doses seront avalées le matin avec le régime accoutumé, laissant une heure d'intervalle entr'elles.

Deux heures après avoir avalé la seconde prise la malade prendra un bouillon à la chicorée sauvage. Elle boira ensuite pendant dix jours des eaux minerales froides, les faisant dégourdir au bain-marie, de crainte que leur froideur ne nuise à l'estomac.

L'usage des eaux fini, elle se repurgera ; & deux jours après elle commencera les bouillons suivans, qu'elle continuera pendant trois semaines.

B O U I L L O N.

Prenez un poulet dont on remplira le ventre d'une poignée d'orge mondé, & d'une demi-once des quatre semences froides majeures concassées ; faites bouillir pendant une heure dans une suffisante quantité d'eau de fontaine ; ajoutez alors douze écrevisses de riviere rougies dans l'eau bouillante, & écrasées dans un mortier, feuilles de bourrache, buglose, & cerfeuil, une poignée en total ; faites bouillir pendant une demi-heure dans un vaisseau exactement fermé ; coulez avec expression.

Prenez vingt grains de tartre martial ; que la malade les avale dans une ou deux cuillerées du bouillon ci-dessus décrit, buvant le reste par-dessus.

Les bouillons finis, la malade se repurgera, &, après un ou deux jours d'intervalles, on lui fera prendre l'opiate suivante.

O P I A T E.

Prenez saffran de mars apéritif préparé à la rosée du mois de mai, une demi-once ; rhubarbe en poudre, yeux d'écrevisses de riviere, de chacun une demi-dragme ; extrait d'hellébore noir, raisine de scammonée, de chacun un scrupule ; faites avec une suffisante quantité de syrop d'absynthe une opiate dont la dose sera d'une dragme & demie ; buvant par-dessus un bouillon altéré avec les feuilles de bourrache, & de chicorée sauvage. La malade après l'avoir pris se promenera autant qu'il lui sera possible.

Mais, comme il y a lieu de craindre que cette opiate ne mette le sang dans un mouvement trop violent ; pour prévenir cet accident, nous lui conseillons de ne prendre l'opiate que quatre jours de suite. Les quatre jours suivans elle prendra le bouillon de poulet rafraîchissant sans opiate, & ainsi alternativement jusqu'à ce qu'elle ait pris douze prises d'opiate.

S'étant ensuite repurgée, elle se mettra à l'usage du lait d'ânesse, dont elle prendra le matin au lit, suivant la coutume, dix onces ; ce qu'elle continuera jusqu'au froid de l'hiver. Elle se purgera tous les

quinze jours ; & , pour que le lait passe plus aisément , elle prendra trois fois la semaine , en se mettant au lit , deux dragmes de l'opiate suivante.

O P I A T E.

Prenez conserves de sommités de petite absynthe , & de fleurs d'oranges , de chacune une demi-once ; quinquina réduit en poudre subtile , corail rouge préparé , de chacun deux dragmes ; yeux d'écrevisses de riviere , & racines de gentiane , de chacun une dragme ; faites une opiate avec une suffisante quantité de syrop d'absynthe.

Ces remedes ne feront rien s'ils ne sont aidés par un régime convenable. Il faut que la malade s'abstienne de tous les alimens acides , salés , cruds ; qu'elle n'use que de ceux qui délayent le sang , qui le rendent balsamique , & fluide , comme la chair des oyseaux ; qu'elle évite les veilles , les contentions d'esprit , les réflexions , & sur-tout la tristesse ; qu'elle soupe de bonne-heure , & legerement ; qu'elle ne se couche que trois heures ou environ après avoir soupé ; qu'elle mange du potage à midi , & au soir ; qu'elle boive de bon vin de Bourgogne bien trempé , & qu'elle se

tienne le ventre libre au moyen des lavemens, toutes les fois qu'il sera paresseux.

Délibéré à Montpellier
le 23. juillet.

CONSULTATION XIV.

Sur un asthme, dégoût, & hydropisie de poitrine.

VOTRE premier malade me paroît attaqué de l'asthme, puisqu'il y a difficulté de respirer sans fièvre. On a lieu de soupçonner une hydropisie de poitrine, sur ce que l'oppression augmente au moindre mouvement, & que les jambes sont enflées. Les purgatifs hydragogues réitérés, la prisanne de camphorata, les cloportes, & la térébenthine lavée me paroissent devoir être mis en usage pour vuider les eaux, & dégager le poumon.

Ce n'est pas sans raison que vous craignez que l'asthme ne dégénere en hydropisie de poitrine. L'oppression, & l'enflure des jambes, sont ordinairement les avant-coureurs de cette maladie. Mais, quoique le sang vous paroisse fondu, puisque cette maladie reconnoît pour cause l'obstruction

des vîsceres, principalement du poumon, il faut avoir recours aux purgatifs hydragogues, aux diurétiques, & apéritifs, tels que sont les apozêmes composés avec les racines d'eryngium, d'asperges, & de persil, les feuilles de chicorée, de pimprenelle, & de capillaire, un nouet de rhubarbe, & d'acier, & les cloportes préparés, ou écrasés, l'opiate d'acier, si le malade peut la supporter, & pour boisson ordinaire la ptisane de camphorata, ou bien le jus de tranches de veau saupoudrées de poudre de cloportes, de rhubarbe, de cerfeuil, de sel d'absynthe, ou de tamaris, pris tous les matins à jeun. Ce remede est fort recommandé.

L'ardeur, & l'incontinence d'urine, dont votre seconde malade est attaquée depuis deux ou trois mois, me paroît être entretenue par une âcreté des humeurs, qu'on ne sçauroit corriger sans beaucoup de peine, tandis qu'elle continuera d'allaiter son enfant. Ainsi qu'on commence, s'il se peut, par lui faire perdre son lait par une ou deux saignées, une legere purgation, & une ptisane faite avec les grosses cannes communes des jardins, après quoi je lui ferois user pour boisson ordinaire d'une autre ptisane faite avec les
feuilles

feuilles de pariétaire mondées, la graine de lin concassée, & un brin de réglisse. Ce dernier remede tout seul m'a souvent réussi en pareil cas. On pourroit y joindre l'usage du lait de chèvre pendant un mois.

L'ardeur, & l'incontinence d'urine, qui fatigue depuis deux mois votre seconde malade, venant de l'acrimonie de l'urine, comme vous l'avez remarqué, qui écorche en passant le col de la vessie, & de l'urethre, ou du moins les agace, & les irrite, il me semble qu'on n'a autre parti à prendre que les petites saignées, les lavemens adoucissans, & rafraîchissans, une ptisanne de la même nature, des juleps, ou des émulsions anodynes, & calmantes, des bouillons frais composés avec la racine d'oseille, d'althea, les feuilles de laitue, d'endive, & le crystal mineral, ou bien les semences froides concassées, la semence de lin, & la graine de pavot blanc, la ptisanne d'althea, de fleurs de mauve, & de kynorrhodon, le lait, le petit-lait, &c.

Votre troisième malade a des symptomes si différens, & si particuliers, que je vous avoue ne pas y voir à beaucoup près si clair que dans les précédens. Une fem-

me grosse de sept mois , qui sent bien remuer son enfant , a de temps en temps des pertes de sang qui la mettent aux foibles. Cette perte de sang est suivie de perte blanche. A celle-ci succède un écoulement copieux d'eau claire , & lymphide , & sur le tout on a des coliques très-vives , qui forcent de donner le pavot , quoiqu'il produise de mauvais effets. Tout cela joint ensemble , & mûrement examiné , me fait beaucoup craindre pour la vie de cette femme. Je crains fort que l'enfant ne soit pas dans son lieu naturel , ou , s'il y est , il doit s'y trouver fort mal à son aise dans le temps des pertes , & des coliques. Vous avez très-bien fait de la faire saigner deux fois ; & , nonobstant ses foibles , je la ferois ressaigner une troisième & quatrième fois lors de la perte de sang , après quoi je lui donnerois douze à quinze grains d'ipécacuanha réduit en poudre très-fine , & délayée dans une cuillerée de vin , ou de bouillon. Ce remède m'a réussi pour les pertes des femmes , comme pour la dysenterie. Je le réitérerois de deux iours l'un jusqu'à trois fois , suivant son effet ; c'est-à-dire que , s'il diminue la perte à la première fois , je passerois à la seconde prise après un jour de repos , & ainsi

de la troisiéme prise, m'arrétant à mesure que les symptomes cesseroient, de maniere que, si la premiere dose guérissoit, j'en demeurerois là.

Après cela, pour rétablir les forces de la malade, je serois d'avis avec vous de la mettre à l'usage du lait entier d'ânesse, dont elle prendroit un grand verre le matin à jeun tout chaud, & tel qu'il sort de l'ânesse, sans aucune addition que d'un peu de sucre pour rendre la boisson agréable.

Voilà ce que je peux vous dire de plus positif sur vos trois malades.

La circonstance où se trouve votre troisiéme malade me semble si délicate que je n'oserois me déterminer. Suivant votre relation, je soupçonnerois un avortement prochain. Cette grande quantité d'eau qu'elle a rendue ne ressemble pas mal à celles que les femmes font avant que d'accoucher. Souvent l'enfant ne les suit que quelque temps après ; & , si cela est, il faut faire la guerre à l'œil. Vous dites qu'il coule souvent du sang, & une matiere blanche de la couleur du pus. Je crois que c'est l'humeur laiteuse qui se sépare dans la matrice, & qui nourrit l'enfant ; mais, puisque le sang & cette ma-

tiere coulent, les vaisseaux sont comme rongés par les sels trop âcres. Je crois donc que vous ne feriez pas mal de les adoucir; & de les engluer, par le moyen du lait d'ânesse, ou du lait coupé avec de la ptisanne de gramen.

CONSULTATION XV.

Sur une Ophthalmie.

LEs différentes ophthalmies de l'œil gauche, auxquelles Monsieur de *** est sujet depuis quelque temps, dépendent d'un embarras constant dans les plus petits vaisseaux capillaires des membranes de cette partie tant externes qu'internes. Les embarras externes sont désignés par le gonflement excessif des vaisseaux sanguins, qui rampent sur toute la membrane albueuse, & l'on a lieu de soupçonner l'embarras des membranes internes par l'obscurcissement dudit œil, où la vue est presque entièrement perdue.

Ces embarras se sont formés peu à peu par trois causes principales; 1°. A raison d'une disposition naturelle, qui, ayant rendu la vue courte, & foible, l'a exposée aux

différentes fluxions dès l'enfance ; 2°. La galle qu'on prit à l'âge de cinq ans , pour avoir couché avec sa Gouvernante , suspecte sans doute de maux vénériens , puisqu'on eut recours au mercure pris intérieurement , pour la guérir ; 3°. Au coup de balle de neige reçu avec violence sur l'œil gauche , qui y attira cette nouvelle fluxion , laquelle se transmit à l'autre œil par l'anastomose des vaisseaux sanguins , & lymphatiques , qu'on observe par l'Anatomie entre ces deux parties.

Les deux premières causes sembloient avoir été détruites par différens remedes , & par la guérison de la petite vérole. La troisième , c'est-à-dire le coup de pelote de neige , auroit sans doute eu le même sort heureux , si une année après ce coup reçu , on n'eut pas pris du nouveau virus vérolique , avec un chancre , ou ulcere chancreux , qui parut sur le frein du gland de la verge , & qui occasionna un paraphymosis. Comme on ne fit pour lors aucun remede effectif pour détruire radicalement le nouveau venin dont le sang s'étoit infecté , nous croyons que la perte totale de vue de l'œil gauche est aujourd'hui entretenue par ce même venin , qui bouche les petits conduits lymphatiques des membra-

nes internes, de même que ceux de la conjonctive; ce qui produit le gonflement excessif de ces vaisseaux sanguins, qui y forment la rougeur, & l'ophthalmie.

L'œil droit, qui se trouve actuellement libre, & fort sain, pourroit bien dans la suite se ressentir une seconde fois du désordre de l'autre, par la raison donnée ci-dessus; c'est-à-dire que, dès que l'œil malade se trouvera tout-à-fait gorgé de sang par une violente fluxion, cette liqueur sera forcée de se porter à l'œil droit, où il pourroit bien produire une cécité totale, sur-tout tant que le sang sera infecté du virus vérolique, dont la coutume est de se cantonner, tantôt sur une partie, tantôt sur l'autre, laissant le reste du corps libre, & comme tout-à-fait sain; & c'est précisément par ce caractère ordinaire dudit virus qu'à présent Monsieur, malgré son œil malade, se trouve fort frais, gaillard, & paroît jouir d'une santé parfaite.

En conséquence des réflexions ci-dessus énoncées nous ne croyons pas pouvoir donner de meilleur conseil que celui de passer par les frictions mercurielles ménagées avec prudence, qui sont seules capables de déraciner le virus vérolique le plus caché, lorsqu'on ne se met point dans le

cas de procurer un flux de bouche, ni d'autres évacuations forcées, & qu'on laisse rouler le mercure librement, & assez long-temps, par-tout, pour bien briser, & détruire, la racine du mal, de maniere que dans le cas présent, on ne doit chercher d'autre preuve certaine que le mercure a pénétré par tout, qu'en observant l'état de l'œil malade, dont on pourroit espérer l'entiere guérison, supposé, comme nous le pensons, que le virus vérolitique entretienne les embarras qui font la cœcité, comme on a lieu de le croire, sur ce qu'on nous assure n'avoir perdu ledit œil qu'après l'ulcere vérolitique, & un an après le coup reçu.

Cependant, comme les affaires de Monsieur ne lui permettent pas de faire encore ce remede, nous lui conseillons d'user de deux remedes externes pour empêcher le progrès de son mal; l'un est pour dissiper la rougeur ou les fluxions présentes, & l'autre pour affermir le tissu des yeux contre ces fluxions.

C O L L Y R E.

Prenez de racines d'iris de Florence séchées & mises en poudre, un gros & demi; de la tuthie préparée aussi en poudre, un gros;

de bon vin rouge , & de la décoction de fenouil dans l'eau , de chacun trois onces ; soit fait un collyre , dont on bassinera souvent les yeux dans le jour , agitant la liqueur , & la faisant tiédir.

AUTRE COLLYRE.

Prenez de la rhue de jardin coupée menu , une poignée ; de semences de fenouil , concassées , une demi-once ; infusez ces deux drogues à tiède pendant vingt-quatre heures dans deux livres de bon vin blanc , gardez cette infusion pour en bassiner souvent les yeux dans le jour.

CONSULTATION XVI.

Sur une dartre farineuse.

LA demangeaison dont le malade se plaint depuis quelque temps aux environs du fondement jusqu'aux testicules , & la nécessité où il se trouve de rendre souvent son urine , dépendent , selon toute apparence , de la même cause que les attaques de goutte , auxquelles il se trouve sujet , puisqu'on a constamment

observé que ces démangeaisons ont augmenté, ou diminué, à proportion que la goutte a disparu, ou reparu.

Comme nous croyons que la goutte dépend originairement de petites concrétions pierreuses qui se ramassent peu à peu aux environs des articulations, nous jugeons de même que la démangeaison en question est entretenue par de pareilles concrétions qui s'arrêtent dans les petits vaisseaux cutanés des environs du fondement, & des bourses, où ils gênent le cours des liqueurs, & y produisent une espèce de dartre farineuse, ou de petites galles, qui démangent nécessairement à mesure qu'elles s'élèvent sur la peau.

Il y a lieu de soupçonner que cette dartre, ou ces galles, dont le propre est de ramper d'une partie à l'autre, auront passé des parties externes aux environs de l'urethre, ou du col de la vessie, dont le tissu doit être devenu un peu plus sensible, puisque le malade ne sçauroit y retenir long-temps une grande quantité d'urine, & qu'il est obligé d'uriner souvent. Ce soupçon nous paroît être confirmé en ce que le malade urine à plein tuyau dans toute sorte de posture, & qu'il rend des urines un peu blanches, chargées d'une

espece de filasse, ou floccons, qui ont beaucoup de rapport aux écailles, ou élévations de la surpeau, qui se séparent de la dartre, & qui se séparoient autrefois des parties où la goutte s'étoit fait sentir.

On pourra s'assurer que la fréquence d'urine est une suite de la dartre, si, en travaillant à soulager la demangeaison extérieure, on s'apperçoit que le cours de l'urine change, & devient naturel. Pour cet effet nous sommes d'avis qu'on commence par appliquer incessamment sur les parties où l'on sent la demangeaison, de la pommade suivante à la grosseur d'une noisette, le soir avant de s'aller coucher.

P O M M A D E.

Prenez du benjoin amandé bien choisi, & du souffre vis de couleur grise, de chacun deux onces; réduisez ces deux drogues en poudre très-fine, & mêlez-les exactement en les passant sur le porphyre: ajoutez-y ensuite une suffisante quantité de bon beurre frais non-salé, & agitez-les quelque temps ensemble dans un mortier de marbre, ou de verre, pour les réduire en consistance d'une pommade molle, douce, & égale, dont on se servira comme il est marqué ci-dessus.

Cette pommade, dont on doit user douze à quinze jours de suite, m'a toujours réussi dans les vieilles dartres miliaires, & farineuses ; au lieu qu'il faut employer l'onguent Pompholix & Napolitain en parties égales, lorsque la dartre est couverte de grosses croutes, sous lesquelles il se forme de la suppuration. J'emploie aussi dans ce dernier cas le seul machefer réduit en poudre très-fine, & détrempe avec de la salive, pour former une espece de pommade noire, qu'on applique sur la dartre une fois par jour. Comme je n'ai pas vu celle dont il s'agit ici, j'ai cru devoir proposer ces trois remedes extérieurs, qu'on pourra tenter successivement, insistant sur celui dont on se trouvera le mieux.

Lorsque la demangeaison se trouve accompagnée d'une chaleur âcre, & mordante, il faut laver la dartre deux ou trois fois par jour avec une simple dissolution de sel de saturne dans une suffisante quantité d'eau de plantain ; & lorsque les obstructions seront emportées par la pommade, & la chaleur calmée par le sel de saturne, il ne restera plus qu'à déterger, & consolider les petites galles. La seule eau de Balaruc, chauffée, & appliquée à la faveur d'une éponge, convient parfaite-

ment bien une ou deux fois par jour.

Le lait est un aliment très-convenable aux gouteux ; il convient aussi parfaitement bien pour calmer les demangeaisons de la peau , & pour rendre les urines plus égales , plus douces , & plus coulantes. Ainsi , supposé que l'estomac du malade puisse s'en accommoder , nous lui conseillons de commencer incessamment le lait entier de vache en soupe quatre fois par jour , avec du pain & du sucre pour toute nourriture , comme il se pratique ici sous le nom de diète blanche. Nous ferions d'avis qu'on l'observât pendant trois semaines , ou un mois , & même plus longtemps , si l'on s'en trouve soulagé , comme il y a tout lieu de l'espérer.

Supposé qu'on ne puisse pas s'assujettir à cette diète , on se contentera de prendre le matin à jeun une écuellée de lait d'ânesse frais tiré , un peu chauffé , & dans lequel on aura fait dissoudre une suffisante quantité de sucre en poudre , suivant le goût du malade ; continuant pendant un mois de suite , sans qu'il soit nécessaire de se purger avant , pendant , ni après ledit lait d'ânesse , non plus que pendant tout le cours de la diète blanche ; une longue expérience nous ayant appris que les frè-

quens purgatifs empêchent le bon effet du lait, & sont contraires à la plûpart des gouteux.

Puisque le malade s'est trouvé considérablement soulagé, & comme entièrement délivré, de ses attaques de goutte par les frictions à sec de la peau, auxquelles il s'est habitué depuis huit ou neuf mois, nous lui conseillons de les continuer. Il se procure par ce moyen une transpiration plus libre, & plus abondante, qui évacue l'humeur de la goutte, ou qui en détourne les dépôts. Il doit par la même raison se donner chaque jour autant d'exercice du corps qu'il en pourra supporter sans se fatiguer, soit en se promenant à pied dans son appartement, ou aux promenades publiques, soit en faisant souvent quelques petits voyages en chaise de poste, lorsque la saison le permettra. On doit éviter l'air trop froid, & venteux, qui bouche la transpiration. Il faut le respirer aussi chaud, ou tempéré, qu'on pourra. Du reste on observera, comme on fait, un régime égal, & uniforme, pour le boire & le manger, & les heures réglées du coucher, & du lever, se privant des alimens poivrés, salés, épicés, des herbes crues, comme de la salade, des légumes,

du fromage, & autres alimens indigestes ; on pourra pourtant user quelquefois des bons poissons, tels que sont les soles, & les rougets, pourvû qu'ils soient cuits simplement sur le gril, enveloppés d'un papier enduit de bon beurre. Les mêmes poissons seroient nuisibles, si on les mangeoit en friture, ou en sauce, avec des épiceries. On pourra aussi quelquefois avaler des œufs cuits à la coque, comme il se pratique dans le cours de la diète blanche.

Délibéré à Montpellier
le 22. novembre 1728.

Fin des Consultations.

OBSERVATIONS
MEDICINALES

DE M. DEIDIER.

LETTRE

*De Monsieur Demand, Médecin de la
Marine à Toulon.*

A Monsieur Didier de S. janyer 1774.

Où il a un exprès, mon cher
Monsieur, qui va vous présenter
la part de Monsieur de
qui est très-dangereusement ma-
lade, de vous donner la peine de venir le
voir aussi-tôt ma Lettre reçue. C'est en-

THE
CONSTITUTION
OF THE
UNITED STATES
OF AMERICA
AS REVISED
AND CORRECTED
TO THE
LATEST
EDITION
BY
J. M. DEBTER
OF THE
OFFICE OF THE
SOLICITOR GENERAL
OF THE
UNITED STATES
OF AMERICA
WASHINGTON
D. C.
1875

MEDICINALS

DE M. DEBTER



OBSERVATIONS
MEDICINALES
DE M. DEIDIER.

OBSERVATION I.

Sur une blessure à la jambe.

LETTRE

*De Monsieur Durand, Médecin de la
Marine à Toulon,*

A Monsieur Deidier du 8. janvier 1736.



O I L A un exprès, mon cher
Monsieur, qui va vous prier de
la part de Monsieur de ***
qui est très-dangereusement ma-
lade, de vous donner la peine de venir le
voir aussi-tot ma Lettre reçue. C'est en-

suite d'un abcès qui s'est formé il y a environ trois mois dans le tibia de sa jambe blessée. Les mauvais pansemens faits durant un certain temps ont donné lieu à la matiere de séjourner dans l'os, & de le carier totalement, de façon qu'il s'y étoit formé un champignon assez gros venant de la moëlle. On a appliqué le cautere actuel. La fièvre l'a pris là-dessus avec un petit cours de ventre. Ce n'est pas une fièvre accidentelle, y ayant huit jours qu'elle dure avec de petits redoublemens. Comme je suis très-persuadé qu'il en mourra, je lui ai demandé comme une satisfaction de vous envoyer prier de le venir voir. Vous ne sçauriez me faire un plus grand plaisir. Il vous attend, & je compte que, ma Lettre reçue, vous partirez sans délai. J'ai l'honneur d'être en attendant celui de vous embrasser, mon cher Monsieur, votre très-humble, & très-obéissant serviteur.

DURAND.



L É T T R E D E M. D E I D I E R

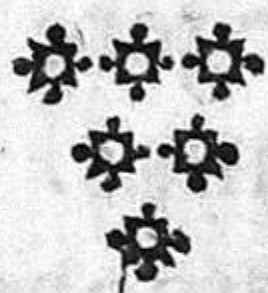
*A Monsieur De la Peyronnie, premier
Chirurgien du Roi.*

De Toulon le 4. février 1736.

M O N S I E U R ,

J'Ai été appelé ici, où je suis depuis vingt-six jours pour Monsieur de *** Capitaine des Vaisseaux du Roi, que vous avez vu à Montpellier avec feu Monsieur Chirac, Monsieur Verny, & Monsieur Barancy, pour une blessure qu'il avoit reçue à la jambe droite devant Port-Mahon, comme il vous paroîtra, Monsieur, par la relation de sa maladie, que j'envoie par ce Courier à Monsieur Chicoyneau, &c. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble, & très-obéissant serviteur.

D E I D I E R.



RELATION

*De la maladie de Monsieur de * * *
Capitaine de Vaisseau au Départe-
ment de Toulon.*

LE malade âgé de soixante ans, d'un tempérament gras, & mélancholique, avoit été blessé à la jambe droite, il y a trente ans, par un coup de feu qu'il reçut devant Port-Mahon, d'où il fut transporté à Montpellier. Il fut mis entre les mains de Messieurs Chirac, & Verny, Médecins, & de Messieurs la Peyronnie, & Barancy, Chirurgiens. Le coup ayant porté du derriere de la jambe sur le devant, avoit traversé l'os du tibia, dont plusieurs esquilles considérables sortirent par le devant, après la balle & la pièce du bas que celle-ci avoit entraînée. Cette plaie fut guérie, & parfaitement bien cicatrisée. Le malade n'y sentoit depuis autre chose qu'une legere pesanteur lors des changemens de temps.

Vers la mi-septembre dernier Monsieur de * * * allant visiter un de ses amis aux environs de Toulon, le cheval qu'il mon-

toit s'abbatit sous lui. La jambe droite s'y trouva engagée, & fort pressée, sans qu'il y sentit pourtant aucune sorte de douleur. Quinze jours après cette chute la fièvre survint. L'endroit de l'ancienne blessure, qui étoit sur la partie moyenne & antérieure du tibia, fut saisi d'un éréthysipe phlegmoneux, avec des douleurs très-vives. La peau fut rouge, & présentoit les vieilles cicatrices d'une couleur livide. Le corps de l'os parut s'être gonflé considérablement au-dessous de ce phlegmon, dont l'étendue étoit de six pouces en longueur, & de deux pouces en largeur.

L'inflammation passée avec la fièvre, on se contenta de faire une légère incision de la peau sur le milieu de la tumeur, où l'on trouva l'os découvert, que l'on vouloit faire exfolier par les remèdes ordinaires en pareille occasion.

Deux mois après cette incision, Monsieur Boucaut, Chirurgien Aide-Major de la Marine, ayant été appelé en consultation, proposa d'ouvrir la tumeur selon toute sa longueur. Il apperçut par la sonde que tout l'os étoit entièrement détaché de son périoste. On ne voulut suivre son avis qu'un mois après la première Consultation. Cet habile Chirurgien ayant été

rappelé le 14. décembre exécuta son projet de la maniere qui suit.

Après avoir fait une grande incision selon toute la longueur de la tumeur, où le périoste étoit entierement détaché de l'os, il emporta les lambeaux des tégumens de part & d'autre, & fut obligé d'aller jusqu'aux rebords internes des muscles jumeaux. Les muscles jambiers extérieurs, & fléchisseurs communs des doigts du pied, qui occupent la face interne, furent mis à découvert. En détachant ces lambeaux de chair, il trouva les deux parties latérales du tibia fracturées. Plusieurs lames de cet os fracturé se voyent encore attachées à ces lambeaux de chair que Monsieur Boucaut conserve dans de l'eau-de-vie, & qu'il m'a fait voir.

Ces grandes incisions ayant donné lieu à des arteres musculeuses coupées de fournir beaucoup de sang, on arrêta l'hémorragie par la compression, & on enleva une pièce d'os de la longueur de quatre travers de doigt, de la largeur d'un pouce, & de l'épaisseur d'un gros écu. Cette pièce d'os, qui formoit le dessous de la tumeur en question, n'est point du tout cariée; elle paroît seulement perforée de plusieurs petits trous sur ses deux faces latérales;

d'où les autres pièces de ce même os attachées aux lambeaux de chair ont été emportées.

Au-dessous de cette grande pièce d'os il s'est trouvé un champignon charnu, qui partoît du fond de la moëlle, & qui s'étendoit à la longueur de six travers de doigts, qu'on emporta. Il sortit du pus d'un trou de l'os situé à côté de ce champignon.

Cinq jours après cette grande opération, Monsieur Boucaut fut encore obligé d'emporter avec des tenailles incisives plusieurs éminences, ou bosses osseuses, qui étoient vermoulues. Ce qui ne put pas être emporté par ces tenailles fut ruginé. Monsieur Gautier, Chirurgien de Lunel, qu'on avoit envoyé chercher, fut encore d'avis d'appliquer sept cauterés actuels sur les os découverts, ce que Monsieur Boucaut avoit proposé avant son arrivée, & ce qu'il exécuta en sa présence.

Ces différentes opérations chirurgicales, absolument nécessaires dans le cas présent, attirèrent une fièvre continue avec des redoublemens journaliers, de grandes insomnies, & un cours de ventre fâcheux ; ce qui faisoit tout craindre pour la vie du malade, qui étoit très-foi-

ble, fort épuisé, & qui commençoit à s'entamer aux deux fesses, sur lesquelles il étoit obligé de rester toujours couché à raison de la situation, & de la grandeur de sa plaie. Celle-ci, bien-loin de suppu-
rer, étoit ordinairement sanieuse, & fort sèche, ou pâle.

C'est dans ce triste état que je trouvai le malade en arrivant à Toulon, le neuvième du mois de janvier. Je proposai d'abord à Monsieur Durand, Médecin de la Marine, fort sage, & très-éclairé, d'arrêter le cours de ventre par le secours du lait de chèvre. Pour y parvenir par degré, nous convînmes de retrancher les bouillons à la viande dont le malade prenoit une prise de trois en trois heures. Nous ordonnâmes à leur place des crèmes de ris, de semoule, & de pains cuits à l'eau pendant trois jours, après lesquels le malade fut mis audit lait de chèvre pour toute nourriture. Il en prenoit quatre écuellées par jour. Ce seul secours calma bien-tôt le cours de ventre, après lequel, la plaie paroissant très-belle, nous proposâmes à Monsieur Boucaut de changer les pansemens, & de procurer la suppuration.

Elle devint très-abondante, & par ce moyen toutes les pièces d'os brûlées sont entièrement tombées. La

La plaie étant devenue tout à-fait simple, nous nous contentâmes de la laver deux fois par jour avec les eaux de Balaruc chauffées, & nous avions la satisfaction de voir avancer la cicatrice. Toutes les chairs depuis le fond de la moëlle jusqu'aux bords de la plaie étant déjà montées de niveau, étoient rouges, & bien grainées.

Le pied, qui avoit été tout bouffi, & boursoufflé, après l'application du feu, devint presque dans son état naturel depuis l'ouverture d'un abcès considérable qui s'étoit formé sur la malléole interne, & qu'on ne pansoit plus qu'avec la même eau de Balaruc, dans laquelle on trempoit des plumaceaux.

Après nous être servi pendant huit jours de ces eaux minerales, nous observâmes que les chairs du milieu de la grande plaie s'élevoient un peu trop, tandis que la cicatrice s'avançoit fort vite de tous côtés. Pour lors le pied, & le genou, nous parurent gorgés d'une sérosité infiltrée dans les tégumens; ce qui nous déterminâ à suspendre les eaux, & à ronger tout le milieu de cette plaie, dont la grandeur avoit diminué de près de deux tiers. Pour cet effet nous passâmes par-dessus

de l'eau mercurielle à la faveur d'une fausse tente. Nous sommes ensuite revenus à notre premier onguent, pour faire revenir la suppuration abondante, à la faveur de laquelle le pied, & le genou, sont totalement désenflés. La petite plaie de l'abcès ouvert à la malléole interne est presque fermée, & nous espérons de pouvoir conduire ces deux plaies à parfaite cicatrice par le secours de ce même onguent, & de l'eau mercurielle, ou de la pierre infernale, pour abbatre les chairs qui pousseront trop, comme nous l'avons déjà pratiqué quelquefois dans cette cure.

Délibéré à Toulon
le 4. février 1736.

OBSERVATION II.

*Rapport de l'ouverture d'un cadavre blessé à
la poitrine, & au bas-ventre, par
un coup de feu.*

NOUS ANTOINE DEIDIER, Conseiller
du Roi, Professeur en son Univer-
sité de Médecine de Montpellier, faisant
la fonction de Médecin Royal ; & Phi-

lippe Louis Renaud, Doyen des Maîtres Chirurgiens-Jurés de la Ville de Montpellier, premier Juré-Royal en ladite Ville, Sénéchaussée, & Gouvernement d'icelle, ayant serment en Justice; certifications que, suivant l'appointement au pied de la Requête le jour d'hier rendue par Monsieur Maître Jean-Henri de Casseirat, Conseiller du Roi, Lieutenant-Général Criminel en la Sénéchaussée, & Siège Présidial de Montpellier, pour procéder à la vérification des blessures, & causes de mort, de sieur Jean la Croix, fils de Jacques la Croix, Maître Platrier, portant notre Commission, nous nous sommes transportés à la maison située à la rue de la Valfere, où étant aurions trouvé ledit Jean dans ses habits tous ensanglantés, & mort; &, l'ayant fait mettre sur une table, aurions procédé à l'ouverture de son cadavre, & trouvé une plaie au côté gauche, coupant les deux fausses-côtes inférieures, & ayant ouvert ledit cadavre aurions trouvé la rate toute fracassée, le diaphragme percé, & le lobe inférieur du même côté brûlé, y ayant quantité de sang tant à la poitrine qu'au bas-ventre, & sur ses habits; ce qui nous a déterminé à dire que le coup, qui avoit

été fait par arme à feu chargée à dragée, & la grande quantité de sang qu'il a perdu, sont les causes immédiates de sa mort. Tel est notre Rapport, à Montpellier ce vingt-huit décembre mil sept cent dix.

Signé, DEIDIER, Médecin Royal. RAYNAUD.

OBSERVATION III.

*Sur l'ouverture du cadavre d'un
péripneumonique.*

LE treizième novembre 1710, je vis dans l'Hôpital saint Eloi un malade âgé de quinze ans, qui fut saisi dans le commencement d'une fièvre continue accompagnée d'une douleur assez vive dans la partie inférieure du côté droit, & de quelque difficulté de respirer. Il y avoit huit jours qu'il étoit au lit. On l'avoit saigné quatre fois ; il avoit même été purgé. Le douzième au soir son pouls parut fort petit, & les extrémités commencèrent à devenir froides. Le treizième, quand je le vis, il avoit la tête fort libre ; il ne sentoît plus la douleur de

côte ; son oppression de poitrine étoit petite ; il étoit couché la tête assez basse , mais il n'avoit absolument plus de pouls , & les extrémités étoient fort froides. Quelques étudiants en Médecine me demandèrent mon sentiment sur la nature de sa maladie. Je leur dis que c'étoit une péripneumonie dont le malade alloit mourir incessamment. En effet il mourut sur les six à sept heures du soir. Son cadavre fut ouvert , & avant l'ouverture je dis aux assistans que la difficulté de respirer du malade n'ayant eu rien de fort pressant , il falloit que l'éclipse du pouls provint de ce que le cœur étoit assez pressé par les lobes du poumon enflammé pour ne pouvoir se dilater , & se contracter autant qu'il falloit pour soutenir la circulation du sang ; ou bien qu'il pouvoit se trouver dans le cœur quelque corps étranger qui lui ôtoit la liberté de se mouvoir ; mais que n'ayant jamais tâté le pouls je n'oserois assurer ce fait. J'avois dit même le quatorzième de sa maladie que le défaut du pouls & la froideur des extrémités provenoient d'une coagulation du sang. La vessie ne m'ayant paru nullement pleine , je dis que les urines ne se filtroient plus à travers les reins , &

qu'ainsi il se pourroit ramasser de la sérosité dans quelque cavité.

Le cadavre du malade fut ouvert le quinzième. Le bas-ventre étoit fort élevé ; 1°. Par les vents qui occupoient la cavité des boyaux ; 2°. Par deux pintes, ou environ, d'une sérosité urineuse. Le sternum ayant été séparé, & renversé de bas en haut, les lobes du poumon du côté droit parurent attachés très-fortement à la plevre par toute leur surface extérieure. Ils remplissoient par leur gonflement toute la cavité de la poitrine. Ils étoient enflammés, sur-tout le lobe inférieur qui étoit seulement attaché par toute sa pointe au diaphragme. Les lobes du poumon du côté gauche étoient enflammés, sur-tout l'inférieur. Ils étoient attachés à la plevre par un ligament membraneux long de trois travers de doigts, & d'un travers de doigt de largeur. Le lobe inférieur s'étoit fortement collé au diaphragme, & au péricarde. Ainsi le cœur se trouvoit trop gêné, comme je l'avois dit avant l'ouverture du cadavre. Les cavités de ce viscere étoient remplies d'un sang entièrement dissout. Celui même qui occupoit le dedans du poumon étoit aussi très-fluide. Ainsi cette péripleurésie, & ses

accidens , dépendoient d'une dissolution du sang , & d'un grand relâchement du ressort du cœur. Le trou ovale étoit ouvert , & couvert d'une valvule ; ainsi le sang y passoit , & la difficulté de respirer paroïssoit moins grande qu'elle n'eût fait sans cette circonstance.

O B S E R V A T I O N I V .

Sur une tumeur lymphatique oïseuse du foie.

P I E R R E P A S C A L , âgé de quarante à quarante-cinq ans , d'un tempérament sanguin , fut reçu à l'Hôpital saint Eloi de Montpellier le treizième novembre 1722 , à raison d'une tumeur phlegmoneuse , qui lui étoit survenue depuis quelques jours au-devant de la poitrine sous le pectoral droit. Cette tumeur fut menée à suppuration sous ledit pectoral vers l'aisselle du même côté , & il sortit par l'ouverture de l'abcès une quantité de pus très-louable. La plaie étoit rouge , & vermeille , & le malade paroïssoit être en voie de guérison lorsqu'il lui prit tout-à coup une grande oppression de poitrine sans fièvre ; ce qui me faisoit craindre que

le pus ne se fût fait un chemin par l'entre-deux des côtes dans la cavité de la poitrine. J'employai inutilement différens remedes ; ce malade périt le 20 décembre de la même année , ayant resté en tout vingt-sept jours audit Hôpital.

Par l'ouverture de son cadavre nous trouvâmes que l'abcès n'avoit pas été plus loin que le dessous dudit muscle pectoral , sans y avoir endommagé les muscles intercostaux. Il n'y avoit aucune communication de la poche de l'abcès dans la cavité de la poitrine ; mais , celle-ci ayant été ouverte , il en sortit avec impétuosité une grande quantité d'eau claire qui avoit rempli tout le côté droit de la poitrine sans qu'il s'en fut répandu une seule goutte du côté gauche de cette cavité , ni dans toute celle du bas-ventre.

Le foie parut plus gros , & plus dur , qu'il ne doit être naturellement. En donnant un coup de scalpel sur la partie convexe du lobe droit , il en sortit avec impétuosité quelques gouttes d'une eau claire , & il se présenta deux ou trois petites vessies rondes , pleines de la même liqueur. Pour pouvoir mieux observer la nature , & l'origine de ces petites vessies , tout le corps du foie fut séparé du cada-

vre, & renversé sur une planche, & nous y observâmes ce qui suit.

Le lobe droit ayant été ouvert depuis sa partie convexe d'où l'eau avoit coulé jusqu'au bas, & à l'extrémité de sa partie concave en devant, nous trouvâmes un peloton de vessies de différentes grandeurs toutes attachées les unes aux autres, qui composoient une masse ronde de la grosseur de la tête d'un enfant. Cette masse de vessies étoit attachée par un nombre infini de points de sa circonférence à la propre substance du foie qui l'environtoit de toute part. Tous ces points aboutissoient à des lames osseuses répandues dans la face interne de ce viscere qui couvroit la masse des vessies. Ces lames osseuses étoient pour la plûpart de l'épaisseur, & de la grandeur des ongles des doigts de la main. Elles étoient attachées vers le dehors, ou plutôt continues aux vaisseaux sanguins, comme elles étoient continues du côté de la tumeur aux petites vessies qui les touchoient immédiatement.

Ce grand amas de vessies ayant été séparé de toutes parts de ces attaches osseuses, nous remarquâmes qu'elles étoient toutes attachées les unes aux autres par

des especes de petits pédicules, qui se des-
séchoient, & se replioient, à mesure qu'on
tiroit quelqu'unes de ces vessies à soi.
Celle-ci détachée de la masse ne répan-
doit aucune liqueur sensible. Elles étoient
toutes transparentes, & pleines d'une eau
claire. C'étoit un amas de véritables hy-
datides, à peu près telles qu'on les voit
souvent dans les moles des femmes gros-
ses ; & nous jugeames que ce ne pouvoit
être que des vaisseaux lymphatiques fort
gonflés, & comme variqueux, parce que
nous pouvions conserver quelques trai-
nées de ces vessies attachées les unes aux
autres par leur pédicule, à peu près com-
me des grains de chapelet sont attachés
par le fil qui les traverse ; ce qui repré-
sente assez bien la véritable figure des
vaisseaux lymphatiques, qui paroissent
ainsi à raison de leurs valvules intérieu-
res.



OBSERVATION V.

EXPÉRIENCES

Sur les trois humeurs de l'œil.

CE troisième octobre 1725, ayant séparé les yeux de l'orbite de deux cadavres à l'Hôpital saint Eloi pour en ramasser les trois humeurs, aqueuse, vitrée, & crySTALLINE, nous avons fait les expériences suivantes.

PREMIERE EXPÉRIENCE.

L'humeur aqueuse étant mise dans une cuillière d'argent, & celle-ci étant tenue sur une chandelle allumée, dans une minute de temps la liqueur a bouilli en se raréfiant un peu. Elle s'est divisée en une infinité de petites bulles égales entr'elles. Il n'est resté après la totale évaporation qu'un peu de sel fixe entièrement soluble dans l'eau, & d'un goût véritablement salé comme le sel marin.

SECONDE EXPÉRIENCE.

L'humeur vitrée mise comme dessus dans une cuilliere d'argent, & exposée au feu d'une chandelle, s'est un peu plus raréfiée que l'humeur aqueuse. Elle a répandu quantité de petites bulles égales, au milieu desquelles il s'est formé un petit peloton indissoluble dans l'eau. Ce peloton, qui a toujours conservé une figure ronde, dont le volume a diminué peu à peu, a toujours tenu le milieu du liquide bouillant, & conservé sa place jusqu'à la totale évaporation du liquide. Ce peloton nous a paru membraneux. L'ayant fait dessécher après le lavage dans la même cuilliere, nous l'avons approché par reprise de la chandelle allumée. Il a brûlé, s'est consommé peu à peu, & réduit en cendres, comme tout corps solide, sans jeter aucune flamme distincte qui pût nous faire soupçonner que ce fût un soufre concret.

TROISIÈME EXPÉRIENCE.

Le cristallin exposé au feu de la chandelle comme dessus, n'a jetté aucune fu-

mée sensible. Il s'est d'abord un peu boursoufflé ; il a blanchi peu à peu, s'est resserré, arrondi, & tout-à-fait durci. Il est devenu à peu près tel que nous le voyons dans les yeux des poissons cuits qu'on sert à table.

QUATRIÈME EXPÉRIENCE.

Les résidus des évaporations précédentes qui ont pû se dissoudre dans l'eau ont eu un goût salé, comme le résidu de l'humeur aqueuse, & tous les trois ont verdi la teinture de fleurs de mauve. Celui de l'humeur aqueuse a été mis dans le petit verre, & celui du vitré dans le grand, pour observer la durée de ces couleurs vertes, & leur différence qui n'est encore point sensible. Nota qu'il y a dans le petit verre de l'humeur aqueuse en entier sans être évaporée, laquelle a aussi verdi ladite teinture : aussi ce petit verre a-t-il plus de précipité que le grand.

Du sixième octobre.

CE jourd'hui ayant renouvelé toutes les expériences ci-dessus marquées elles ont également réussi en tout quant aux

évaporations, salures, & couleur verte de la teinture de fleurs de mauve, qui avoit subsisté dans les expériences précédentes pendant deux jours entiers.

L'humeur aqueuse, & la vitrée, ont produit dans ladite teinture un léger verd passager, mais leur résidu a produit une couleur aussi verte que dans les expériences précédentes.

Les deux yeux de ce cadavre étoient plus gros, & plus pointus que les autres. Leur crySTALLIN s'est trouvé plus près de la prunelle, plus petit, & plus mol, que dans les autres sujets. Cet homme avoit la vue courte, & ses yeux étoient de ceux qu'on appelle presbyopes. Je n'y ai presque pas trouvé d'humeur aqueuse; &, en perçant la cornée pardevant avec une lancette, le crySTALLIN est sorti le premier avec une partie de l'uvée.

Les deux humeurs vitrées de ce cadavre, évaporées séparément, ont conservé leur forme sphérique, & laissé une véritable peau avec un trou au milieu, où le crySTALLIN étoit placé.

Un de ces crySTALLINS s'est aisément fondu entre les doigts, & l'autre s'est concret comme les précédens en blanchissant sur le feu, avec cette différence

qu'il étoit plus petit, & plus inégal, & qu'il ne prit pas la figure ronde.

OBSERVATION VI.

Sur un vieux ulcere.

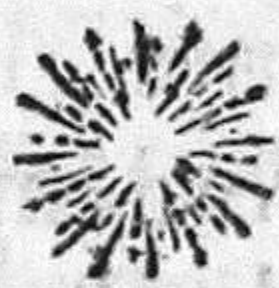
EN mil sept cent un un soldat avoit un vieux ulcere très-considérable au milieu de la partie interne de la cuisse droite. On ne pouvoit jamais faire venir cet ulcere à parfaite suppuration. Il se trouvoit à chaque pansement inondé d'un sang extrêmement noir. Toute la cuisse étoit œdémateuse, & nous n'avions pû emporter cet œdème par aucun des résolutifs ordinaires. Le malade avoit traîné six mois dans cet état, lorsqu'enfin je crus devoir faire frotter la cuisse deux fois par jour avec l'esprit urineux de sel ammoniac. Au second jour la plaie cessa d'être sanguinolente, la suppuration devint louable, & l'œdème diminua si considérablement qu'à la faveur du digestif ordinaire, & de cette fomentation, le malade fut parfaitement guéri dans quinze jours. Sur la fin n'ayant plus d'esprit de sel ammoniac, je le fis servir de son

urine chaude, qui est aussi un très-bon remède pour résoudre la dûreté des mammelles.

OBSERVATION VII.

Sur l'effet du laudanum.

J'Ar vu deux jeunes filles qui s'étoient avisées de prendre pour les pâles-couleurs du laudanum sans aucune nécessité. Elles se trouverent au bout de huit jours si fort tourmentées de vives douleurs de rhumatisme qu'elles furent obligées de continuer plusieurs années l'usage de ce remède. Elles n'ont pû se délivrer que peu à peu de cette cruelle sujétion, souffrant pour lors de très-vives douleurs entremêlées de mouvemens convulsifs.



OBSERVATION VIII.

Sur un délire mélancholique.

UNE femme âgée d'environ soixante ans, d'un tempérament mélancholique, me consulta en 1692, pour la délivrer de trois petits chats qu'elle croyoit avoir dans la poitrine. Elle étoit tellement frappée de ce délire mélancholique qu'on ne pouvoit la détourner de cet objet, sur-tout depuis sept à huit jours qu'il lui étoit survenu un asthme humide avec râle, & sifflement. Ce bruit qu'elle entendoit dans sa poitrine ne contribuoit pas peu à augmenter son délire. On avoit beau l'assurer qu'elle étoit asthmatique; elle rapportoit son râle aux cris des petits chats, & elle vouloit absolument qu'on les lui ôtât. Je feignis d'être de son avis, &, après avoir prêté l'oreille à ce bruit réel, & imaginaire, je renvoyai la malade fort contente en lui promettant un syrop pectoral qui lui feroit cracher les trois chats. J'ordonnai pour le lendemain une once de syrop émétique, avec ordre de faire glisser adroitement trois petits

chars dans le bassin où on auroit soin de la faire vomir ; ce qui fut exécuté si à propos que, la malade ne doutant point que les efforts qu'elle faisoit ne vinssent de la sortie des chars, on lui persuada aisément que ceux qu'on lui présentait étoient effectivement sortis de sa poitrine. Le paroxysme d'asthme cessa, & la malade, n'entendant plus de râle, se crut entièrement guérie, comme elle le fut de son délire, & de son asthme.

Il arrive assez souvent que les asthmatiques sont soulagés par le secours des émétiques, lorsque la maladie est entretenue par un vice des premières voies, & qu'elle dépend d'un sang grossier qui lâche sa sérosité dans les vésicules pulmonaires. Pour lors le paroxysme cesse tout-à-coup au moyen du vomissement, qui vuide l'estomac, & qui oblige les poumons à se resserrer pour se décharger de la sérosité superflue. Mais, lorsque l'asthme dépend d'une raréfaction du sang, les émétiques sont très-dangereux.



OBSERVATION IX.

Sur l'effet du sublimé corrosif.

IL y a environ dix-huit à vingt ans que deux jeunes Demoiselles de cette Ville de Montpellier s'étoient empoisonnées en avalant quelques grains de raisin sec, dans lesquels on avoit mis du sublimé corrosif pour empoisonner les rats. Elles se trouverent d'abord extrêmement altérées, & commencèrent à vomir avec de grands efforts. On fut assez heureux pour découvrir bien-tôt la cause du mal. On leur fit avaler de grandes verrées d'huile d'olives, & de lait, & par la seule alternative de ces deux remèdes elles furent entièrement guéries.



OBSERVATION X.

Sur l'effet du turbith mineral.

IL y a environ vingt ans qu'une femme attaquée d'une fièvre quarte prit par le conseil d'un bâteleur deux prises de turbith mineral. Elle eut un vomissement excessif pendant vingt-quatre heures, & un flux de bouche considérable, qui dura dix-huit jours, malgré les remèdes ordinaires que j'employai pour l'arrêter.

OBSERVATION XI.

Sur l'usage du nutritum de saturne.

JE me sers souvent avec succès du nutritum de saturne appliqué sur les petits boutons rouges qui surviennent à la peau accompagnés de demangeaisons, & de chaleur, sans suppuration, ce qu'on appelle ordinairement ébullition de sang. La dernière fois que j'ordonnai ce remède, le malade en avoit essayé inutilement

plusieurs autres pendant plus de trois mois. Il se trouva tout-à-fait guéri dans quatre jours par la seule application du nutritum faite soir & matin. Il s'en trouvoit soulagé sur le champ, ne sentant ni demangeaison, ni chaleur, parce que la transpiration passoit librement dans les petits boutons au moyen du nutritum, & que les parties branchues de ce remede tenoient la peau souple, & dans un état modéré.

OBSERVATION XII.

Sur l'usage de l'or fulminant.

EN 1705, un Gentilhomme Espagnol de l'Isle de Sardaigne vint dans cette Ville de Montpellier pour se faire traiter de la lèpre. Il étoit si prévenu pour l'or fulminant, dans la vue de purifier son sang, que je fus obligé de lui en faire prendre pendant huit jours, matin & soir, commençant par six grains, que je poussai jusqu'à vingt-cinq sans aucune élévation du pouls, sans que la chaleur augmentât, & sans que je m'apperçusse d'aucune évacuation sensible. Ce remede

ne fit rien du tout. Le malade ne fut soulagé que long-temps après par la panacée mercurielle, qui lui procura un flux de bouche très-abondant. L'impatience du malade exigea qu'on fit semblant d'arrêter ce flux de bouche. Je lui fis reprendre pendant quatre jours l'or fulminant à la dose d'un scrupule, sans que le flux de bouche diminuât en rien. Cet or fulminant avoit été préparé sous mes yeux dans la chambre du malade avec de bon or fin d'Espagne.

OBSERVATION XIII.

Sur une galle vérolique.

EN 1692, lorsque je pratiquois la Médecine à Lion, je fus consulté par une pauvre fille âgée de vingt-quatre à vingt-cinq ans, de la Paroisse saint Pierre-le-vieux, qui avoit une enflure universelle sur toute l'habitude du corps survenue depuis un mois, après s'être frottée d'un onguent qu'on lui avoit donné pour guérir la galle. C'étoit vers la mi-janvier, dans le plus fort d'un hiver très-rude. J'employai d'abord tous les remèdes or-

dinaires en pareil cas, qui sont les apéritifs, & les purgatifs hydragogues; surtout le syrop de nerprun, qui étoit fort en usage dans ce pays-la. L'enflure ne diminua pas. J'appréhendois qu'à cette anasarque il ne survint une ascite, & je me tournois du côté des sudorifiques, lorsque cette fille reprit la galle en couchant avec une galleuse, & l'hydropisie disparut tout-à-fait. Elle garda cette galle tout l'été. J'attribuois cette maladie à une âcreté du sang entretenue par la mauvaise nourriture que cette fille étoit obligée de prendre. Je ne pouvois l'accuser de vérole parce qu'elle m'assura n'avoir jamais eu aucun mal vénérien. Vers la fin de septembre de la même année cette fille, ennuyée de sa galle, se frotta avec les fleurs de soufre à la manière accoutumée. La galle disparut par le secours de ce remède, mais l'enflure revint comme auparavant. Je pris donc le parti de lui faire reprendre la galle, aimant beaucoup mieux qu'elle fut galleuse qu'hydropique; & j'appris l'année suivante à Paris que cette fille avoit été guérie sans aucun fâcheux accident, au moyen du grand remède par lequel Monsieur Garnier la fit passer après

120 O B S E R V A T I O N S
qu'elle lui eut avoué un mal vénérien
pris en 1690.

O B S E R V A T I O N X I V .

Sur une tumeur lymphatique au bras droit.

LORSQUE contre le cours ordinaire de la nature les conduits artériels lymphatiques se dilatent trop, & sont fort tuméfiés, ils deviennent transparents, & se remplissent d'une lymphe claire, comme je l'ai souvent observé dans l'exercice de la Médecine ; principalement dans un jeune homme dont le bras droit, d'ailleurs fort sain, étoit insensiblement devenu d'une grosseur énorme, en sorte qu'après la mort étant séparé du tronc il pesoit plus de quarante-six livres. La peau n'étoit altérée en aucune façon. Pendant tout le cours de cet accroissement monstrueux les mouvemens musculaires de ce bras, de la main, & des doigts, avoient eu toute leur liberté. En ayant fait la dissection anatomique, il parut d'abord sous la peau une fourmillière innombrable de vaisseaux lymphatiques ; qui tous remplis d'une

d'une lymphe claire, transparens, & gonflés, se joignoient de toute part depuis la clavicule, & la tête de l'humerus jusqu'au ligament annulaire du carpe, qui étoit le terme inférieur de la tumeur, laquelle avoit cru peu à peu sans douleur. Je n'y vis rien qui dénotât solution de quelque partie, où auparavant il y auroit eu continuité, puisqu'il ne paroissoit pas que la moindre goutte de cette lymphe fut extravasée. Elle découloit seulement goutte à goutte à mesure que je découpois avec le scalpel ces conduits lymphatiques dans tout le tissu de cette tumeur. Il ne se trouva nul vestige de la membrane adipeuse, ni du pannicule charnu. Ces tégumens avoient dégénéré en vaisseaux lymphatiques. On n'y vit pas non plus la moindre portion de cette graisse qu'on a coutume de voir ordinairement entre les muscles. Ceux-ci étoient tous dans leur grandeur naturelle, dans le nombre, & la situation convenable; c'est pourquoi ils s'étoient acquittés de leurs fonctions pendant tout le cours de la maladie de ce jeune homme.



OBSERVATION XV.

*Sur une tumeur lymphatique dans le tissu
du foie.*

IL n'y a pas long-temps que j'ai encore eu occasion d'observer un autre gonflement des vaisseaux lymphatiques dans la substance intérieure du foie d'un homme de quarante ans, dans le cadavre duquel on trouva la cavité droite de la poitrine pleine d'une sérosité extravasée qui avoit causé la mort du malade. Il n'y en avoit point dans l'autre cavité de la poitrine, ni dans le creux de l'abdomen. Le foie paroissoit parfaitement sain, mais fort augmenté en masse. On disséqua ce viscère. Sa partie droite, & celle du milieu, ayant été ouvertes jusqu'au bord à la profondeur d'un travers de doigt firent voir un peloton de vaisseaux lymphatiques caché de toute part dans cette cavité. Sa grosseur étoit pareille à la tête d'un enfant nouveau-né. Les conduits lymphatiques qui le formoient, tuméfiés, & tendus au-delà du naturel, étoient remplis d'une lymphe claire. Leur figure varioit,

mais il en paroilloit beaucoup en forme de globules pleins de lymphe. Etant séparés de la masse ils avoient quelque ressemblance à des perles. La substance intérieure du foie qui couvroit ce peloton étoit garnie, & comme armée, de diverses concrétions osseuses, qui avoient l'épaisseur des ongles, & étoient dispersées çà & là. Les extrémités des lymphatiques paroissoient y être adhérentes. Je ne doute en aucune façon que ces ossifications produites peu à peu ne puissent être regardées comme la vraie cause antécédente de cette tumeur, que je nomme lymphatique, étant produite par une conglomération des vaisseaux lymphatiques, qui s'étoient ainsi gonflés outre mesure, parce que la lymphe artérielle, n'ayant pu être transmise dans les racines des veines, parce qu'elles étoient comprimées par les ossifications, & s'étant raréfiée, s'étoit nécessairement accumulée dans ses propres vaisseaux, que par cette raison elle avoit insensiblement dilatés, & changés en vaisseaux lymphatiques transparens.



OBSERVATION XVI.

Sur une tumeur lymphatique offense.

IL survint insensiblement à un homme sexagénaire une tumeur lymphatique, qui s'étendoit depuis l'extrémité du pouce de la main droite jusqu'au carpe, desorte qu'on crut que c'étoit un ganglion. Elle augmenta si fort en deux ans de temps qu'elle surpassa de beaucoup la grandeur, & la masse, de toute la main. La peau ayant gardé sa couleur naturelle, il se fit enfin en deux endroits des crevasses dont la couleur noire indiquoit une corruption. J'ordonnai le cautere potentiel sur les deux points corrompus, mais Monsieur Germain, très-habile Chirurgien, étant survenu, je me rendis à son avis, & il coupa le pouce devant moi. D'abord que la tumeur fut ouverte, on vit qu'elle étoit pleine de vaisseaux lymphatiques très-gonflés, & d'ossifications semées en divers endroits. Cette maladie me parut compliquée des deux sortes de tumeurs lymphatiques que je viens d'exposer dans les deux observations précédentes, tu-

meurs survenues au bras, & au foie ; car dans celle ci, comme dans la première, le tégument adipeux, & la graisse, avoient entièrement dégénéré en conduits transparents, pleins de lymphes, & il s'y trouvoit, ainsi que dans la seconde, des concrétions osseuses, dispersées par toute l'étendue de cette tumeur. Ce qui étoit resté contigu au carpe, devint extrêmement douloureux au moindre attouchement, parce que les lames osseuses n'étant plus soutenues, devenues très-mobiles, & étant inégalement dispersées occasionnoient des tiraillemens ; d'où il survint une fièvre mortelle, qui fit périr le malade trois jours après l'opération.

OBSERVATION XVII.

*Sur un bras monstrueux par sa grosseur,
qui a pesé quarante-sept livres
le deuxième Août 1710.*

FRANÇOIS VINCENT, natif de Largen-
tière en Vivarès, âgé de vingt cinq
ans, eut en 1700 sur tout le bras gau-
che un érysipele pour lequel il ne fit au-
cun remède, espérant de pouvoir dissiper

son mal en travaillant. Il fatigua si fort cette partie que l'érésypele disparut, mais le bras grossit peu à peu, de manière que m'étant venu consulter au mois de juillet 1707, j'y observai trois élévations considérables, dont la première, qui occupoit la partie supérieure & interne de l'avant-bras, avoit un pan & demi de tour; la seconde, située à la partie supérieure du bras, étoit de deux pans & demi, & la troisième qui s'étendoit jusqu'au poignet avoit trois pans de circonférence. La peau extrêmement distendue par ces trois grosseurs étoit d'ailleurs dans son état naturel par rapport à la chaleur, à la couleur, & au sentiment. Le malade ne s'y plaignoit d'aucune douleur; on n'y sentoit aucun battement excessif, ni fluctuation, ni œdeme, ni dureté skirreuse, quoique le tout fut d'un tissu assez ferme; ainsi on ne pouvoit rapporter ce mal à aucune des quatre tumeurs ordinaires phlegmon, érésypele, œdeme, & skirre. Aucune marque de suppuration n'avoit précédé. Le malade n'étoit ni écrouëleux, ni verolé, & se portoit d'ailleurs assez bien. Je jugeai que c'étoit un accroissement surnaturel des tégumens, occasionné par les embarras cutanés qui

avoient précédé & produit l'érétypele négligé. Comme le sable de la mer m'avoit souvent réussi pour emporter le gonflement des mammelles, & les enflures des jambes qui succèdent aux érétypeles phlegmoneux, j'envoyai mon malade à la mer, après l'avoir purgé deux ou trois fois avec le mercure doux en bolus & une potion purgative ordinaire. Il n'y resta qu'un jour pendant lequel il mit trois fois son bras malade dans le sable de la mer échauffé par l'ardeur du soleil, & cela sans autre succès que celui de voir ces tumeurs un peu ramollies; ce qui l'obligea de s'en retourner chez lui. Son Chirurgien lui ouvrit un cautère à la partie interne & inférieure de la grosseur mitoyenne, & appliqua sur tout le bras le cataplasme des quatre farines. La partie devint plus mollasse, & grossit tellement de jour à autre que le bras devint enfin tout-à-fait monstrueux; la première & la seconde grosseurs ayant crû d'un demi-pan chacune, & la troisième d'un pan. Lorsque ce jeune homme appuyoit le bras sur son coude, le tout paroissoit sous la forme d'une grosse masse de chair de quatre grands pans de tour, du milieu de laquelle sortoit la

main naturelle, & en état de faire tous ses mouvemens. La force de ce poignet étoit même un peu plus grande que celle de l'autre. Il étendoit & fléchissoit le bras avec assez de facilité. Il en faisoit aussi très-facilement la pronation & la supination. Les grosseurs, quoiqu'augmentées en volume, étoient devenues très-molles depuis que je ne les avois vûes, & la peau étoit un peu œdemateuse en deux petits endroits seulement.

La fièvre étant survenue le 28 juillet dernier, ce malade entra à l'Hôpital, où, nonobstant les secours ordinaires, il mourut le 2 août entre les sept à huit heures du matin.

J'ouvris son cadavre le même jour vers les quatre heures après midi, assisté de MM. la Peyronnie & Germain, tous deux Maîtres Chirurgiens-Jurés de cette Ville, & Chirurgiens Majors de l'Hôpital, en présence de MM. Marcot, Fizes & Gibert, Docteurs, de M. Audon Licencié, & de plusieurs étudiants en Médecine de notre Université.

Ce que je trouvai de surnaturel dans la poitrine & dans le bas-ventre, n'avoit aucun rapport au bras monstrueux qui fait le sujet de cette observation. Une rate un peu

plus grosse qu'à l'ordinaire, les lobes du poumon du côté gauche adhérens aux côtes & au diaphragme, très-peu de sérosité répandue dans ces deux cavités, & un peu plus dans la cavité du péricarde avec une concrétion polypeuse de sang dans le ventricule droit du cœur, sont des choses qu'on observe assez souvent. Les glandes des aînes étoient fort dures, & trois fois plus grosses que dans l'état naturel. Les vaisseaux axillaires, artères, veines, & nerfs, de l'un & de l'autre côté étoient à peu près égaux entr'eux, & dans leur état naturel.

Après avoir détaché les clavicules du sternum, nous détachâmes le bras gauche avec la clavicule du même côté, & une petite portion de l'acromion où cette clavicule s'articule, parce que la grosseur supérieure s'étendoit jusqu'au-dessus de l'humérus. Ce bras ainsi séparé du tronc a pesé quarante-sept livres. Nous le disséquâmes d'un bout à l'autre jusqu'à la membrane commune des muscles. La membrane adipeuse étoit épaisse de quatre à cinq travers de doigts. Tous les vaisseaux étoient remplis d'une lymphe claire, & transparente, qui s'écouloit en abondance à chaque coup de scalpel que

nous donnions pour détacher toute cette lourde masse d'alentour du bras, dont les muscles & les os n'avoient souffert aucune alteration. Tout l'effort de cette lymphe s'étoit porté en dehors, & avoit distendu la peau insensiblement, & sans douleur, à peu près comme il arrive à la peau du bas-ventre dans les femmes grosses, à mesure que le fœtus croît, & que la matrice augmente en volume. La lymphe qui remplissoit les vaisseaux graisseux rendoit cette membrane fort épaisse, & extrêmement blanche, depuis le dessous de la peau jusqu'à la membrane commune des muscles, tandis que la même membrane étoit partout ailleurs, comme elle est de coutume, mince, jaune, & parsemée de plusieurs pelotons graisseux. Ayant mis tremper dans de l'eau une portion de la membrane adipeuse blanche du bras monstrueux, je la trouvai le lendemain jaune en plusieurs endroits, & parsemée de quelques grains graisseux semblables aux naturels.

Cette observation est par toutes les circonstances la plus belle, & la plus singulière en son genre, que j'aye jamais vû ni lû; & elle m'a fait d'autant plus de plaisir, qu'il me paroît qu'on ne scauroit

en rendre raison sans le secours de quelques opinions qui me sont particulieres, & que je crois avoir suffisamment prouvées dans ma physiologie, sçavoir que tous les vaisseaux lymphatiques du corps humain prennent leur origine des veines; que la lymphe & la graisse ne different point essentiellement par rapport à leur nature, & à leur usage; que dans le mouvement musculaire les humeurs sont chassées du corps du muscle; que l'accroissement, & la nourriture, du corps humain consiste uniquement dans la distension des vaisseaux, produite par le simple cours régulier des humeurs, comme on l'a inferé dans les Mémoires de Trévoux du mois de juin dernier, page 959.

L'érésipele est une tumeur superficielle d'un rouge vif éclatant, qui roule ordinairement d'une partie à l'autre, & dont la couleur disparoît pour un moment lorsqu'on presse la partie malade avec le doigt. Cette tumeur differe du phlegmon par son étendue, de l'œdeme par sa couleur, & du skirre par sa mollesse. On l'appelle érésipele phlegmoneux, lorsqu'il s'élève considérablement avec une circonscription déterminée, que sa couleur vive devient foncée, qu'il y a pulsation

& résistance ; au lieu qu'on le nomme œdemateux , lorsqu'étant d'un coloris pâle , son tissu indolent , mollasse , & relâché , cède seulement au tact , & conserve quelque tems l'impression du doigt.

L'éréfypele simple est produit par la lenteur du sang veineux dans les plus petits vaisseaux capillaires , d'où dépendent la tumeur superficielle , & la couleur vive sans pulsation , parce que les artères sont libres. Cet éréfypele cède ordinairement aux saignées & à une ou deux purgations , & à la diète. Il n'est suivi d'aucune suppuration , & ne laisse après lui aucune tumeur.

Dans l'éréfypele phlegmoneux , outre l'embourbement des veines , les artères sont gênées , ce qui est marqué par la douleur pulsative dont on se plaint. Celui-ci se termine souvent par suppuration. L'éréfypele est œdemateux , lorsque le long séjour du sang veineux dans ses propres vaisseaux donne occasion à la sérosité de surnager. Pour lors celle-ci se porte en plus grande quantité dans les vaisseaux lymphatiques qui prennent leurs origines des veines embourbées. Ainsi cet éréfypele laisse souvent après lui des enflures qu'on ne sçauroit emporter que

par des sudorifiques , de fréquens purgatifs , ou les diurétiques chauds.

L'érysipele dont François Vincent fut attaqué il y a dix ans étoit œdemateux , puisqu'il étoit si indolent qu'il ne l'empêcha pas de travailler , & qu'il laissa trois élévations considérables aux parties du bras qu'il avoit parcourues. Comme on ne fit d'abord aucun remède pour détourner le cours des humeurs qui s'étoient ramassées en quantité dans les vaisseaux cutanés du bras malade , il fallut nécessairement que tous ces vaisseaux se distendissent peu à peu , surtout les lymphatiques de la membrane adipeuse , naturellement plus souples que les autres , & qui reçoivent l'humeur de deux endroits opposés , sçavoir du côté de la peau où l'érysipele œdemateux avoit déjà déterminé une plus grande quantité de serosité , & du côté des muscles de l'avant-bras , du bras , & du poignet , qui avoient chassé les humeurs en dehors par leurs propres contractions fortes , & réitérées. La peau se distendant peu à peu par l'accroissement de la membrane adipeuse , le sang qui ne paroissoit que dans un certain nombre de veines cutanées , se distribua insensiblement dans quantité d'au-

tres vaisseaux de la même espèce ; de manière que la rougeur disparut tout-à-fait. Après l'érysipele les grosseurs continuèrent d'augmenter , parce que les vaisseaux lymphatiques de la membrane adipeuse , ayant perdu une partie de leur ressort , ne pouvoient plus chasser la lymphe avec la même facilité qu'auparavant ; & , puisque les vaisseaux axillaires étoient dans leur état naturel , il est évident que le cœur n'envoyoit pas plus de sang à un bras qu'à l'autre ; ainsi les artères cutanées n'ayant pas augmenté à proportion de leurs veines & des vaisseaux lymphatiques , ceux-ci ne pouvoient être suffisamment secoués pour chasser la lymphe par le battement des artères voisines. C'est aussi pour cela que nous ne trouvâmes aucun grand vaisseau sanguin apparent dans l'épaisseur de la membrane adipeuse , qui ne paroissoit blanche qu'à raison de la grande quantité de lymphe contenue dans son propre tissu. Cette lymphe étoit constamment renfermée dans ses propres vaisseaux , puisqu'elle ne couloit qu'à proportion qu'on coupoit la membrane adipeuse , dont la moindre petite pièce s'est trouvée également imbibue de cette humeur , ce qui n'arrive pas

quand il y a extravasation ; car pour lors l'on trouve la liqueur ramassée dans certains endroits seulement , d'où elle coule en abondance par la première ouverture, laissant la cavité vuide , & affaissée. Cette lymphe étoit tout-à-fait liquide , comme dans l'état naturel , parce qu'elle rouloit toujours , quoique très-lentement , dans ses propres vaisseaux.

Comme on ne pouvoit rapporter les grosseurs de ce bras monstrueux à aucune des quatre tumeurs contre nature , & qu'il n'y a eu aucune extravasation , on a eu raison de les regarder comme un accroissement surnaturel des tégumens. C'étoit donc une de ces maladies organiques qu'on nomme en pathologie *in magnitudine aucta partis*. On auroit pû la prévenir en guérissant l'érysypele œdémateux ; mais sept ans après il étoit tout-à-fait impossible de le guérir ; il n'eût pas suffi d'emporter la lymphe , il eût fallu de plus remettre les vaisseaux lymphatiques dans leur premier état , en les obligeant à se resserrer chacun par son propre ressort , qu'ils ont perdu peu à peu à mesure qu'ils se sont dilatés davantage , comme il paroît par ce que les grosseurs qui étoient moindres , & assez fermes il y

a trois ans, se sont trouvées plus grandes, & très-mollasses cette année ; ce qui ne pouvoit dépendre que d'un entier relâchement des vaisseaux lymphatiques, dont quelques-uns avoient pourtant encore un peu de fermeté, puisqu'ayant resté dans l'eau, avec laquelle la lymphe la plus séreuse se mêle très-aisément, ils se resserrèrent en quelques endroits, & jaunirent à raison de la lymphe épaisse qui restoit enfermée dans leur cavité, & qu'on connoît sous le nom de graisse.

OBSERVATION XVIII.

*Sur l'ouverture du cadavre de Madame la M. de C. * * * la Douairiere, morte le 13. novembre 1708, âgée de quatre-vingt-quatre ans, après avoir été longtemps tourmentée de vapeurs, d'oppression de poitrine, & de palpitation de cœur.*

AYANT mis le cadavre à nud, avant de donner aucun coup de scalpel, nous avons observé que la poitrine étoit si fort resserrée par les côtés, & en devant, que les fausses-côtes ayant

été obligées de descendre fort bas vers les os des isles, à peine y avoit-il deux travers de doigt de distance de l'une à l'autre de ces deux parties à chaque côté. Cette Dame avoit toujours porté dès son enfance des corps fort étroits, qui lui ferroient & allongeoient la poitrine vers le bas.

Les cartilages du sternum étoient molles ; les trois os, & tous ceux de côtes, tant vraies que fausses, étoient si cassants qu'on les a rompus par tout au moindre effort des doigts.

Le cœur s'est trouvé si bas que sa pointe, située au milieu de la poitrine, étoit inférieure aux lobes du poumon de l'un & l'autre côté ; ainsi le tronc de l'artere aorte étoit trois fois plus long que de coutume. Il y avoit environ un demi-verre d'eau claire, & lymphide, dans la cavité du péricarde. L'artere coronaire du côté gauche étoit très-dure, cartilagineuse, & à demi osseuse. Il s'est trouvé une petite concretion blanche, & polypeuse, dans chaque ventricule du cœur.

Les anneaux des bronches pulmonaires, depuis le commencement de l'artere pulmonaire à la sortie du cœur, jus-

qu'aux dernières extrémités des vésicules pulmonaires exclusivement, se sont trouvées presque toutes osseuses.

Le commencement de l'artere aorte à la sortie du cœur étoit osseux aussi bien que ses valpules. Il y avoit un étranglement considérable de cette artere à l'endroit de sa courbure, qui forme le tronc inférieur, ou descendant. Le tronc inférieur de l'artere aorte depuis le dessous du diaphragme jusqu'aux iliaques inclusivement, étoit presque tout osseux dans ses moindres ramifications sensibles, à la réserve de l'artere hépatique, de la gastrique, de la mésentérique, & des deux émulgentes. Cette ossification s'observoit principalement dans l'artere splénique, qui faisoit plusieurs contours à peu près comme le commencement des trompes de Fallope du côté des ovaires. Tous les contours de l'artere hépatique constituoient un véritable os, dans le milieu duquel le sang s'étoit conservé son passage.

Les arteres spermatiques dans les ovaires, & sur le corps de la matrice, étoient osseuses. Dans l'intérieur de ce viscere nous avons trouvé trois ou quatre petites tumeurs, chacune de la grosseur d'un

poix , attachées par un pédicule à la membrane interne de la matrice. Les ovaires avoient une surface inégale , raboteuse, & parsemée de petits grains semblables aux tumeurs de la matrice. Ces grains se sont trouvés d'abord remplis d'une eau claire , & lymphide ; mais il y avoit au milieu de chacun un véritable os très-dur , & approchant de la figure ronde. Je trouvai six de ces petits os dans un seul ovaire.

Tous les autres viscères du bas-ventre, à la réserve des ovaires , étoient dans leur souplesse naturelle. La rate même étoit souple , quoique le gros tronc de son artère fut tel qu'il a été décrit cy-dessus. L'intestin colon vers sa fin, c'est-à-dire à l'endroit où il dégénère en rectum , avoit sa cavité de la moitié plus petite que le reste de ce boyau , & cela de la longueur d'un demi-pied.

Le crane ayant été scié à l'ordinaire , la dure-mère a suivi la calotte de manière que cette membrane s'est trouvée par tout adhérente au crane presque comme dans l'enfance. Il y avoit des eaux extravasées sur la propre substance du cerveau , qui se sont écoulées dans les ventricules , & ramassées à la base du crane,

à mesure qu'on a été obligé d'enlever le cerveau , & le cervelet , à la maniere accoutumée. Ces deux viscères étoient très-bien constitués. Ils avoient à leur base quelques petites artères cartilagineuses , & à demi osseuses. Le lacis choroïde , qui tapisse le ventricule gauche du cerveau , avoit quelques petites hydatides.

*Histoire des deux dernières maladies de
Madame la Douairière de C. * * *.*

Il y a environ trois ans , que Madame la M. de C. * * * se plaignoit d'une grande foiblesse des jambes , qui l'empêchoit de pouvoir marcher librement. Ainsi elle ne sortoit de chez elle que pour aller à la Messe dans un chaise-à-porteur avec laquelle on la prenoit , & on la ramenoit jusques dans sa chambre. Ses jambes avoient enflé par deux fois. L'eau de la mer emporta cette enflure.

Le 20 janvier 1707 elle eut une grande maladie ; c'étoit une fièvre continue avec deux redoublemens par jour , & un gros rhume de poitrine avec une toux très-violente , suivie de beaucoup de crachats lymphatiques fort gluants , sans sang , & sans pus.

Madame la D. se plaignoit toujours d'une palpitation à l'endroit du cartilage xiphoïde ; ce qu'elle appelloit son battement ; qui se faisoit souvent sentir dans le bas-ventre , immédiatement au-dessous du diaphragme tout autour du corps. Elle ne pouvoit se coucher la tête basse , ni sur un côté , sans craindre de suffoquer sur le champ. Elle se plaignoit d'une grande oppression de poitrine , qui ne se manifestoit pourtant point au dehors , comme elle a coutume de faire , ni par la dilatation des narines ; elle buvoit même sans peine , & sans être obligée de reprendre haleine. Elle avoit pourtant quelquefois de la peine à élever la voix. Elle avoit de temps en temps des vapeurs si considérables , & si bizarres , qu'elle craignoit de mourir à tout moment. Le pouls , naturellement très-petit , & fort inégal , disparoissoit tout-à-fait. Les extrémités devenoient froides , & les entrailles brulantes. Quelquefois même elle se plaignoit de grandes chaleurs, tandis que les membres étoient froids , & d'autres fois elle se plaignoit du sentiment de froid , les parties étant chaudes au toucher. La tête étoit pourtant très-libre , & la malade raisonnoit à

son ordinaire avec toute la justice possible. Une seule vapeur, qui survint à la fin du mois de février 1707, fit éclipser la raison pendant la moitié d'un demi quart-d'heure. Elle eut pour lors un assoupissement apoplectique, qui fut suivi d'une paralysie imparfaite à la langue, & au bras droit, pendant vingt-quatre heures; après quoi la malade remua cette partie; mais on ne trouva point du tout de pouls au bras, qui, comme je viens de l'insinuer, resta froid, & immobile pendant vingt-quatre heures. Le pouls demeura éclipse pendant quinze jours, la langue d'ailleurs s'étant bientôt remise.

Par les secours efficaces qu'on apporta à cette illustre malade, la fièvre disparut bientôt, le rhume cessa, & les vapeurs diminuèrent de manière qu'à la mi-juin de la même année 1708 Madame la D. reprit son premier train de vie, allant à la Messe en chaise comme auparavant, sans pouvoir aucunement se soutenir sur ses jambes; le battement, & l'oppression, restant comme dessus. Elle urinoit souvent, mais en petite quantité, de manière que les urines répondoient assez à la boisson. Elle avoit de temps en

temps de petites vapeurs , & elle se plaignoit d'une insomnie assez ordinaire aux personnes avancées en âge. Elle n'alloit du ventre que par le secours des lavemens de trois jours l'un.

Le 7 du présent mois de novembre 1708 on s'apperçut que Madame la D. à son lever fut un peu plus enjouée qu'à son ordinaire. Elle avoit la fièvre , & déliroit de fois à autres sur certains objets. Par exemple sa poitrine faisoit un certain bruit sourd , qu'elle jugeoit venir de quelque personne qui parloit derrière , ou à côté , du chevet ; ce qu'on fut obligé de lui accorder. Elle donna beaucoup d'attention à cet objet pendant trois jours. A ce délire succéda une envie de dormir excessive , qui l'obligeoit de fermer les yeux pour les ouvrir de moment à autre. Le pouls disparut tout-à-fait au bras gauche , comme il avoit disparu l'année dernière au bras droit , avec cette différence que le bras droit avoit été paralytique , & que le gauche étoit souvent attaqué de petits mouvemens convulsifs , qui augmentèrent jusqu'à la mort. Enfin mardi dernier 13 du courant , sur les 10 à 11 heures du matin la malade perdit connois-

sance , tout sentiment , & mourut entre midi & une heure.

Explication des principaux faits contenus dans cette observation.

LES arteres sont des conduits membraneux d'un tissu fort serré , qui sont obligés de se dilater par l'effort du sang , & de se remettre ensuite par leur propre ressort , pour pousser le même sang jusques dans les veines. A raison de ce tissu fort resserré , elles peuvent se convertir en cartilages , & devenir os , de même que tous les os ordinaires , qui ne sont dans le fœtus que de simples membranes , comme on observe principalement dans les enfans nouveau nés à la jonction des deux pariétaux avec la partie supérieure & mitoyenne du coronal ; ce qui forme ce qu'on appelle la fontanelle.

L'aorte , étant beaucoup plus grosse , & plus ferme , que les autres à la sortie du cœur , doit s'endurcir , & s'ossifier plutôt en cet endroit. J'avois ouvert depuis sept à huit ans à l'Hopital trois cadavres de vieillards qui avoient aussi cette partie ossifiée , & qui étoient sujets à une palpitation de cœur continuelle ;

ce

ce qui m'avoit donné occasion de soupçonner une pareille cause de la palpitation de cette illustre Dame , comme elle m'avoit forcé de le lui avouer plusieurs fois , mais je n'avois jamais observé l'artère aorte toute osseuse dans le bas-ventre , comme dans ce cas-cy. C'est de-là que dependoit le battement qu'on sentoit au-dessous du diaphragme ; la foiblesse, la froideur, & l'enflure des jambes venoient de ce que le sang ne pouvoit y être poussé que très-foiblement par les artères iliaques devenues osseuses.

J'avois trouvé dans le cadavre d'un des vieillards mentionnés ci-dessus une partie de la pleure , qui couvre le dedans des côtes convertie en un véritable os de la grandeur de la paume de la main. Ce vieillard avoit une oppression de poitrine considérable, & fort sensible , par la difficulté que les côtes avoient à s'élever dans le temps de l'aspiration ; mais je n'avois jamais observé les anneaux des bronches pulmonaires osseux comme dans le cas présent , où l'oppression de poitrine ne pouvoit pas s'appercevoir , parce que toutes les côtes & le sternum étant très-souples , la poitrine s'élevoit & s'abaissoit sans peine. Les vesicules du

poumon après le rhume étoient aussi fort libres ; ainsi elles recevoient l'air , & le renvoyoient avec la même facilité : les seuls bronches , étant hors d'état de se dilater , & de se resserrer , obligeoient la malade à se plaindre d'une oppression de poitrine si singulière.

Quoiqu'on ait coutume de déduire les vapeurs d'un chyle crud , & indigeste , qui , passant par intervalles dans le sang , l'épaissit , & l'empêche de rouler librement , cependant Madame la D. de C. * * * avoit l'estomach , le foye , le pancreas , les boyaux , & le mesentère , très-bons & bien constitués ; elle n'a jamais eu aucun mauvais rapport , ni aucun vent ; le goût & l'appetit se soutenant toujours , & les gros excréments étant bien conditionnés. J'aimerois mieux dire que les vapeurs dependoient uniquement de la difficulté que le sang avoit à rouler dans les bronches pulmonaires , & vers la rate , & la matrice , où les ossifications étoient plus sensibles. Il est vrai que cette illustre Dame se plaignoit souvent d'un mal d'estomach que rien ne pouvoit calmer ; mais c'étoit à mon avis une suite du battement du cœur , qui , étant situé plus bas qu'à l'ordinaire , &

ayant sa pointe au dessous des poumons ,
pressoit l'estomach par l'entremise du dia-
phragme.

Le manque de pouls au bras droit ,
qui survint l'année dernière après la lé-
gere attaque d'apoplexie venoit , selon
toute apparence , de ce que quelques
gouttes de serosités répandues dans le
cerveau , après avoir éclipsé la raison ,
s'étoient jettées sur le nerf qui répond à
ce bras , & qui accompagne l'artere bra-
chiale. Ce qui confirme cette conjecture
c'est que le bras gauche a souffert la mê-
me éclipse de pouls dès que la serosité
a commencé à s'épancher de nouveau sur
le cerveau. La première fois il y avoit
paralyse du bras droit parce que l'apo-
plexie avoit précédé , & que le dépôt
s'étoit fait tout-à-coup ; la seconde fois
le mouvement & le sentiment du bras
gauche ont subsisté parce que l'eau, épan-
chée peu-à-peu , n'avoit relaché que le
nerf qui répond à ce bras , & qui ac-
compagne l'artere brachiale , comme je
viens de l'insinuer, sans causer de relâche-
ment notable dans les autres nerfs desti-
nés au sentiment , & au mouvement.
Enfin les eaux ayant été ramassées dans
une suffisante qualité pour presser irrég-

gulierement l'origine des nerfs , & pour donner occasion à des battemens irréguliers dans les arteres du voisinage , les mouvemens convulsifs sont survenus avec la perte de connoissance quelques heures avant la mort.

Il y a quatre ans que j'avois trouvé dans le cerveau d'un jeune homme de vingt - cinq à trente ans les corps canellés du côté gauche tout osseux , sans que cet homme , mort péripleumonique , eût jamais eu aucun mal de tête , ni aucun dérangement dans ses fonctions animales ; de même Madame la M. a toujours eu la tête très-libre , quoiqu'il y eut quelques petits rameaux d'arteres osseux à la base du cerveau. Ce viscere n'a été inondé de serosités qu'à raison des ossifications du poumon , & du bas-ventre , qui ont donné occasion au sang de se porter en trop grande quantité à la tête , où il a d'abord produit les insomnies , & le délire , en distendant le cerveau , & ensuite les convulsions , & le sommeil léthargique , en y lâchant la serosité qui a conduit la malade à la mort.

OBSERVATION XIX.

Remarquable sur un Cancer de l'œil.

MADEMOISELLE ANNE LA C*** âgée d'environ dix ans, d'un tempérament mélancholique, s'étant fait couper les cheveux le 15 juin 1720. alla se baigner dans un jardin après avoir couru, & s'être fatiguée. Quelques jours après elle se plaignit d'une vive douleur de tête qui répondoit à l'œil droit. Cet œil ne paroissoit point du tout altéré, cependant elle cessa de voir de cet œil. Cet enfant fut amené à Montpellier au mois d'octobre suivant. Les Medecins qui furent consultés sur sa maladie, n'appercevant aucun changement dans la transparence des humeurs de cet œil, ordonnerent la douche des bains de Balaruc, qui fut prise soir & matin pendant trois jours.

Au retour de Balaruc, la douleur de tête ayant cessé, l'œil parut se porter involontairement du côté du nez, de manière qu'une partie de la cornée étoit cachée au grand canthus. Vers le commen-

cement de janvier 1721, la malade se plaignit de fois à autre de quelque douleur audit œil, où il survint une petite excroissance à côté de la cornée. Cette excroissance grossit peu à peu, devint fort noire, restant dans cet état jusqu'au mois de juin dernier, auquel tems il survint tout à coup une douleur de tête très-vive qui répondoit audit œil. Celui-ci grossit pour lors beaucoup, & commença de jetter quelques gouttes de sang. Un mois après il survint un pareil orage qui fit grossir la tumeur au point d'égaliser une grosse noix.

Je vis la malade vers la fin du mois de janvier dernier, & je trouvai que ladite tumeur étoit un véritable cancer ulceré, dont il découloit de temps en temps tantôt du sang, tantôt du pus, & de la sanie semblable à de la lavure de chair. Les douleurs étoient vives, & lancinantes, tant à l'œil qu'à la tête. Ce qu'il y avoit de particulier, c'est que cet œil, tout difforme & horrible, ne laissoit pas de souffrir lorsqu'on en approchoit une chandelle allumée.

J'ordonnai qu'on liât la tumeur avec un fil double ciré, ce qui fut exécuté par un Chirurgien étranger. Le soir de la li-

gature il parut une hémorrhagie allarmante, qui se calma d'elle-même. Les douleurs étant vives avec chaleur, j'y fis appliquer une compresse trempée dans du blanc d'œuf où l'on avoit battu des pierres d'alun, ce qui calma un peu la chaleur sans arrêter l'hémorrhagie.

L'on continua de serrer peu à peu le fil dont on vient de parler, & la tumeur tomba en dix-sept jours sans aucun fâcheux accident. Le Chirurgien ordinaire pensa ensuite la plaie suivant la coutume, & assura avoir trouvé le globe de l'œil dans la tumeur mentionnée.

OBSERVATION XX.

Sur une Vapeur avec ictere noir, & fausse-couche, & Journal des remedes dont on s'est servi dans ces maladies.

MADAME D*** âgée de vingt-cinq à vingt-six ans, est venue au monde nouée. Depuis qu'elle s'est connue jusqu'à l'âge de quatorze ans, il ne s'est gueres passé de mois sans qu'elle n'ait été saisie de la fièvre, & de quelque mal d'estomach. Le tems de ses regles

étant venu, sa santé se fortifia si bien de jour en jour par le régime de vie, & l'usage des remèdes qui lui furent ordonnés, qu'à l'âge de vingt ans elle fut en état de se marier. Elle se blessa le cinquième ou sixième mois de son mariage, & elle a porté ensuite très-heureusement trois filles & un garçon, qui jouissent d'une bonne santé.

Dans la dernière grossesse elle eût de grands chagrins, qui occasionnerent des frissons, maux d'estomach, &c.

Depuis deux ans passés, Madame est travaillée de tems en tems d'une douleur d'estomach qui a coutume de s'étendre, lorsqu'elle devient fort vive, jusqu'à la partie droite & inférieure du dos, & jusqu'au rein droit. Lors de cette douleur, Madame urine peu; elle est fatiguée tantôt d'un vomissement, & tantôt d'un envie de vomir, qui la porte à boire de l'eau tiède pour s'y exciter sans beaucoup de violence. Elle en sent ordinairement quelque soulagement. Les mains deviennent froides: le pouls petit, & foible, est suivi de quelque défaillance de cœur. On est quelquefois obligé de faire de très-violentes contorsions des bras, des cuisses, & des jambes, & le tout se

termine souvent par des larmes involontaires. Du reste la malade a ordinairement fort bon appetit, & le ventre si paresseux qu'il reste serré quelquefois quatre à cinq jours, ne rendant dans l'état naturel que des excréments fort durs.

Le 7 du mois d'août dernier son Medecin examina le bas-ventre de cette Dame, qu'il trouva fort mol par tout, excepté à l'hypochondre droit, où il découvrit sur la partie convexe du foie une tumeur qui lui paroissoit être d'une étendue de quatre à cinq travers de doigts, & d'une figure presque ovale. On n'y sentoit aucun battement, mais on ne pouvoit y appuyer le bout des doigts sans y exciter de la douleur.

Ce Medecin voulant travailler à emporter cette tumeur, ordonna des lavemens composés d'une décoction rafraîchissante & émolliente, d'une once de moëlle de casse, & deux de miel de nénuphar, une saignée du bras, des bouillons aperitifs & rafraîchissans, précédés & suivis d'une légère purgation, la boisson des eaux de Vals, & une opiate d'acier.

Madame prit deux lavemens, & quatre ou cinq bouillons aperitifs dont l'usage

fut interrompu par un petit voyage pendant lequel elle fut faisie d'un Ictere accompagné d'une si violente démangeaison de toute l'habitude du corps qu'elle ne dormoit ni nuit ni jour. Cela commença le 15 août dernier. Les urines vinrent d'une couleur safranée obscure. Les gros excréments étoient mols, & pour le moins aussi blancs que des cendres paîtries avec de l'eau. Cependant Madame se croyoit grosse, sur ce que ses regles, qui avoient accoutumé de couler avec ordre, avoient manqué depuis le 16 ou le 17 du même mois d'août. Son Medecin ordinaire n'en douta point, en apprenant d'ailleurs que depuis le 2 Madame avoit un grand dégoût pour toute sorte d'alimens, à la réserve du pain & des œufs frais, & que l'odeur & même l'idée de toute espece de chair bouillie ou rôtie, causoit des soulevemens d'estomach. Elle avoit aussi des envies démesurées de manger certains alimens, comme a coutume de faire la plupart des femmes grosses. Dès le moment de la conception elle commença à maigrir.

Le vingtième jour ou environ de la grossesse de Madame D*** les douleurs commencerent à la saisir plus souvent,

& à devenir plus vives, & plus opiniâtres, qu'auparavant ; de manière qu'elles s'étendoient depuis l'hypochondre droit & l'estomach jusqu'aux reins , au milieu du dos , sur tout le côté droit , & même jusqu'à l'omoplate droite , où la malade disoit qu'il lui sembloit qu'on arrachoit cette dernière partie du reste de son corps. Ces douleurs ont été quelquefois accompagnées d'une fièvre qui dispa-roissoit presque aussitôt qu'elles avoient cessé.

Les gros excréments ont été pendant deux mois ou environ d'un gris cendré , & la jaunisse dégénéra bientôt en un véritable Ictere noir qui rendoit toute l'habitude du corps , & surtout la surface extérieure des paupieres, d'une couleur de feuilles mortes tout-à-fait foncée. Les urines devinrent en très-peu de tems fort opaques, & d'une couleur safranée si foncée , qu'elles sembloient être chargées d'une suie fort brûlée, & noirâtre. Quelquefois elles paroissoient verdâtres au grand jour. On y a vû aussi quelquefois un sédiment sabloneux , & de couleur de brique. Elles ont paru à peu près les mêmes pendant deux mois entiers , & l'odeur en a toujours été mauvaise. La dé-

mangeaison augmentoit à mesure que la grossefle s'avançoit.

Le 18 août la malade prit un lavement ; le 19 elle fut saignée du bras droit. Ensuite on lui donna le matin à jeun , pendant huit jours , un bouillon fait d'un poulet écorché , & farci de la chair de grues , & des pattes de deux douzaines d'écrevisses de riviere , dans lequel on avoit fait bouillir légèrement quelques feuilles de capillaire , d'aigremoine , de polytric , de ceterac , & de scolopendre.

Le jour du septième bouillon on lui ouvrit la veine du bras gauche pour en tirer huit ou neuf onces de sang. Après le huitième elle fut purgée avec deux verres d'une légère ptisanne purgative ; après quoi elle prit pendant huit jours un bouillon fait d'un poulet dans lequel on avoit fait cuire pendant une heure des racines d'asperges , de chiendent , de frai-fier sauvage , & de pissenlit , une demi-once de chacune , & une demi-once de limaille d'acier préparé à la rosée , & suspendue dans un nouet , ajoutant sur la fin les feuilles des herbes ci-dessus marquées , & une pincée de cerfeuil.

L'usage de ce dernier bouillon étant fini , on prit de deux jours l'un trois pe-

tites pillules composées de douze grains d'extract de rhubarbe, six grains de limaille d'acier préparée, quatre grains de scamonée, & deux grains de fleurs martiales de sel ammoniac. On poussa la dose de la scamonée jusqu'à huit grains. On avalloit par-dessus ces pillules, qu'on réitéra six fois, un bouillon de poulet avec quelques feuilles de chicorée sauvage, & les jours d'intervalle des pillules on ne prenoit que le bouillon de poulet. On aidoit l'effet des pillules par des lavemens avec deux onces d'huile d'amandes douces, & autant de miel violat.

Pendant les remedes ci-dessus, pour calmer la démangeaison, les douleurs, & pour faire dormir, on prenoit souvent le soir une potion avec trois onces d'eau de bardane, une dragme de confection d'hyacinthe, une demi-once de syrop de pavot blanc, une pleine cuilliere d'eau de fleurs d'oranges, & une dragme d'eau de canelle. On appliquoit quelquefois sur l'estomach une rotie au vin couverte de poudre de canelle, de gerofle, & de moutarde. Tantôt on fomentoit les deux hypochondres avec une décoction rafraîchissante, & émolliente. On mit deux fois sur la partie convexe du foie une vessie

de porc remplie à demi de parties égales & chaudes de lait & de décoction de fleurs de camomille.

Les 15 & 16 septembre les douleurs furent si vives & si opiniâtres, nonobstant les narcotiques, qu'elles lui attirèrent une grande fièvre, pour laquelle on la saigna le 17 dans le tems que la fièvre la prit. Elle fut travaillée pendant vingt-quatre heures d'un vomissement très-violent, pour lequel on donna une potion cordiale avec la confection d'hyacinthe, le corail, les yeux d'écrevisses, l'eau de fleurs d'oranges, & l'eau de canelle. Le vomissement passé, Madame fut purgée comme ci-dessus avec les pillules qui agissent bien, & sans aucune violence. Les maux diminuerent un peu, & le 22 septembre on rendit par le vagin un petit grumeau de sang. Le 23 la malade fut plus tranquille. Le 24 elle perdit encore du sang; ce qui continua & s'augmenta de jour à autre avec des douleurs aux reins qui répondoient au bas-ventre; ce qui désignoit un avortement prochain, qu'on facilita par le secours des lavemens, par une saignée du pied qui fut faite le 28, & par six ou sept gouttes d'huile de karabé dans un peu de bouillon. Le 29 on

fomenta pendant une heure la région hypogastrique avec une décoction émolliente, après laquelle on en appliqua le marc. Le 30 elle fut purgée avec trois pillules faites de dix grains d'extrait de senné, autant d'extrait de rhubarbe, six grains de scammonée, cinq grains de sel d'absynthe, trois grains de fleurs de sel ammoniac martiales, & deux grains de tartre stybié. Ces pillules la purgerent fort, & faciliterent sans doute son accouchement, qui arriva le lendemain premier octobre. Elle fit un petit fœtus bien formé avec son arriere-faix, & de plus un corps étranger de la grosseur & figure d'un œuf de poule. C'étoit un faux germe, mol, rougeâtre, cave en dedans, sans fœtus, & avec quelques petits grumeaux de sang extravasé.

Après la blessure elle eut pendant huit jours une perte de sang médiocre, & ordinaire, après laquelle la malade fut purgée deux jours de suite, sçavoir le 11 & le 12 octobre avec trois pillules comme dessus sans tartre stybié, avallant par-dessus le bouillon de poulet aperitif. Le 14 on la repurgea, & le 15 elle fut cruellement tourmentée de la douleur du foie, & de vapeurs que le laudanum calma

bientôt. Le 18 elle reprit les pillules purgatives, & le bouillon aperitif. Le 20 elle prit dix verres des eaux de Vals, en diverses reprises, avallant un bouillon de poulet par-dessus. Le même jour, les douleurs, & les vapeurs revinrent sur les deux heures après midi. On prit d'abord la potion ordinaire, & quelque tems après le lavement narcotique, & l'on fut tout-à-fait calme sur les quatre heures. On resta dans cet état tout le 21 jusqu'à une heure après minuit. Cette nuit du 21 au 22 fut très-inquiète. On eut une vapeur médiocre, accompagnée d'une douleur d'hypochondre qui persista pendant vingt-quatre heures.

Quant au régime de vie, jusques vers la fin du mois de septembre on a usé pour boisson ordinaire d'une ptisane faite avec la racine de chiendent, à laquelle on a substitué les eaux de Maine, qu'on a bues depuis ce tems. Dès le commencement jusqu'au 10 ou 12 septembre, la malade mangea plutôt par envie de femme grosse que par goût, tantôt un peu de hachis d'une éclanche de mouton, tantôt un morceau de fricassée de poulet, ou de pigeon grillé, & une ou deux fois la moitié d'un pied de porc, aussi grillé,

qui lui donna un travail d'estomach. Sa principale nourriture consista en de bons potages , de bon bouillon , de la gelée faite avec une volaille & du maigre de veau. On avalloit quelques œufs frais au commencement d'octobre. On mit de temps en temps dans son bouillon deux pleines cueillerées d'un coulis fait du blanc d'une perdrix ou d'une poularde, ou d'une quantité de bon jus de veau jusqu'à ce que Madame eût repris des forces. Elle recouvra ainsi peu à peu la santé, qu'elle conserva pendant deux ans, & alors elle fut attaquée de la petite vérole dont elle mourut.

OBSERVATIONS XXI, & XXII.

Sur des Catalepsies compliquées.

DANS les deux maladies qui font le sujet de ces deux observations, il y avoit complication d'épilepsie & de catalepsie.

Pour s'en convaincre, examinons en peu de mots chacune de ces deux maladies en particulier.

La Catalepsie & l'Epilepsie sont deux

maladies de la tête qui m'ont toujours paru les plus difficiles à expliquer ; sans doute parce que celle-ci arrive trop souvent , & que celle-là s'observe très-rarement. L'une a des accidens qui varient à l'infini , & l'autre est accompagnée d'un symptôme particulier sur lequel on ne s'accorde pas bien. Dans ces deux maladies , lorsqu'elles sont parfaites , tout sentiment périt de même que dans l'apoplexie forte. Dans l'Epilepsie il y a des convulsions, ou des mouvemens convulsifs , en différentes parties du corps , au lieu que la véritable Catalepsie doit être exempte de convulsions ; les membres du malade doivent recevoir aisément , & conserver constamment , la situation qu'on leur donne.

Les Epileptiques qui sont tourmentés de mouvemens convulsifs agitent leurs membres de plusieurs manieres différentes , & ils jettent de l'écume par la bouche. Ceux qui sont en convulsion ont leurs membres roides , & en repos. On en voit quelquefois qui n'ont qu'une seule convulsion constante de la mâchoire inférieure , toutes les autres parties restant relâchées , comme dans l'apoplexie. Enfin on voit des Epileptiques dont cer-

certaines parties sont agitées de mouvemens convulsifs, tandis que d'autres sont en convulsion, & ces convulsions passent successivement d'une partie à l'autre.

Tous ces désordres viennent, à mon avis, de ce que, les vaisseaux sanguins du cerveau étant inégalement embourbés de sang, les arteres de ce viscere sont obligées de battre irrégulièrement, & en battant de la sorte, elles secouent d'une manière inégale les nerfs qui se distribuent dans les différens muscles. Cela se confirme par toutes les ouvertures des cadavres de ceux qui sont morts épileptiques, puisque l'on trouve constamment des veines variqueuses, ou des tumeurs aneurysmales, comme sous le nom de glandes, qui se forment près des sinus de la dure-mere, au lacis corhoïde, ou à la base du crâne.

Les véritables Cataleptiques demeurent immobiles comme des statues: tous leurs membres prennent, & conservent, la situation qu'on leur donne, mais les Auteurs ne conviennent pas si ces membres sont roides ou flexibles. Cependant j'observai il y a sept ou huit ans dans l'Hôtel-Dieu de cette ville deux véritables Cataleptiques dont on mouvoit toutes les

parties avec autant de facilité qu'on peut remuer celles d'un homme qui dort d'un profond sommeil naturel.

Le premier de ces deux Cataleptiques étoit un jeune homme de quinze à seize ans, d'un temperamment mélancholique, & naturellement stupide. Il avoit été d'abord attaqué d'une fièvre maligne qui fut accompagnée d'une affection comateuse, à laquelle succéda une privation totale de sentiment. Le pouls, la respiration, la déglutition, restant dans leur entier. Je le croyois apoplectique lorsque, m'avisant de lui lever les membres, je le trouvai véritablement cataleptique. Il resta vingt-quatre heures en cet état, & mourut sans que je pusse profiter de l'ouverture de son cadavre.

L'autre malade, âgé d'environ vingt ans, sembloit jouir d'une santé parfaite; & sur le rapport qu'on me fit des accidens auxquels il étoit sujet depuis trois jours, je le croyois épileptique. Cependant, n'y trouvant aucune convulsion, ni mouvement convulsif, je découvris que c'étoit une véritable Catalepsie périodique par la constance avec laquelle les membres restoient dans les différentes situations où je les mettois pendant le

cours de huit heures que duroit chaque paroxysme. Au bout de huit jours le malade fut guéri entièrement par le secours de l'émétique & du quinquina. Il resta un peu plus stupide qu'auparavant, & ne mourut que quatre ans après d'une péripneumonie.

Ces deux Cataleptiques furent examinés, & visités, plusieurs fois par des Docteurs & des Etudians en Medecine, qui me suivoient en pratique, & nous nous convainquîmes tous de la souplesse des membres; ce qui me donna occasion de penser que dans la véritable catalepsie le sang doit couler librement à peu près comme dans l'état naturel, & que le siège de cette maladie doit être dans cet endroit du cerveau où se font toutes les sensations, & qu'on nomme *emporium*, dont les fibres, étant relâchées par une sérosité superflue, ne sçauroient recevoir les impressions extérieures à l'occasion desquelles l'ame sent. Ainsi on doit mouvoir aisément les membres des Cataleptiques en déterminant le sang sans la participation de la volonté du malade, & ses membres doivent rester dans cet état jusqu'à ce qu'ils en soient changés par une cause extérieure qui ne sçauroit ve-

nir de la douleur que produiroient dans nous de pareilles situations gênées, puisque le malade ne sent point. Mais c'est assez raisonner sur ces deux maladies, passons aux observations.

Guillaume Bousquet, de Cavillon, Diocèse de Rhodéz, âgé d'environ cinquante-cinq à soixante ans, après avoir essuyé plusieurs chagrins domestiques, tomba malade d'une fièvre maligne le 25 avril dernier de cette année 1710. Il entra à l'Hôpital, où il fut saigné deux fois, & purgé une, dans l'espace de cinq à six jours sans aucun succès. Ayant ordonné de lui administrer les Sacremens le 3 de mai, M. le Curé ne put en tirer aucune parole; ce qui m'obligea de l'examiner le lendemain au matin avec plus d'attention. J'eus beau l'appeller par son nom, le pincer, lui tordre les doigts, lui arracher les cheveux, il ne donna aucun signe de sentiment. Tous les membres étoient souples, & je le croyois apoplectique, lorsque, m'avisant de lui lever les bras, je fus surpris de les voir rester constamment dans la situation où je les mettois. Je levai ses jambes & ses cuisses avec la même facilité: ces parties resterent élevées avec les bras & le tronc que j'avois fléchi, de

maniere que toute la machine n'appuyoit que sur les deux fesses.

J'ordonnai qu'on le levât du lit, pour essayer s'il marcheroit. On le mit debout. Je levai ses bras tout-à-fait haut, &, le poussant par derriere, je l'obligeai de faire un pas tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; suivant la maniere dont je le pouffois. Le bruit de cette maladie s'étant répandu dans la ville, on accourut de toutes part à l'Hôpital, & chacun examinant le malade à son gré, & suivant ses préventions particulieres, on ne convenoit pas de la flexibilité de ses membres. Les uns soutenoient qu'ils étoient en convulsion, les autres les trouvoient souples, & quelques-uns tenoient un milieu.

Ce qui surprendra sans doute, c'est qu'ils avoient tous raison. Je revins à l'Hôpital deux heures après ma visite, & j'observai que la mâchoire inférieure étoit en convulsion, de maniere qu'on n'avoit pû faire avaler au malade un bouillon, ni la potion émétique, que je lui avois ordonnés. Je trouvai dans ce moment un peu de résistance à mouvoir les cuisses du malade, dont les bras étoient restés assez souples. Je m'en retournai fort mécon-

tent de mon observation , par rapport à l'hypothese que je m'en étois formée auparavant. Je n'osois nier que ce fût un véritable Cataleptique , & je craignois d'assurer qu'il fût épileptique. Cependant, ne pouvant lui faire prendre aucun remède par la bouche , je me retranchai aux lavemens avec l'émétique trouble , & aux ventouses scarifiées. Le malade resta dans cet état pendant vingt-quatre heures , au bout desquelles il commença à sentir , & prononça quelques paroles. On continuoit cependant de lui remuer les membres avec violence , jusqu'à le fatiguer ; ainsi on ne put pas bien s'assurer s'il se ressouvenoit de ce qui s'étoit passé dans l'accident. Il resta hébété de maniere à ne pouvoir tirer aucune conséquence juste de ses raisonnemens ; & mourut le 9 du même mois vers les trois à quatre heures du matin. Son cadavre fut ouvert l'après midi par M. la Peyronie en présence de M. Vieussens. Nous trouvâmes deux corps glanduleux de la grosseur d'un gros pois sur la dure-mere des deux côtés du sinus longitudinal. Ces corps glanduleux avoient tracé deux enfoncemens considérables au dedans des deux pariétaux , & tout le tissu intérieur du cerveau étoit

étoit imbu d'une sérofité étrangere , par où je fus pleinement convaincu que le malade étoit cataleptique , & épileptique tout ensemble , & que la catalepsie tenoit le dessus.

Jean Soladier , âgé d'environ quarante ans , habitant de la Ville d'Agen , & depuis peu soldat du Régiment de Poitou. Compagnie détachée de M. de la Roquette , Capitaine à la Citadelle de Montpellier , après avoir été fatigué d'un long voyage , & chagrin d'abandonner sa famille , fut porté sur un brancart à l'Hôpital le soir du 8 de ce mois. Il étoit sans sentiment , & sans mouvement , ouvrant pourtant les yeux , & regardant les assistants. Lorsqu'on le pinçoit avec violence , il ne disoit rien. Son pouls étoit naturel , & sa respiration libre. Je jugeai d'abord qu'il étoit carotique , & je me contentai d'ordonner pour le soir une potion cordiale.

Le lendemain matin , le trouvant à peu près dans le même état , je lui levai les deux bras sans aucune résistance , & je fus agréablement surpris de les voir rester dans l'état où je les mettois , & d'où je les ôtois avec toute sorte de facilité , en présence de M. Gibert , Docteur en Mé-

decine de notre Université, qui essaya comme moi de lever tous ses membres. Je n'eus pas la même facilité à mouvoir les jambes, & les cuisses du malade, que nous trouvâmes pliées. Il falloit toute ma force pour pouvoir les étendre. La machoire inférieure étoit dans une si forte convulsion, qu'à peine trouvoit-on le moment de lui faire avaler un bouillon, de maniere que le malade resta vingt-quatre heures sans rien prendre. J'ordonnai des ventouses scarifiées, la saignée du col, & le vin émétique dans l'espace de trois jours; après quoi, les accidens de catalepsie disparurent, & on vit des convulsions dans toutes les parties du corps. Après quelques légères évacuations par les selles, soutenues par un lavement avec le vin émétique trouble, toutes les convulsions cessèrent, les sens furent rétablis, & la fièvre se déclara avec tant de violence que le malade mourut le 15 du mois courant.

Je fis ouvrir son cadavre par le garçon Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, qui, en sciant le crane, porta la scie si avant qu'il coupa le cerveau par le milieu d'un bout à l'autre. Nous trouvâmes la dure-mere un peu adhérente à l'os pariétal du côté

droit. Le sinus longitudinal étoit parsemé de plusieurs petits grains glanduleux de la grosseur d'un grain de millet, situés aux extrémités des vaisseaux sanguins de la pie-mere qui vont aboutir dans le sinus longitudinal. Tous les vaisseaux de la pie-mere étoient pour le moins deux fois plus gonflés que dans l'état naturel, & tout remplis de sang qui avoit lâché sa sérosité au-dessous de la pie-mere dans tout l'intérieur du cerveau, du cervelet, & de la moëlle allongée, tant par-dessus & par-dessous qu'en dedans jusqu'au lacis choroïde, où je trouvai plusieurs petits corps glanduleux de la grosseur d'un petit pois. La sérosité s'étoit répandue sur la base du crane par la coupure du cerveau où nous en trouvâmes environ plein une palette. Le bout de la moëlle de l'épine qui paroît à la base du crane, après avoir enlevé la moëlle allongée avec le cervelet, étoit si abreuvé de sérosités que nous en fîmes sortir environ plein une coque d'œuf, en la pressant avec le doigt, ou avec le dos du scalpel. Il me paroît par cette observation que ce soldat étoit plus épileptique que cataleptique.

OBSERVATION XXIII.

Sur un vomissement habituel.

LE nommé Pierre Lafon , Bourgeois de cette Ville de Montpellier , ayant pendant neuf mois constamment rejeté par le vomissement tout ce qu'il mangeoit , & son ventre s'étant entièrement desséché , mourut enfin consumé par la maigreur. Je remarquai dans l'ouverture du cadavre toute la masse du poulmon devenue monstrueuse , & skirreuse.

OBSERVATION XXIV.

SUR LA LITHOTOMIE,

*Avec la maniere de panser les plaies
après l'opération.*

MONSIEUR d'Ai*** âgé de soixante-neuf ans , fut taillé par M. Collot le 3 Avril 1694 , après avoir été préparé par quelques lavemens émolliens , deux saignées , cinq ou six bouillons de poulet,

des émulsions, & deux verres de petit-lait, délayant dans chacun six drachmes de pulpe de casse, & demi-once de manne.

D'abord M. Collot le sonda avec une fort petite sonde d'argent qu'il n'introduisit pas aisément, parce que le conduit de la verge se trouva rétréci à l'endroit où le col de la vessie finit. Ayant trouvé là pierre dans la vessie par le moyen de cette petite sonde, il la retira, & en introduisit une autre canelée, qui étoit d'une grosseur médiocre. Cette seconde sonde ayant de la peine à passer par rapport au rétrécissement dont on vient de parler, le sieur Collot fut obligé de l'introduire de force, & de causer par-là beaucoup de douleur au malade, qu'il avoit auparavant placé sur une table assis sur son bord, ayant le corps à moitié renversé vers le derriere, & les jambes approchées des cuisses auxquelles elles étoient attachées.

La sonde creuse étant introduite dans la vessie, & les jambes assujetties par deux aides, le sieur Baptiste garçon du sieur Collot monta sur la table, & ayant panché la tête sur le devant du corps de Monsieur d'Aigref... il leva le scrotum

avec sa main gauche , & ayant allongé le pouce il le poussa vers le dedans de la main , ensuite il allongea les quatre autres doigts sans les éloigner les uns des autres , & ayant fait la même chose de la main gauche , il appuya l'index de la main droite par la partie de ce doigt qui regarde le pouce & la paume de la main sur la partie laterale gauche du raphé , & ayant un peu poussé le raphé vers la cuisse droite , il appliqua l'index de la main gauche sur la partie laterale gauche du perinée , à deux travers de doigts ou environ de l'index de la main droite ; de sorte que le commencement de la premiere phalange de l'un & de l'autre index étoit situé tout auprès de la racine du scrotum , & la fin de la troisième phalange approchoit assez près du trou du fondement.

Le sieur Baptiste ayant appliqué les deux mains de la maniere qui vient d'être marquée , & ayant par ce moyen bien assujetti le cuir sur la partie creuse de la sonde , le sieur Collot appuya le bout de l'index droit sur sa sonde , un pouce plus bas ou environ que la racine du scrotum , & porta d'abord sur l'endroit touché la pointe de son lithotome garni à moitié

de linge , & l'ayant enfoncé jusques dans le fond du creux de sa canule, il la baissa, & la porta en bas jusqu'à trois petits travers de doigts , ou environ , du fondement , de sorte que la longueur de l'incision fut aussi de trois petits travers de doigts , ou environ.

L'incision étant faite , il remonta en haut , & rabaisa en bas par deux fois son lithothome pour qu'il ne resta rien à couper dans le milieu d'icelle. Ayant remonté la pointe du lithothome en haut , il le donna à tenir par le manche au sieur Baptiste qui le tint de la main gauche, & d'abord M. Collot introduisit son premier conducteur , qu'il tourna d'abord après l'avoir introduit dans la vessie , de sorte que le traversant d'icelui regardoit de haut en bas , ensuite il introduisit son second conducteur dont le traversant regardoit de haut en bas lors même qu'il l'introduisit.

Ayant introduit ces deux conducteurs , il ôta d'abord le lithothome , tira la sonde de la vessie , fit soutenir de nouveau le scrotum par la main du sieur Baptiste , & faisant glisser son dilatatoire entre les deux conducteurs , il en porta la pointe jusques dans la cavité de la vessie , &

l'ayant porté , il l'ouvrit un peu pour dilater le sphincter de la vessie , son col , & l'endroit de l'urethre par où la pierre devoit passer. Cela étant fait , il tira son dilatatoire , & introduisit à la faveur des deux conducteurs sa tenette dans la vessie ; après quoi il ôta les deux conducteurs , & chercha à prendre la pierre , & l'ayant prise avec les tenettes , il la tira avec beaucoup de peine , & de violence , parce qu'elle étoit grande , plate , & ronde , & ayant une figure à peu près semblable à celle d'une montre , sans être pourtant tout-à-fait si épaisse. Elle étoit fort raboteuse , ce qui fit que le malade souffrit beaucoup de douleur quand on la tira de la vessie.

La pierre étant tirée de la vessie , le malade fut porté dans son lit , & d'abord M. Collot introduisit dans la vessie une sonde d'argent cannellée , ouverte par le milieu de son extrémité , & par les deux côtés de sa même extrémité , grosse comme une grosse plume de cigne , longue de neuf travers de doigt , un peu recourbée sur son extrémité , & sa grosseur allant en diminuant insensiblement depuis son entrée jusqu'à sa fin , ayant auprès du trou de son entrée un anneau pour

être soutenue par un petit ruban de fil blanc.

Cette sonde ayant été introduite dans la vessie, le sieur Collot appliqua d'abord sur la plaie un astringent qui avoit la consistance du cerat. Cet astringent étoit étendu sur un morceau de linge fendu par en haut & par en bas, afin qu'il pût bien s'appliquer sur la plaie, nonobstant ladite sonde, & sur tout le scrotum.

Cela fait, il mit un morceau de charpie sur l'ouverture de la sonde, une compresse par-dessus, une autre par-dessous la sonde, & une autre par-dessus. Ensuite il mit un linge trempé dans l'oxycrat sur le scrotum, & par-dessus un autre linge en deux ou trois doubles enduit de cerat de Galien. Alors il attachâ les quatre bouts de la sonde qu'il avoit passés auparavant sous la fesse gauche à la bande qui ceignoit le corps du malade, & en même tems il y attachâ le ruban attaché à la sonde, & les deux bouts du linge enduits de cerat de Galien. On les y attachâ avec des épingles aux branches de la sonde, pour que le scrotum fut tenu suspendu en l'air.

MATIERE DE L'ASTRINGENT.

℞ Sang. dracon. ℥j bol. armen. ℥ss cum albumine unius ovi redigantur in consistentiam cerati.

Ayant été taillé à neuf heures du matin, il fut saigné à cinq heures du soir.

Le 4 avril à sept heures du matin il fut pansé, on lui ôta la canulle, & on mit en sa place une tente de huit travers de doigts de longueur, & tant soit peu plus grosse que la canulle, ensuite du baume suivant.

℞ Unguent basilic. & therebint. venet. aa. ℥iij. ol. recentis, & ol. hyperic. aa. ℥ij balsam. Arcei ℥j cer. flav. ℥ij misc. omnia, & levis ebullitionis ope redigantur in consistentiam balsami.

D'abord après avoir introduit la tente il appliqua au-dessus, & au-dessous d'icelle, un petit plumaceau du susdit baume pour couvrir la plaie, & par-dessus il mit un morceau de linge enduit de cerat, & de diapalme, & une compresse par-dessus le tout; &, parce qu'il y eut une échymose dans tout le scrotum, & au

haut du perinée , il enduisit ces parties d'huile rosat , & les couvrit d'un linge en deux ou trois doubles enduit de cerat de Galien , il oignit d'huile rosat tiede la région hypogastrique , & y laissa par-dessus un linge simple.

Cette maniere de panser se continua soir & matin jusqu'au septième jour. La suppuration commença de paroître à la fin du troisième , & de ce jour est allée de mieux en mieux. Le septième au soir , & le huitième au matin la tente fut diminuée. Le neuvième jour 11 avril , jour de Pâques au matin , M. Collot mit sa sonde par la plaie dans la vessie , & fit une injection d'eau tiede dans sa cavité pour la nettoyer , & l'ayant vû sortir sans que sa couleur fut changée , il dit que tout alloit bien dedans. Ensuite il fit une injection par le conduit de la verge , & l'eau sortit par la plaie. Le soir il mit une fort petite tente dans la plaie , & fit le reste comme dessus.

Le dixième jour , l'échymose commençant à se dissiper , il appliqua par-dessus un linge trempé dans le vin bouilli avec les roses. Je crois que l'eau-de-vie auroit mieux fait , mais il dit qu'elle repercutoit , ce que je ne crois pas. Il graila tou-

jours la région hypogastrique avec l'huile rosat , & appliqua toujours le linge en trois ou quatre doubles enduit de cerat de Galien sur les bourses pour les contenir.

Le 12 avril lundi matin , il appliqua sur la plaie un bourdonnet couvert de baume , & le couvrit d'un plumaceau aussi enduit de baume. Depuis le neuvième jour de l'opération au soir , il fit une petite injection d'eau vulneraire tiède dans la plaie , il l'en lava , & appliqua un petit plumaceau imbibé de cette eau sur le bas de la plaie.

Je ne parle pas des serviettes chaudes qu'on mettoit sur les hanches du malade quand on le pansoit , des coussins pour soutenir les jambes , de la toile cirée qu'on mettoit sous lui , des linges , ou serviettes qu'on mettoit aussi sous lui , ni du collier qu'on y mit le troisième jour au matin pour le panser.

Le troisième jour Monsieur D * * * prit un lavement émollient avec trois onces de miel violat , & autant de miel commun écumé , qui lui gonfla le ventre. Le dixième jour après l'opération il en prit un autre ayant eu le ventre libre depuis le premier. Il fut tenu aux bouillons jus-

qu'au cinquième jour. La fièvre que procura la suppuration fut petite, & le quitta bien-tôt. Depuis le cinq jusqu'au dix, il a été nourri avec un œuf frais, & deux ou trois mouillettes de pain, bûvant un verre d'eau d'orge, tant soit peu de vin; à midi un petit potage; à quatre heures du soir un bouillon clair; à huit un ris clair; à minuit un bouillon clair; à quatre heures du matin un autre; à huit son ris, & son œuf.

Le dixième au soir on mit une petite compresse sur chaque côté de l'ulcere pour en approcher les lèvres.

Les bouillons ont été faits avec le veau & un poulet. J'ai remarqué le même jour qu'entre le bord de l'ulcere du côté du raphé & le raphé il y avoit en haut & en bas une distance d'un travers de doigt, ou environ, & moins sur le milieu, c'est-à-dire, qu'il avoit coupé à un travers de doigt, & un peu plus du raphé; car après l'incision la peau se retire sur elle-même.

Le haut de l'incision tant de Monsieur D*** que de R... & de Rev... est à un petit pouce, ou environ, de la racine du scrotum, mais la fin, & le bas, à ce que j'ai observé, n'approche pas en tout également du trou du fondement; car

en Monsieur d'Aigr... la partie inférieure de l'incision regarde, ou est presque vis-à-vis, le trou du fondement. En Monsieur de Rev... elle est moins basse, & encore un peu moins en Monsieur de Rel...

Comme il est survenu un peu de rougeur, & d'écorchure, vers le coccyx de Monsieur d'Aigr... on lui a ordonné un nutritum sans vinaigre, de consistance de cerat, fait avec la litharge & l'huile rosat, y ayant cependant appliqué un peu d'emplâtre de ceruse brûlée.

Le dixième, & onzième, il continua l'eau vulnéraire. Le douzième il la cessa. Le treizième le malade mangea un bon hachis à dîner, ayant mangé le douze une aîle de poulet. Le quatorzième on mit un peu d'alun sur la plaie, disant qu'il aidait à incarner. Monsieur de R** mangea le douzième un hachis, & dès le huit, Monsieur Collot mêla un peu de mondificatif *de apio* avec le baume.

A Monsieur de Rev... qui a été saigné trois fois avant, & trois fois après l'opération, on commença de racourcir la tente le cinquième au soir.

L E T T R E ,

E T O B S E R V A T I O N S

De Monsieur DEIDIER , Conseiller-
Médecin du Roi , Professeur en
Médecine en l'Université de
Montpellier , sur la Maladie de
Marseille ,

*A Monsieur MONTRESSE , Docteur en
Médecine , Aggrégé en l'Université
de Valence.*

A Marseille le 23. novembre 1726.

M O N S I E U R ,

J E viens de recevoir votre dernière
lettre en date du 11. du courant ,
par laquelle il me paroît que ma réponse à
votre première n'étoit pas encore parve-
nue jusqu'à vous ; ce qu'on ne sçauroit
attribuer qu'au dérangement des cour-
riers. Je vais vous en dédommager , en
vous traçant ici ce que je pense sur la
maladie de Marseille.

La plupart des malades que j'ai vûs au

commencement étoient saisis d'une fièvre continue, qui portoit le caractère de fièvre ardente, lorsqu'elle survenoit à un tempérament sanguin, ou bilieux ; elle ressembloit à la fièvre putride ordinaire, dans les personnes d'un tempérament pituiteux, & qui s'étoient gorgées d'alimens ; au lieu qu'on pouvoit la regarder comme maligne pourprée dans les cas où le malade, d'un tempérament mélancholique, saisi de peur, se trouvoit presque sans pouls, la face cadavéreuse, les yeux éteints, les extrémités froides, & tout le corps couvert d'un pourpre rouge, qui noircissoit bien-tôt ; au lieu que ceux de la fièvre ardente, avoient un pouls fort élevé, mais dur, des yeux étincelans, une chaleur brûlante, & une ardeur excessive. Tous ces différens fiévreux avoient cela de commun entr'eux que leur souffle & leur transpiration jettoient une odeur cadavéreuse, qui frappoit le nez des assistants, & qu'on pouvoit rapporter à l'odeur des pommes pourries qui ont resté quelque temps enfermées. Il leur survenoit toujours des gonflemens douloureux aux aînes, aux aisselles, ou aux parotides : de plus, quelque pustule charbonneuse, ou de véritables charbons, tantôt

érépisélateux, & tantôt phlegmoneux, paroissent sur différentes parties de la peau. Lorsque ces éruptions étoient détournées par la fièvre, le malade périssoit malgré tous les remèdes ; au lieu que, ces éruptions s'élevant, & venant à suppurer, le pronostic étoit douteux, & ceux qu'on secouroit à propos, guérissent.

Outre les fiévreux ci-dessus il y a eu quelques malades dès le commencement, & il y en a aujourd'hui un fort grand nombre, dans lesquels on ne voit autre chose que des bubons, des parotides, ou des charbons, sans qu'aucune fièvre ait précédé ; & ceux-là guérissent tous, & n'ont proprement besoin du secours de la Chirurgie que pour éviter les fistules à clapiers, & les bords calleux, qui se formeroient à leurs bubons suppurés, & négligés. Leurs charbons suppurent aisément, pour peu qu'on ait soin de les humecter par le pain trempé dans l'huile, ou par quelque onguent pourrissant ; il suffit de leur faire quelques scarifications, ou de les cerner avec le scalpel, pour plus grande sûreté. Dans le premier pansement il s'élève des plaies une odeur semblable à celle de la transpiration des susdits fiévreux.

Il me paroît par tout ce que j'ai dit ci-dessus que la Maladie de Marseille devant être désignée, comme toutes les autres, par ses symptomes essentiels, & distinctifs, on doit la regarder, à mon avis, comme une éruption critique de bubons, de parotides, ou de charbons, qui s'élèvent avec une odeur cadavéreuse. Cette éruption se trouve mortelle, & pestilentielle, lors qu'étant accompagnée de fièvre, elle attaque les viscères intérieurs, pour y produire des arrêts de sang gangréneux ; au lieu que ces éruptions sont critiques & salutaires, lorsque, se portant en dehors, elles viennent à suppuration, laissant les viscères libres. On peut à quelque égard comparer cette maladie à la petite vérole, qui se trouve quelquefois pestilentielle, lorsqu'elle attaque les viscères intérieurs avec fièvre ; au lieu qu'elle est salutaire, lorsque, n'attaquant que la peau, il y a peu, ou qu'il n'y a point de fièvre.

Quant à la cause prochaine & immédiate de cette maladie, l'ouverture des cadavres ne permet pas de douter qu'elle ne soit un véritable arrêt de sang dans les différentes parties attaquées ; mais il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de bien découvrir à quelle occasion

le sang est obligé de s'arrêter. Il y a lieu de soupçonner que c'est à raison de son épaisissement, vû que le pouls le plus élevé se trouve toujours dur ; qu'il est ordinairement foible, & très-petit ; que le sang qu'on tiroit au commencement paroissoit épais, & fort gluant, dépourvu de sérosité ; & que les saignées ont toujours été mortelles. Ajoutez à cela que j'ai remarqué quelquefois que la maladie étoit précédée d'un grand flux d'urine claire, & très limpide, ce qui doit épuiser le sang de sérosités, & le laisser à sec.

Parmi les causes extérieures, & occasionnelles, de cette maladie, s'il faut s'en tenir à la prévention publique, il sembleroit que le vaisseau du Capitaine Chataud, venu du Levant au mois de mai dernier, ait apporté le mal de Seyde, où ledit Capitaine avoit chargé ses marchandises emballées dans un temps de peste. Ce qui confirma ce préjugé fut que les portefaix qu'on employa pour l'ouverture de ces balles, & quelques personnes de l'équipage dudit vaisseau, périrent de la même maladie : Et, quoique les marchandises n'aient jamais été déchargées dans la ville, on suppose que les petits

paquets (nommés pacotilles) des matelots, ayant été furtivement dispersés en différens quartiers, ont distribué la peste par-tout. C'est sur ce principe qu'on croit que chaque malade infecte par son haleine, & par sa transpiration puante, tout ce qu'il touche, & principalement les habits qu'il porte, & le lit où il a couché. Aussi s'est-on avisé de jeter tous les meubles dans les rues, où on a soin de les brûler.

Cependant je crois que la disette, la cherté des vivres, les mauvais alimens, l'horreur, le désordre, & la crainte, ont pour le moins autant concouru à la production de cette maladie que le susdit vaisseau. Du moins on ne sçauroit disconvenir que ces dernières causes jointes ensemble n'aient produit dans le sang cette disposition sans laquelle les liqueurs ne sçauroient se coaguler si fort, & si promptement, qu'elles le font dans cette occasion. Les nausées, les vomissemens, qui précèdent ordinairement la fièvre de Marseille, & les gros excréments que j'ai presque toujours observé être de couleur noire & verdâtre, ne me permettent pas de douter que les indigestions ne fomentent l'épaississement du sang, en consé-

quence duquel tous les symptômes essentiels se peuvent expliquer.

Voici les remèdes qui m'ont le mieux réussi. Je n'ai tenté la saignée que fort rarement, parce qu'on est trop prévenu contre elle ; cependant dans l'espèce de fièvre ardente avec délire phrénétique, ce secours m'a paru très-nécessaire. Les émétiques doux, & fort détrempés, n'ont réussi qu'au commencement du mal, ou lorsque l'assoupissement étoit de la partie. Dans ce dernier cas, les verrées de ptisane laxative ont convenu pour soutenir l'effet de l'émétique. En général la décoction des tamarins, la manne, & le dilutum de casse, m'ont plus souvent réussi que les infusions de senné. Parmi les sudorifiques, le bois d'ébène en décoction est le plus doux, & le meilleur, que j'aye employé. Quand je pouffois trop par les sueurs, le malade n'en étoit pas mieux, sur-tout lorsqu'on s'avisoit d'ouvrir les fenêtres pour prendre l'air, de peur de contagion, ou lorsqu'on changeoit trop souvent de chemise au malade ; & c'est principalement à raison des sueurs, que tous les fiévreux qu'on portoit à l'Hôpital, y périssoient bien-tôt, ou mouroient en chemin. Ceux qui pouvoient rester

enfermés, & couverts, se provoquant à suer, en se couvrant la tête dans les draps, & humant leur sueur, se tiroient souvent d'affaire ; ce qui fait juger qu'il faudroit traiter cette maladie comme on a coutume de traiter la petite vérole. Je suis, avec toute l'estime possible,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, D E I D I E R.

OBSERVATION I.

UN E femme âgée d'environ vingt-cinq à trente ans, d'un tempérament sanguin, craignant de prendre la maladie de Marseille, alla s'enfermer au mois d'août dernier, avec toute sa famille, dans sa maison de campagne, où elle parut jouir d'une parfaite santé tandis qu'elle se nourrissoit de son mieux, & ne prenoit aucun mauvais aliment. Après un mois de retraite, se croyant garantie de toute contagion, parcequ'elle ne communiquoit avec qui que ce soit du dehors, elle s'abandonna à manger de tous les

alimens de la saison, sur-tout des figues fraîches, & des raisins un peu verds. Elle se gorgeoit le soir de salade. Le pain qu'elle avoit d'abord mangé très-bon, fut changé ensuite en un pain pesant, & fort mauvais.

Vers la mi-septembre cette femme commença de s'appercevoir qu'elle étoit enceinte de trois mois. Elle se plaignoit d'un mal au cœur, qu'elle attribuoit à sa grossesse ; elle urinoit beaucoup plus qu'elle n'avoit accoutumé de faire ; & les gros excrémens avoient commencé d'être d'une couleur noire, & verdâtre, depuis le changement du pain, se plaignant de fois à autre de quelques tranchées de ventre. Quoiqu'elle ne se trouvât pas dans son appétit naturel, elle ne laissa pas que de faire ses trois repas par jour, comme elle avoit accoutumé.

Dans ces dispositions, la femme en question fut extrêmement effrayée le 20. septembre par la mort de sa belle-mère, âgée de quatre-vingt ans, qu'elle avoit vûe pendant quatre jours dans des convulsions presque continuelles.

Cet effroi produisit sur le champ une grande émotion, que la malade n'osa déclarer. Elle agit de son mieux pour dissi-

per la peur, n'ayant pourtant pas osé se coucher de toute la nuit. Le lendemain sur les quatre à cinq heures du soir, elle fut saisie d'un frisson général, avec mal de tête, petite toux sèche, mal au cœur, envie de vomir, & le ventre fort tendu, se plaignant aussi d'une douleur à l'aîne gauche. Son pouls étoit petit, & concentré, le visage devint pâle, de fort rouge qu'il étoit naturellement; les yeux paroissent enfoncés, & à demi-éteints. Pendant ce frisson, qui dura environ trois ou quatre heures, on lui fit prendre un demi-gros de vieille thériaque de Montpellier, détrempée dans une cuillerée de bouillon. A ce frisson succéda une chaleur brûlante, un pouls fréquent, élevé, & dur, une soif excessive, une langue blanche. La toux cessa, le mal de tête redoubla, le ventre parut moins tendu, l'on commença à sentir le mouvement de l'enfant.

Le second jour de la maladie, la fièvre persistant avec tous les accidens mentionnés, elle vomit un bouillon aussi-tôt qu'elle l'eut pris; ce qui auroit déterminé à prescrire l'émétique, si l'on n'avoit appréhendé de la faire blesser; ce qui a toujours été mortel dans la maladie de Marseille, dans laquelle toutes les femmes

mes atteintes de ce mal ont péri après l'accouchement par une perte excessive de sang. Comme la malade étoit naturellement fort sanguine, & qu'elle avoit accoutumé de se faire saigner dans toutes les autres grossesses, l'on jugea à propos de lui faire ouvrir la veine du bras, dont on tira environ douze onces d'un sang fort épais, qui se congela bien-tôt après sa sortie, sans presque fournir aucune sérosité. D'abord après la saignée la femme dit que son enfant ne remuoit plus tant, mais que l'aîne gauche étoit devenue très-sensible. Elle fut visitée, & on y découvrit un petit gonflement d'une glande fort profonde située au-dessous des tendons. La douleur s'y rendoit excessive pour peu qu'on y touchât avec le doigt. On y appliqua un cataplasme fait avec la mie de pain & l'onguent basilic. Il parut sur le soir de petites rougeurs sur toute la peau qui disparurent le lendemain.

Le troisième jour elle eut une sueur critique fort puante, qui dura douze heures, pendant lesquelles la malade ne fut changée que deux fois. On eut soin de la tenir couverte, & bien enfermée dans sa chambre. On lui essuyoit de temps en temps le visage avec des serviettes.

tes chaudes, & on ne voulut pas changer son cataplasme de peur de détourner la sueur. Celle-ci étant finie, la fièvre cessa avec tous les accidens, la tumeur de l'aîne s'éleva à fleur de peau, où l'on s'apperçut d'une grosseur de figure ovale, de la grandeur d'un écu, fort dure, & très-douloureuse.

Le quatrième jour, la malade se trouvant sans fièvre, se plaignoit seulement que les vives douleurs de son bubon étoient accompagnées d'élanemens de fois à autre; ce qui me détermina à ordonner un nouveau cataplasme fait avec le lait, la mie de pain, & le safran, qu'on changeroit de trois en trois heures; &, comme la sueur critique du jour précédent avoit été salutaire, son pouls me paroissant un peu petit, & dur, quoique bien réglé, & sans fréquence, j'ordonnai dix grains de poudre de vipere dans une cuillerée de bouillon, laquelle fut réitérée trois fois dans l'espace de douze heures. L'on se contenta de nourrir la malade avec de bons bouillons de quatre en quatre heures, & on lui donnoit pour boisson ordinaire l'infusion des fleurs de coquelico.

Le cinquième jour les vives douleurs

du bubon ayant un peu diminué, le cataplasme de lait fut changé en celui de vin avec la mie de pain ; & l'on prit ce jour-là une légère médecine, faite avec une once & demie de manne, & demi-once de pulpe de casse, dans une décoction de tamarins. La purgation procura trois ou quatre selles sans tranchées, & dès-lors les excréments commencerent à perdre leur couleur verte ; car, après le noir que la teinture du purgatif avoit donné, on s'apperçut qu'ils étoient jaunes ; le ventre fut entierement détendu, & remis dans sa souplesse naturelle, sans autre dureté que celle de la grosseffe. L'enfant ne remuoit que foiblement, & n'inquiétoit plus aussi la malade.

Le sixième jour le bubon étoit sans aucune douleur, beaucoup plus gros que le jour précédent, & fort dur. On y appliqua un nouveau cataplasme fait avec la vieille thériaque, le vieux levain, & le suppuratif, de chacun parties égales, le tout incorporé avec de fort vinaigre. Ce cataplasme, qu'on réitéroit de trois en trois heures, fit grossir le bubon ; celui-ci s'éleva en pointe, & s'amollit un peu ; j'ordonnai qu'on y appliquât une traînée de cauterés.

Le septième jour un Chirurgien de la campagne, en conséquence de mon ordonnance, appliqua sur la tumeur une mauvaise pierre à cautere, qui ne fit qu'un fort petit trou sur la peau, la base de la tumeur restant dure, & étant devenue douloureuse par tout. Monsieur Faybelle, Maître Chirurgien de Montpellier, député comme moi de la Cour pour traiter les malades de Marseille, y appliqua quelques jours après en ma présence une traînée de pierres à cautere, qu'il avoit apportées de Montpellier. Elles firent effet en une heure & demie, & pénétrèrent jusqu'au milieu de la glande. Nous employames un digestif composé avec quatre onces de térébenthine, deux onces de baume d'Arcæus, & une once d'huile d'hypericum, & nous abandonnâmes la cure au Chirurgien ordinaire. Celui-ci n'ayant pas eu soin des pansemens, & n'ayant pas osé appliquer une seconde pierre à cautere sur la première escare, comme nous lui avions ordonné, laissa une partie de la glande qui attira un sinus au bas de la cuisse. Monsieur Faybelle fut rappelé. Il employa d'abord l'emplâtre des mucilages ; & , la malade ne voulant plus absolument se soumettre au

cautere, ni au fer, on se contenta de dilater l'entrée du sinus par un petit morceau d'éponge préparée. Toute la suppuration ayant sorti par-là, la glande s'est entièrement fondue, le sinus s'est rempli de bonnes chairs, & en touchant celle-ci de fois à autre avec la pierre infernale, la plaie a été conduite à une parfaite cicatrice.

Le 17. octobre 1720.

OBSERVATION II.

UN E fille âgée de cinq ans, d'une complexion médiocrement grasse, & d'un tempérament mélancholique, s'étoit gorgée depuis deux ou trois jours de figues à demi séchées, & paroissoit jouir d'une parfaite santé. Elle fut se coucher à son ordinaire vers les neuf heures du soir, le 21. novembre. Environ minuit elle s'éveilla en sursaut, se plaignant d'un grand mal de ventre, & d'un peu de douleur de tête. On attribua cet accident à la pourriture que les figues avoient produite; ainsi on lui fit prendre une potion contre vers, & un lavement purgatif, qui vuida beaucoup de matieres jaunes,

& détrempées. Le 22. au matin, sur les sept à huit heures, cet enfant fut saisi d'un frisson, & d'envie de vomir. Son pouls étoit petit, & concentré, le visage pâle, & les yeux enfoncés. On lui fit prendre cinq grains de tartre émétique, qui la firent assez vomir; cependant ce remède fit son principal effet par en-bas. Les déjections furent mêlées de jaune, & de verd. On donna l'après-midi une potion cordiale par cuillerées; le pouls se releva, le visage prit un peu de coloris; mais la peau resta sèche, & la langue blanche, & humide, comme le matin; la tête étoit prise d'un léger assoupissement, la poitrine libre, & le ventre souple.

Le second jour de la maladie, l'enfant ayant été assoupi toute la nuit, & son pouls étant retombé, je le trouvai petit, & fréquent, la langue toujours blanche, le ventre un peu tendu; j'ordonnai un lavement purgatif, & réitérai la potion cordiale. L'après-midi, le ventre s'étant ouvert, & le pouls restant fort petit, j'ordonnai quinze gouttes de liliun dans une demi-cuillerée de vin; ce qui fut réitéré trois fois dans six heures. Sur les onze heures du soir le visage parut cou-

vert d'un pourpre, qui noircit bien-tôt, & que la mort suivit de près. On ne trouva aucune éruption sur tout le reste du cadavre.

OBSERVATION III.

UNE autre fille, âgée de sept ans, d'un tempérament gras, & sanguin, sœur de la précédente, qui s'étoit aussi gorgée de figues, & qui couchoit dans la même chambre, fut saisie d'un frisson universel le 22. novembre vers les trois heures après midi, avec envie de vomir, le pouls petit, & concentré, le visage pâle, & les yeux à demi-éteints, douleur de tête, poitrine libre, ventre tendu. On lui donna une demi-dragme de vieille thériaque, au milieu du frisson, qui ne dura qu'une heure, après lequel elle prit un lavement purgatif, qui vuida beaucoup, & fit rendre des excréments jaunes. Elle passa assez bien la nuit, avec un peu de moiteur.

Le second jour l'envie de vomir revint; la fièvre se déclara par la fréquence du pouls, & la chaleur acre de tout le corps; le visage étoit fort rouge, & la langue

blanche. Elle prit sept grains de tartre émétique soluble dans une cuillerée de bouillon. Ce remède ne fit presque pas vomir, & porta tout par en bas. Elle poussa deux selles d'une matiere un peu verdâtre. On ordonna l'après-midi un lavement purgatif, & une portion cordiale par cuillerées. Elle buvoit pour ptisanne de l'eau de coquelico, & ne se nourrissoit que de bouillon. Elle urina beaucoup, & sua un peu, la nuit fut fort tranquille.

Le troisième jour la malade fut sans fièvre, ne se plaignant absolument de rien; son pouls, fort tranquille du côté de la fréquence, mais un peu petit, & dur. Elle demandoit à manger, & à se lever, ce qu'on ne lui accorda pas. On lui présenta une médecine qui étoit ordonnée du jour précédent, avec une once & demie de manne, dans une décoction de tamarins; mais il ne fut pas possible de la lui faire avaler. On avoit ordonné un lavement pour l'après-midi: on ne le donna pas, parce qu'elle alla du ventre naturellement. Les gros excréments étoient bien formés, & bien constitués, comme dans la plus parfaite santé. On se contenta d'ordonner vingt grains de poudre de vipere en deux fois, avec la confection

d'hyacinthe. Les urines continuoient d'être fort abondantes, & claires. La peau devint un peu humide sur le soir, & elle passa la nuit assez tranquillement.

Le quatrième jour la fièvre revint sans frisson, & l'on s'apperçut de deux petites pustules charbonneuses dans le dedans de la main droite, d'un rouge vif, & fort douloureuses, sur lesquelles on avoit appliqué une simple compresse trempée dans l'huile de scorpion, & elle avoit pris dès le grand matin la même purgation qu'elle n'avoit pas voulu le jour précédent. Cette médecine fit faire quatre ou cinq selles d'excrémens détrempés d'un jaune verdâtre. Toute la peau du corps paroissoit un peu moite, la langue étoit blanche, & humide, la tête, & la poitrine fort libres, le ventre souple. J'ordonnai qu'on fît quelques petites scarifications sur les deux pustules charbonneuses, & qu'on y appliquât ensuite de la mie de pain trempée dans l'huile bouillante, comme je l'avois souvent pratiqué en pareilles occasions; mais le Chirurgien ordinaire ayant trouvé, dit-il, sur la plus grosse de ces pustules une petite vessie qui avoit crevé d'elle-même, ne jugea pas à propos d'y toucher. Il se contenta d'y appliquer un plumaceau

garni de parties égales de thériaque, & de suppuratif. Le soir les pustules n'étoient plus si rouges ; la malade n'y sentoit de douleur que lorsqu'on pressoit cette partie, ou qu'elle appuyoit la main contre un corps dur ; cependant la fièvre persistoit le soir comme le matin.

Le cinquième jour la fièvre étoit petite, le coloris du visage un peu rouge, les yeux vifs, fort brillans, la langue blanche, & humide, la poitrine libre, & le ventre souple, le pouls petit, & fréquent, les urines un peu moindres, & les deux pustules s'étoient abaissées ; on ordonna la poudre de vipere comme ci devant.

Le sixième jour la malade paroissoit se porter mieux. On s'étoit contenté de lui donner un lavement purgatif, qui vuida médiocrement ; cependant dans la nuit, la fièvre redoubla. Le lendemain septième & dernier jour de la maladie, tout le corps commença de se couvrir d'un pourpre rouge, qui noircit bien-tôt après. La malade est morte ce matin sur les quatre heures ; son cadavre a été trouvé tout couvert d'un pourpre livide.

A Marseille le 28. novembre 1720.

OBSERVATION IV.

UNE femme âgée de trente-cinq ans, d'un tempérament sanguin, craignant la contagion, s'étoit enfermée dans sa maison depuis le commencement du mal jusques vers la fin de septembre, qu'elle commença d'ouvrir sa boutique pour vendre de la quinquaillerie en détail, avec les précautions ordinaires. Elle avoit une barricade devant sa porte, & ne recevoit de l'argent que dans du vinaigre. Elle se nourrissoit assez bien jusqu'au premier d'octobre qu'elle fut forcée de manger pendant deux jours de gros pain fort mauvais. Pour lors elle fut extrêmement effrayée par la vûe d'un homme qui lui présenta de l'argent, ayant une pustule charbonneuse sur la main.

Dans ces dispositions la femme en question fut saisie le 6. octobre d'un frisson universel, pendant un gros quart-d'heure. Il lui survint sur le champ une douleur très-vive à l'aîne gauche, où je découvris une glande tuméfiée, & très-profonde. Le visage étoit rouge, & fort

enflammé ; les yeux étincelans ; la langue sèche , & aride , avec une soif excessive ; la poitrine libre , & le ventre souple ; le pouls étoit plein , élevé , & fort fréquent ; la malade se plaignoit de quelque douleur des reins. Je m'informai de ses urines. Elles étoient un peu rouges , & moins fréquentes qu'à l'ordinaire. N'osant proposer la saignée , je me contentai d'ordonner qu'on éventrât un poulet pour le farcir des quatre semences froides , mondées , & concassées ; qu'on le fît bouillir dans quatre écuellées d'eau jusqu'à la diminution d'un tiers ; & qu'elle prît de cette décoction de deux en deux heures , bûvant dans l'entre-deux de l'eau panée selon sa soif.

Le second jour la fièvre ardente subsistoit avec les mêmes symptomes , la douleur des reins s'étoit dissipée par l'écoulement des menstrues qui avoit commencé à paroître dans la nuit , & qui étoit plus abondant qu'à l'ordinaire , quoiqu'il fût venu au terme marqué. N'osant entreprendre aucun remède effectif , de peur de détourner l'évacuation menstruelle , dont je craignois les fâcheuses suites , fondé sur ce que j'avois vû périr quantité

De filles, & de femmes, en pareille occasion, je me contentai de faire appliquer un emplâtre de poix sur le bubon naissant de l'aîne gauche, qui commençoit à s'élever en dehors, à proportion que ses règles avoient paru.

Le troisième & le quatrième jour se passèrent comme le second, avec la fièvre toujours ardente, le même pouls, la soif excessive, & l'écoulement des mois, la malade n'ayant absolument rien pris pendant tous ces quatre jours, que son eau de poulet émulsionnée, de deux en deux heures, & l'eau panée entre deux.

Le cinquième la malade, étant entièrement quitte de fièvre, n'avoit plus qu'un écoulement ordinaire de ses règles. Celles-ci persisterent encore cinq jours, quoiqu'elles eussent accoutumé de s'arrêter le quatrième. Elle commença de prendre du bon bouillon ordinaire de quatre en quatre heures, fait avec le mouton, & une vieille poule, pour soutenir les forces épuisées par la fièvre, & par la perte de sang. Elle continua cette diète jusqu'à l'entière cessation des règles, qui arriva le dixième jour de la maladie.

Le sixième, le bubon étant devenu fort gros, & douloureux, on ôta l'em-

plâtre de poix, & ayant nettoyé la partie avec de l'huile chaude, on découvrit que la tumeur se terminoit en pointe, & qu'il y avoit un peu de mollesse, avec fluctuation. La malade, ne voulant pas qu'on y touchât, s'y fit appliquer un cataplasme fait avec l'oignon de lys cuit sous la cendre, le savon pilé, & l'huile d'olives. Ce cataplasme étoit renouvelé deux fois par jour.

Le septième le bubon avoit commencé de se faire un petit trou, par lequel il coula un peu de pus verdâtre, & très-puant. On continua le cataplasme jusqu'au lendemain; &, les douleurs étant passées, on se contenta de faire fondre un peu de diapalme avec l'huile d'hypericum, pour garnir un plumaceau qui fut mis sur l'ouverture du bubon, & on appliqua sur le tout un emplâtre de *diachilum magnum cum gummi*. La malade, s'étant pansée deux fois par jour par cette seule méthode, fut entièrement guérie à la fin de novembre; &, l'ayant visitée ce matin, j'ai trouvée une cicatrice ferme, & bien formée, sans aucune dureté, la femme m'ayant assuré que ses règles étoient revenues le sixième de ce mois, & qu'elles avoient duré quatre jours com-

me avant sa maladie, elle m'a paru entièrement rétablie, & jouissant d'une parfaite santé.

A Marseille le 16. décembre 1720.

OBSERVATION V.

Qui n'a point été imprimée avec les précédentes.

UN jeune Américain, d'un tempérament mélancholique, âgé d'environ dix huit ans, étoit resté enfermé dans une Bastide depuis le commencement de la maladie jusqu'au 24. octobre, qu'il vint en cette ville pour me consulter sur une douleur qu'il sentoît à l'aîne droite. J'y découvris un petit gonflement d'une glande fort profonde. Le malade me parut comme stupide. Il se plaignoit d'une douleur de tête, & d'une pesanteur d'estomac. Il avoit la langue blanche, & humide : son pouls étoit assez élevé, dur, & fréquent. Il avoit mangé des figues, & se sentoît fort fatigué du chemin. Je lui conseillai de se reposer, & de ne prendre qu'un bouillon jusqu'au lendemain ; ce qu'il exécuta.

Le second jour les mêmes accidens persistoient avec quelque envie de vomir, & le pouls étoit plus élevé. On ordonna six grains de tartre émétique dissous dans un verre d'eau de fontaine, où on ajouta quelques gouttes d'eau de canelle. Cette potion vuida par le haut, & fit venir des matieres fort ameres. On ordonna une potion faite avec six onces de chardon bénit, demi-dragme de thériaque, dix grains de poudre de vipere, & deux cuillerées d'eau de fleurs d'oranges. Cette potion fut réitérée trois fois de six en six heures, & on prit un bouillon entre deux. La nuit fut fort tranquille; on sua doucement sans aucun abbatement des forces, & on ne changea pas de linge.

Le troisième le malade étoit sans assoupissement, le pouls plein, & la peau fort moite.

Le quatrième le malade fut quitte de fièvre. Son pouls étoit plein; le bubon s'éleva à fleur de peau de la grosseur du poing, fort tendu, & douloureux. On y appliqua un cataplasme fait avec la pulpe d'un oignon blanc, cuit sous la cendre, & deux onces d'huile de lys.

Le cinquième le malade ne se plaignoit de rien. Son pouls étoit toujours plein, & égal.

Le sixième il tomba dans un délire phrénétique pour lequel il fallut l'attacher. Il avoit la langue fort sèche, les yeux rouges, & larmoyans, le visage enflammé, le pouls plein, & élevé, les urines supprimées en partie. Il avoit aussi quelque tremoussement des tendons, ou petit mouvement convulsif. On ordonna un julep avec six onces d'eau de buglose, demi-dragme de sel prunelle, & une once de syrop de limons.

Le septième, le malade étant dans le même état, on lui fit prendre un lavement avec une once & demie de catholicon, & deux onces de miel rosat dans une livre de décoction d'orge. Ce lavement fit pousser deux selles copieuses d'une puanteur insupportable. Le soir on réitéra le julep du jour précédent.

Le huitième le délire phrénétique persistoit, & le pouls étoit de même. On n'avoit point du tout dormi depuis trois jours. On ordonna une émulsion, où l'on ajouta six dragmes de syrop de pavot blanc, avec une cuillerée ou deux d'eau de fleurs d'oranges.

Le neuvième, les mêmes accidens persistans, on réitéra l'émulsion.

Le dixième, le malade se trouvant tou-

jours plus mal, je me déterminai à faire ouvrir la tumeur, quoique fort dure, l'expérience m'ayant fait connoître dès mon arrivée en cette ville, que, lorsqu'il survenoit quelque transport au cerveau, ou quelque autre accident qui menaçoit d'emporter le malade, il n'y avoit pas de meilleur parti que d'attaquer le bubon.

Cette ouverture fut faite en notre présence sur les cinq heures du soir, par Monsieur Campredon, Chirurgien de Paris, député de la Cour. Il fit une incision cruciale fort profonde, il coupa les angles de la plaie, & il détruisit la glande avec la pointe des ciseaux. Par cette méthode on évite les sinus, & les fistules, les pansemens sont plus doux, & la suppuration plus prompte. Lors de l'opération, la tête se dégagea, le malade nous parla en homme de fort bon sens, la plaie fut pansée à plat avec du charpi sec pour le premier appareil.

Le onzième sur les onze heures du matin on croyoit le malade mort. Son pouls étoit petit, mol, fréquent, intermittent, la face pâle, & cadavéreuse, les yeux éteints, & les extrémités froides comme le marbre. J'ordonnai une potion cordia-

le, avec six onces d'eau de bourrache, confection d'alkermes, & d'hyacinthe, de chacun un scrupule, eau de fleurs d'oranges, deux cuillerées, eau de canelle, vingt gouttes. Six heures après le pouls parut plus élevé, & plus plein, le visage prenoit du coloris, & la chaleur revenoit : on réitéra la même potion.

Le douzième le visage étoit tout-à-fait naturel, les yeux tranquilles, le jugement libre, le pouls fort bon, & la plaie commença à suppurer. Elle ne fut pansée qu'une fois par jour, & conduite à parfaite cicatrice en moins de trois semaines. Le malade jouit aujourd'hui d'une parfaite santé.

A Marseille le 23. décembre 1720. DEIDIER.



L E T T R E

Sur la Maladie de Marseille ;

Écrite par Monsieur DEIDIER,
Professeur en Médecine de l'U-
niversité de Montpellier,

*A Monsieur MAUGUE, Conseiller du Roi,
Médecin des Armées de Sa Majesté, &
de l'Hôpital Royal de Strasbourg.*

M O N S I E U R ,

QUOIQUE j'aye bonne envie de
satisfaire à ce que vous me faites
l'honneur de me demander au sujet de la
Maladie de Marseille, & des remèdes que
j'y ai employés, je n'oserois espérer d'y
réussir selon vos souhaits.

Personne n'est mieux en état que
vous, Monsieur, de développer les cau-
ses les plus cachées des maladies ; &
rien ne peut vous échapper de ce qui re-
garde l'exercice de notre profession, puis-
que vous êtes un des plus habiles Prati-
ciens du Royaume, dont le mérite supé-

rieur est généralement reconnu, tant à la Cour que dans les Armées du Roi, où vous avez servi long-temps avec toute la distinction possible. Je me contenterai de vous exposer l'état de cette Ville, de ce que j'y ai vu, & la maniere dont je me suis comporté auprès des malades. Je vous prie d'y faire vos réflexions, & de me les communiquer.

Marseille jouit depuis près de deux mois d'un calme presque parfait. Le bon ordre est si bien rétabli qu'il ne paroît plus du tout que la peste y ait passé. Ses habitans doivent leur salut à Monsieur le Chevalier de Langeron. Ce n'est que depuis qu'il y commande qu'on a pu commencer d'apporter quelque remede à un si cruel mal. Je puis vous en parler aussi vrai qu'un autre, puisque j'arrivai dans ce temps là par ordre de la Cour ; mais je ne sçaurois vous dépeindre au naturel le désordre affreux où je trouvai cette ville désolée.

En entrant par la porte d'Aix avec Messieurs Chicoyneau & Verny, le coup d'œil jusqu'à la porte de Rome nous présenta d'abord la chose du monde la plus hideuse. Toutes les portes des maisons, & leurs fenêtres, étoient générale-

ment fermées ; le pavé étoit couvert de côté & d'autre de malades ou de mourans , étendus sur des matelats sans aucun secours. On ne voyoit au milieu des rues , & dans tout le Cours , que des cadavres à demi-pourris , de vieilles hardes mêlées avec la boue , & des chariots conduits par des forçats pour enlever les morts.

Le lendemain de notre arrivée , Monsieur de Soissons , Ayde de Camp de Monsieur le Commandant , nous conduisit au jeu de Mail , & à la Charité , où l'on avoit dessein de dresser deux Hôpitaux. Nous parcourumes ainsi la ville d'un bout à l'autre , & nous vîmes par tout le même spectacle. Il n'étoit pas possible de mettre le pied nulle part sans marcher sur des morts , ou sur des lits de malades. Monseigneur l'Evêque de Marseille , accompagné de son Aumônier , & de quelques Religieux , couroit par tout , pour distribuer des aumônes , & pour consoler les mourans.

Nous nous contentions pour lors de payer de beaucoup de fermeté , pour rassurer les esprits allarmés ; & nous ne pouvions donner que des cordiaux , ou faire appliquer des emplâtres , que nous portions avec nous. Accablés par le nom-

bre des malades, nous ne pouvions en suivre aucun ; mais dès que les Hôpitaux furent établis, & le gros des cadavres enseveli par la diligence de Messieurs les Echevins, l'on commença d'ouvrir les portes des maisons, dans lesquelles nous trouvions des familles entières saisies de mal, de frayeur, & de misere. Après les avoir exhortés par notre exemple à se servir les uns les autres, voici ce que j'observai sur la nature du mal.

Regardant cette maladie du côté de ses symptomes essentiels, & distinctifs, je la définis une éruption critique de bubons, de parotides, de charbons, de pustules, & d'exanthêmes. Il me parut que son caractère tenoit beaucoup de la petite vérole, en ce qu'elle étoit toujours mortelle lorsque la fièvre qui survenoit empêchoit les éruptions de se montrer en dehors après la fièvre. Celle-ci m'a paru du caractère de la fièvre ardente dans les tempéramens sanguins & bilieux ; elle ressembloit à la fièvre putride ordinaire, dans les personnes d'un tempérament pituiteux, au lieu qu'on pouvoit la regarder comme maligne pourprée dans les tempéramens mélancholiques. C'est aux différens caractères de la fièvre que j'attribuai

tous les autres symptômes de cette maladie, qui n'en sont que de purs accidens.

Quant à sa cause prochaine, & immédiate, l'inspection & l'ouverture des cadavres ne me permettent pas de douter qu'elle ne soit un véritable arrêt du sang dans les différentes parties attaquées ; puisque les viscères se sont trouvés enflammés, ou gangrenés, comme le sont tous les exanthèmes, les bubons, & les charbons, qui paroissent sur la peau ; mais il est bien difficile de découvrir comment le sang est obligé de s'arrêter. Il y a lieu de soupçonner que c'est à raison de son épaisissement, puisque le pouls le plus élevé se trouve toujours dur ; qu'il est ordinairement très-foible, & très-petit ; que le sang sorti des veines paroît épais, gluant, dépourvu de sérosités, & que les saignées ont été souvent nuisibles. De plus j'ai remarqué quelquefois que la maladie étoit précédée d'un grand flux d'urine fort claire, & fort lymphide, ce qui doit épuiser le sang de sérosités, & le laisser à sec.

Pour les causes extérieures occasionnelles, s'il falloit s'en tenir à la prévention publique, le vaisseau du Capitaine Chataud venu du Levant le 25. mai auroit apporté

apporté le mal de Seyde, où ledit Capitaine avoit chargé ses marchandises emballées dans un temps de peste. Ce qui forma ce préjugé fut que les porte-faix qu'on employa pour l'ouverture de ces balles, & quelques personnes de l'équipage de ce vaisseau, périrent de la même maladie. Quoique les marchandises n'aient jamais été déchargées dans la ville, on suppose que les petits paquets des matelots, ayant été furtivement dispersés en différens quartiers, ont répandu la peste par tout. C'est sur ce préjugé qu'on croit que chaque malade infecte tout ce qu'il touche, principalement les habits qu'il porte, & le lit où il a couché. Aussi s'avisoit-on dans le commencement, pour calmer les esprits, de jeter tous ces meubles dans les rues, où on a eu soin de les brûler. Il a fallu s'accommoder en cela au jugement du public, qui, n'étant pas encore tout-à-fait revenu sur la contagion de la petite vérole, ne sçauroit se défaire si-tôt de sa prévention sur une maladie qui ne faisoit que de naître en ce pays, & sur laquelle on n'avoit pas eu le temps de faire d'assez longues réflexions. Cette prévention publique obligea les habitans commodes de s'enfuir dans leurs Bastides,

ou de s'enfermer dans leurs maisons. Ils abandonnerent les pauvres, & mirent leurs malades dans les rues, lorsque le bruit de la contagion fut tout-à-fait répandu.

La disette, la cherté des vivres, les mauvais alimens, l'horreur, le désordre, la crainte, & l'irrégularité des saisons, sont les seules causes que la Médecine doit reconnoître ici, sans qu'il soit nécessaire de supposer une semence de peste répandue dans l'air. On ne sçauroit disconvenir qu'elles n'aient produit dans le sang cette disposition sans laquelle les liqueurs ne sçauroient se coaguler comme elles le font dans cette occasion. Ces causes doivent agir pour la peste à peu près de même que pour toutes les autres maladies épidémiques, & populaires. Les nausées, les vomissemens, les frissons, qui précèdent ordinairement la fièvre de Marseille, & les gros excréments que j'ai presque toujours observé être de couleur noire, & verdâtre, ne me permettent pas de douter que des indigestions ne produisent l'épaississement du sang, en conséquence duquel tous les symptômes se peuvent expliquer.

Les signes essentiels se doivent prendre

du côté des éruptions, indépendamment de la fièvre, & de ses accidens, puisqu'un grand nombre de malades a eu la même maladie sans fièvre, comme il arrive aussi quelquefois dans la petite vérole que nous appellons bénigne; il a donc fallu s'attacher aux symptômes essentiels, tant pour établir le prognostic, que pour se régler dans l'administration des remèdes.

Lorsque les éruptions étoient détournées par la fièvre, le malade périssoit malgré tous les remèdes, au lieu que ces éruptions s'élevant avec la fièvre, le prognostic étoit douteux, & ceux qu'on secouroit à propos guérissoient. Lorsque les éruptions suppuoient sans fièvre, les malades ne couroient aucun danger, ils vaquoient à leurs affaires, & guérissoient par la simple diète, qui est à mon avis, l'unique préservatif de cette cruelle maladie.

Tous les remèdes curatifs doivent tendre à favoriser les éruptions critiques, à peu près comme il se pratique dans la curation de la petite vérole, & de la rougeole. La seule différence que j'y trouve se tire du côté des remèdes externes. On n'en employe presque point dans la petite vérole, encore moins dans la rougeole;

au lieu qu'il a fallu s'en servir nécessairement dans la Maladie de Marseille, parce que les bubons, & les parotides, commencent toujours par un gonflement de glandes profondes qu'il faut attirer vers la peau, & que tous les vrais charbons, étant accompagnés de gangrene, ont besoin d'être scarifiés.

Quant aux remèdes internes, je soutiens, fondé sur mes propres expériences, qu'ils doivent être ici tout-à-fait les mêmes que dans la petite vérole, & qu'il faut varier suivant les accidens, qui demandent la prudence d'un Médecin expérimenté.

Sans entrer dans le détail des remèdes que j'ai employés, vous en jugerez, Monsieur, par mes Observations, qu'on a fait imprimer à Lyon, & à Valence. Vous y trouverez la manière dont je me suis conduit pour la curation de cette maladie. Je n'ai pas cru devoir y parler de la nature du mal, ni des causes qui l'ont produit; parce qu'il n'étoit pas prudent de se déterminer sur une matière si cachée, avant d'en avoir expliqué tous les symptômes tant essentiels qu'accidentels; ce qui seroit d'une trop longue discussion. Je me contente de dire ce que j'ai vu,

& ce que j'ai fait, afin que les Médecins aient la liberté d'y faire leurs réflexions, & que les personnes qui craignent le mal, ou qui en sont attaquées, puissent y trouver quelques remèdes. Je suis avec toute l'estime possible,

M O N S I E U R,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, D E I D I E R.

A Marseille le 15. janvier 1721.

R E P O N S E

*De Monsieur MAUGUE, Conseiller du Roi,
Médecin des Armées de Sa Majesté, &
premier Médecin de l'Hôpital de Stras-
bourg, à Monsieur D E I D I E R.*

M O N S I E U R,

J'AI reçu les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 15. & du 20. janvier.

J'ai été autant satisfait de la première, que je l'ai été peu de l'Imprimé que contenoit la seconde. J'ai trouvé dans votre lettre des principes bien établis, des observations curieuses, & des conséquen-

ces bien tirées ; au lieu que dans la brochure je ne trouve que des opinions hasardées, & mal prouvées. L'Auteur attribue à vos Ecoles la prétendue erreur sur l'idée formée qu'il n'y avoit jamais eu de peste dans la nature. Je pense qu'il vous auroit mieux compris s'il avoit dit que vous ne reconnoissiez point d'autre *seminium pestis* que l'altération du sang, par les causes que vous rapportez dans votre sçavante lettre ; & qu'il auroit parlé plus sincèrement, s'il avoit avoué qu'il ne le comprenoit pas lui-même. Que s'il l'a compris, le donnant comme il fait pour une nouveauté, quoiqu'elle ne soit pas de son invention, il devoit tâcher de nous donner une idée de la nature de cette semence pestiférée. Car de nous payer simplement d'un mot d'analogie avec la petite vérole, dont on ne disconvient pas, sans nous avoir fourni quelque découverte sur la nature de la petite vérole, c'est expliquer *obscurum per obscurius*, & vouloir nous faire connoître une chose par une autre qui est aussi peu connue.

Il la compareroit légèrement à la petite vérole s'il n'y trouvoit d'autre analogie que celle qu'il rapporte, que l'une & l'autre n'attaquent communément qu'une

fois. Je ne sçai où l'Auteur a trouvé cette remarque. Comment pourroit-on la vérifier ? Si cette maladie, comme il le rapporte, n'arrive que très-rarement, & une fois en un siècle, elle ne retrouvera plus les mêmes sujets. L'Auteur nous doit une carte du chemin que tient son *seminium pestis* pendant un si long espace de temps. Je ne doute pas qu'il ne le mette à la suite de quelque comete. Comme cette lettre, Monsieur, ne contient aucune particularité, je la laisse pour reprendre la vôtre, & pour vous dire que j'ai toujours pensé que la contagion n'étoit à craindre que pour ceux qui avoient respiré pendant longtemps le même air, qui avoient été nourris des mêmes alimens, & qui avoient été agités des mêmes passions que ceux des Provinces attaquées ; que le sang n'étoit pas en si peu de temps susceptible d'un si grand changement, & qu'il étoit nécessaire qu'il fût amené de plus loin ; & que, si ce venin avoit tant d'activité, il attaqueroit indifféremment tout le monde, ce que vous & vos confreres sortis en bonne santé pouvez vérifier faux.

Le sentiment d'Hippocrate sur les maladies épidémiques y est très-conforme, lorsqu'il parle des dysenteries épidémi-

ques, Aphor. 11. Sect. 3. *Si hiems justo frigidior, & siccior extiterit, ver autem pluviosum, & austrinum, astate futura dysenteria.* Les Auteurs sont remplis de pareilles observations lorsqu'ils parlent des temps qui ont précédé la peste.

On dira qu'il ne faut qu'une amorce pour allumer un magasin de poudre; il est vrai; mais c'est de la poudre déjà allumée. Si au contraire on l'ajoutoit sans l'avoir allumé, elle ne feroit aucun effet; encore moins si elle étoit jettée sur une matiere qui ne fût pas combustible. Il faudroit donc supposer dans le corps un sang déjà altéré au point de pouvoir être allumé par une étincelle de semence de peste, c'est-à-dire, qu'il faudroit supposer la peste dans le corps avant l'arrivée du paquet pestiféré. Il resteroit à prouver comment il pourroit donner le branle à toute la masse, & comment ce sang ainsi disposé pourroit se remettre sans les éruptions qui le purifient, si le boute-feu n'arrivoit pas; puisque c'est à la faveur de ce levain que le sang entre dans cette effervescence critique. J'ajouterai que, si un paquet apporté d'un lieu pestiféré pouvoit pendant trente années cacher, & conserver, ce poison dans son sein, ainsi

qu'on le rapporte dans l'histoire fabuleuse de la peste qui ravagea la ville de Basle il y a autour de soixante ans , comment après cela pourroit-on espérer qu'une ville qui en est déjà attaquée pourroit en être délivrée autrement que par la mort de tous ses habitans , qui porteroient dans leur sein l'air pestiféré qu'ils auroient respiré ; en brûlant la malheureuse ville , & tous les meubles , de crainte qu'à tous momens ils ne laissent échapper des particules pestiférées qu'ils auroient reçues dans leurs pores , pour renouveler la maladie : l'expérience prouve le contraire.

Quoiqu'on ne puisse pas douter qu'il n'y ait des fièvres malignes , comme des pestes , qui dépendent de la dissolution de la masse du sang , les symptômes qui caractérisent la maladie de Marseille me font penser , comme à vous , qu'elle dépend de son épaisissement , & que les fondans ménagés par une personne aussi expérimentée que vous en sont les véritables remèdes.

Si vous ne marquiez , Monsieur , que les saignées ne vous ont pas réussi , je croirois que la dûreté du pouls les indiqueroit , faites libéralement , & sans con-

trainte ; & qu'elles préviendroient l'inflammation des viscères, que vous supposez avec raison faite par un arrêt du sang ; nul remède, comme vous sçavez, n'étant plus propre à le remettre dans son cours ordinaire.

J'avoue que la mort qui en suivit de près quelques-unes, & la prévention contre ce remède, gênent tellement le Médecin qu'il ne s'y détermine qu'avec peine, pour ne pas s'exposer au reproche qu'on ne manque pas de lui faire, & au remède.

Vous m'avez fait trop de graces de m'avoir communiqué votre sçavante lettre, pour me priver dans la suite de vos remarques, & de quelques nouvelles de ce qui se passe dans le reste de la Province, dont vous devez être bien informé.

J'ai accordé à l'Université de Strasbourg la lecture de votre lettre ; si elle produit quelques réflexions de sa part, je vous les communiquerai. J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, MAUGUE.

▲ Strasbourg le 7. février 1721.

L E T T R E

*A Monsieur DEIDIER, au sujet de la peste
des Martigues, par Monsieur FABRE,
Médecin des Infirmeries de la même Ville.*

M O N S I E U R,

J E n'aurois pas différé jusqu'ici à vous remercier de votre obligeante lettre, si je n'eusse voulu joindre à ma réponse quelques-unes des observations que j'ai faites sur la maladie qui court. Je vous prie de me vouloir bien dire votre sentiment sur les trois que je vous envoie, en attendant que les autres soient en ordre pour vous les faire tenir. J'attends les vôtres avec impatience. J'espère qu'elles me développeront ce qui m'a été caché jusqu'ici.

Je n'ai pas prétendu fixer mes idées touchant la cause de la maladie par le passage de Willis que je citois dans l'autre lettre, mais seulement établir quelques-unes des marques auxquelles on peut reconnoître ce mal. Je crois en effet que le dérangement des premières voies en est la cause, & je suis persuadé, comme

K vj

vous, que la peste doit être traitée comme la petite vérole, par rapport aux remèdes internes.

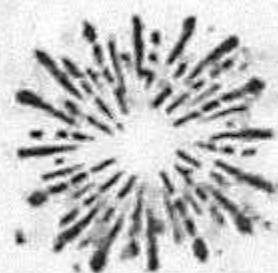
La maladie se calme dans notre ville par les soins de nos Magistrats. Ces Messieurs ont répondu à votre lettre. Ils vous prient de leur procurer deux Chirurgiens; nous en avons déjà perdu huit, & nous en avons un besoin pressant.

Faites-moi la grace de me donner quelques avis touchant la maladie, j'en aurai une reconnoissance éternelle, n'ayant rien tant à cœur que de vous témoigner l'attachement respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, F A B R E.

Des Infirmeries des Martigues le 23. janvier 1721.



OBSERVATIONS

Sur la Maladie des Martigues.

LE 13. décembre la nommée Catherine Bérarde, du quartier de Jonquiere, enceinte de huit mois, fut amenée à nos Infirmeries. Elle avoit un bubon à l'aîne, le pouls tremblant, & inégal, & la langue extrêmement noire. J'employai d'abord les émolliens pour appliquer sur le bubon, & je lui fis prendre une potion cordiale. Je trouvai le lendemain ses forces un peu réparées; mais, la diarrhée étant survenue, je tentai inutilement le diascordium, pour en prévenir les suites: la malade mourut quelques heures après.

Quoique je n'eusse aucun doute que l'enfant dont elle étoit enceinte n'eût péri avec elle, & qu'on tenteroit en vain l'opération césarienne, je voulus me servir de ce prétexte pour surmonter les difficultés que le Chirurgien auroit pu opposer à l'ouverture du cadavre. Il l'entreprit donc. L'enfant fut tiré mort. Ayant fait mettre ensuite les viscères à découvert, je trouvai l'épiploon comme gangréné.

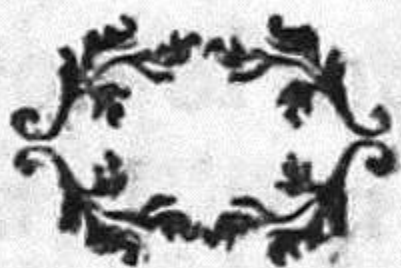
Les boyaux étoient noirs, & molasses, & il en exhaloit une odeur des plus puantes. Le ventricule, que je fis ouvrir, étoit comme enduit en dedans d'une matiere verdâtre. J'y trouvai cinq ou six vers d'une grosseur médiocre, roulés les uns sur les autres en forme de peloton. Je conclus donc par-là que les indigestions n'avoient pas eu peu de part à cette maladie ; que les dépôts qui se faisoient sur les visceres étoient ce qui précipitoit le plus les maladies, & qu'il étoit à propos de donner quelques remedes contre les vers. C'est pour cela que j'ajoutai ensuite aux cordiaux ordinaires un peu d'opiate de Salomon, & quelques gouttes de suc de limon ; ce qui m'a assez bien réussi.

J'ajouterai à cela qu'il me vint une autre malade de la même espece. Sa langue étoit fort chargée, & son estomac extrêmement plein. Cette plénitude se manifestoit par les fréquens renvois, par le hoquet même. Je lui fis prendre une ptisanne laxative, qui lui fit vuider une quantité de matieres de différentes couleurs, c'est-à-dire, mêlées de noir, de blanc, & de verdâtre ; preuve manifeste que les mauvaises coctions ont beaucoup de part à cette maladie. Il y a apparence

que dans ce cas les ferments digestifs n'avoient pas suffisamment pénétré les alimens pour en faire une coction louable, & pour occasionner la séparation des matieres chyleuses d'avec les fécales. Je crois, comme vous, que les marchandises venues de Baruch & de Seyde n'ont pas apporté la peste en Provence. Il suffit en Médecine de reconnoître dans ceux qui en ont été attaqués un levain de pourriture occasionné par la mauvaise nourriture d'une populace affamée par la cherté des denrées : aussi voyons-nous que cette maladie n'attaque presque que les pauvres. Je crois donc après cela que le meilleur préservatif c'est de vivre sobrement, & de ne manger que des alimens de bon suc. Je ne sçais si les cauterres n'auroient pas leur usage. Voici un fait qui pourroit le faire penser.

Le 16. novembre le nommé Charabot, matelot, vint à nos Infirmeries pour y servir son enfant attaqué du mal contagieux. Il eut lui-même dix jours après un bubon à l'aîne avec une petite fièvre, & une legere douleur de tête. Je fis mettre des émolliens sur le bubon. Le lendemain je trouvai en même-temps le bubon fort diminué, & le malade sans fièvre,

ni douleur de tête. Deux jours après le bubon disparut entierement, sans supuration, & sans aucun fâcheux accident. Je m'apperçus en visitant le malade que sa chemise étoit chargée de pus, & je vis qu'il avoit un écoulement par la verge. Il n'y avoit pourtant rien de vénérien dans sa cause. Cet écoulement lui venoit d'un ulcere à la vessie. Le malade jouit d'une parfaite santé depuis plus de deux mois ; ce qui me porte à croire que des personnes qui auroient des cauterres, ou des ulceres, par où les mauvaises humeurs pourroient s'écouler, en deviendroient moins sujets au mal contagieux, ou pour le moins qu'ils en seroient moins maltraités, lorsqu'ils en seroient attaqués.



L E T T R E

De Monsieur MONTRESSE, Docteur en Médecine, Aggrégé en l'Université de Valence, écrite à Monsieur DEIDIER, Professeur en Médecine en l'Université de Montpellier.

M O N S I E U R ,

VOUS trouverez ci-joint un exemplaire imprimé de votre lettre du 23. novembre, & des quatre observations que vous avez bien voulu me communiquer. J'ai cru devoir les rendre publiques, parce que je ne doute pas qu'elles ne soient bien reçues, étant faites avec la solidité de raisonnement, & la précision qui vous sont ordinaires. Je crois qu'elles feront d'une grande utilité dans la pratique. Vous y établissez, Monsieur, par des preuves convainquantes que la cause prochaine de cette maladie consiste dans des arrêts de sang. Quoiqu'il soit impossible de pouvoir découvrir la nature des premières causes, on doit croire qu'elles agissent en épaisissant le sang, & le coagulant ; ce que vous prouvez par de bon-

nes expériences, & de fortes raisons. Mais permettez-moi de vous proposer, Monsieur, quelques difficultés qui me restent.

Il me semble qu'en certains cas on ne sçauroit douter de cette coagulation, mais qu'en d'autres on ne peut recourir qu'à une dissolution des humeurs; comme dans les délires phrénétiques avec un pouls plein, élevé, la face rouge, &c. Comment expliquer les diarrhées colliquatives, qui sont arrivées à certains malades, & qui leur ont été funestes; les hémorrhagies qu'il n'a pas été possible d'arrêter, tantôt par le nez, tantôt par l'utérus, par l'anus, & par les urines; les taches pourprées qui paroissent souvent aux malades? Tous ces accidens, & plusieurs autres que je pourrois rapporter, ne semblent-ils pas prouver évidemment une dissolution dans les humeurs, & que les globules du sang, étant écharpis, & dissous, par des corpuscules tranchans, incisifs, & comme corrosifs, ont été si atténués qu'ils sont devenus propres à se séparer avec l'urine dans les conduits urinaux, à s'unir au ferment intestinal, & enfin à se séparer dans les glandes miliaires, & se mêler avec le corps muqueux? Ne pourroit-on pas rapporter à un sang

dissout dans ses principes, mais épaissi par l'évaporation de ses parties volatiles, & aqueuses, les arrêts de sang qui se forment tant dans les parties externes que dans les internes, sans avoir recours à la coagulation des humeurs ? Il semble que la pratique favorise ce sentiment, puisque, comme vous le remarquez, Monsieur, très-à-propos dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, les malades ne s'en trouvoient pas mieux lorsqu'on poussoit trop par les sueurs. Apparemment on ne fait par-là qu'avancer les inflammations dans les parties internes, & procurer plutôt la mort. Cette eau de poulet émulsionnée, que vous avez donnée si à propos à la malade qui fait le sujet de votre quatrième observation, & qui a aidé l'évacuation de ses menstrues en calmant le trop grand mouvement de son sang, ne semble-t-elle pas prouver que les remèdes délayans, & rafraîchissans, peuvent être en certains cas les plus efficaces ? Il me reste encore, Monsieur, une autre difficulté sur la saignée ; c'est qu'il semble qu'on pousse la prévention un peu trop loin ; & comment détourner le cours de toutes ces inflammations gangréneuses qui menacent le

dedans & le dehors du corps, si on ne peut pas recourir à ce remede, qui est cependant celui qui nous réussit le mieux dans les autres maladies? Et comment aussi aider l'éruption des bubons & charbons dans les corps pléthoriques sans ce secours?

Voilà en peu de mots, Monsieur, quelques difficultés sur lesquelles je vous ferai très-obligé en quelques momens de votre loisir de vouloir bien m'éclaircir. J'ai l'honneur d'être avec tout le respect possible,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, M O N T R E S S E.

A Valence le 5. janvier 1721.



R E P O N S E

De Monsieur DEIDIER à Monsieur
M O N T R E S S E.

M O N S I E U R,

J'AI été agréablement surpris de recevoir par la poste un exemplaire imprimé de ma lettre du 23 novembre, & des quatre observations que vous m'aviez demandées. Vous leur avez fait trop d'honneur de les rendre publiques. Je suis sensible comme je le dois à cette nouvelle marque de votre estime, & je voudrois bien en revanche pouvoir vous satisfaire sur les difficultés que vous me faites l'honneur de me proposer. J'aurois tâché de les prévenir si vous me les aviez communiquées avant l'impression de ma lettre.

Vous dites, Monsieur, qu'il est certains cas dans la maladie de Marseille où on doit recourir à une dissolution des humeurs, sur-tout dans les délires phrénétiques avec un pouls plein, élevé, la face rouge, &c. Ces symptômes se doivent déduire, à mon avis, de ce que, le cours du sang étant irrégulier, les artères sont

fort distendues, & qu'elles battent rudement, avec force, & inégalement, dans les différentes parties embourbées. Ainsi, lorsque les extrémités capillaires des vaisseaux sanguins du cerveau se trouveront bouchées par un sang trop épais, celui-ci, se portant avec rapidité dans les vaisseaux libres, excitera les battemens irréguliers des fibres nerveuses de la manière qu'il le faut pour produire le délire phrénétique.

Les diarrhées colliquatives, les hémorrhagies, les pertes de sang, & autres symptômes de cette nature, ne me paroissent pas être des preuves évidentes d'un sang écharpi, & dissout par les corpuscules corrosifs que vous supposez, puisque le même sang épais, & arrêté dans les capillaires du tissu des boyaux de la matrice, ou de la membrane pituitaire, peut donner occasion au déchirement des vaisseaux sanguins. Les taches pourprées de la peau marquent cet arrêt du sang dans les vaisseaux capillaires, sans qu'il soit nécessaire de supposer que les globules de ce liquide rouge le soient mêlées au corps muqueux. Les urines sanglantes ne supposent pas non plus que ces globules se soient séparés par les conduits urinaires des reins. Je

croirois plutôt qu'il se fait des arrêts du sang dans le tissu des reins, des ureteres, ou de la vessie, en conséquence desquels les vaisseaux se rompent, & le sang se mêle avec l'urine.

Je ne comprends pas bien, Monsieur, comment vous voudriez qu'un sang dissout dans ses principes, & épaissi par l'évaporation de ses parties volatiles, & aqueuses, pût produire les arrêts du sang qui se forment en différentes parties du corps des pestiférés. Il ne resteroit plus qu'un sédiment de sang, & leurs parties seroient tout-à-fait desséchées. Lorsque je vous ai dit dans ma précédente que le sang étoit quelquefois épuisé de sérosités par le flux d'urine qui avoit précédé la maladie, je voulois indiquer un autre signe de coagulation, à peu près comme il arrive au lait, qui laisse échapper sa sérosité dès qu'il commence à se coaguler.

Il est vrai que les malades se trouvoient plus mal lorsqu'on pouffoit trop par les sueurs; mais ce n'est pas tant parce que le sang se desséchoit, que parce que les sudorifiques violens troublent, & dérangent son cours, au lieu que les sueurs venant d'elles-mêmes, & étant soutenues par de légers sudorifiques, sont souvent critiques

& salutaires, en ce que désemplissant les vaisseaux elles rétablissent le cours naturel du sang, qui peut ensuite par lui-même emporter les obstacles des vaisseaux capillaires embourbés.

Si je me suis servi quelquefois avec succès de l'eau de poulet émulsionnée, ce n'est pas tant eu égard à la constitution du sang, que pour obvier aux symptômes les plus pressans. Vous sçavez, Monsieur, qu'il faut souvent abandonner la cause prochaine pour s'attacher aux accidens, lorsqu'ils peuvent avoir des suites funestes.

Quant à la prévention publique contre la saignée, je vous avoue, Monsieur, qu'elle est très-mal fondée dans bien des occasions ; mais on peut dire en général qu'elle ne sçauroit convenir ici quant à la cause prochaine, puisque les arrêts du sang ne sont pas dans cette maladie, comme dans la plupart des autres, accompagnés d'un grand engorgement, & qu'ils sont bien-tôt suivis de gangrène, pour laquelle la saignée ne convient ordinairement pas. Ainsi j'ai cru pouvoir avancer que les mauvais succès des saignées étoient une des preuves de la coagulation du sang dans les vaisseaux capillaires des parties attaquées.

attaquées. Je finis, Monsieur, en vous priant de remarquer que quand cette coagulation produit un arrêt du sang universel, ou dans le tissu de quelque viscere essentiel à la vie, le malade périt bien-tôt; au lieu que, l'arrêt n'arrivant que dans quelque partie qui ne l'est pas, comme dans le tissu de la peau, aux glandes des aînes, ou des aisselles, les principaux viscères étant libres, l'événement est douteux, lorsque la fièvre devient excessive, parce que le cœur, & les poumons, poussent le sang avec violence, vers les parties affectées; ce qui peut les engorger ou les dégager. Que si ces arrêts du sang vers les parties extérieures se font avec peu ou point de fièvre, le malade ne court aucun risque, il peut vaquer à ses affaires; c'est alors une maladie purement chirurgicale, qu'on appelle peste coulante, lorsque les éruptions salutaires tournent en suppuration. Je suis avec toute l'estime possible,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, DEIDIER.

A Marseille le 14. janyier 1721.

Tome III.

L

SECONDE LETTRE

De Monsieur MONTRESSE à Monsieur
DEIDIER.

MONSIEUR,

J'AI reçu votre thèse qui explique la théorie des maladies de la tête, de la poitrine, & du bas-ventre, sans le secours des esprits animaux. J'ai l'honneur de vous en faire mille remerciemens.

J'ai reçu en même-temps l'exemplaire imprimé que vous avez eu la bonté de m'envoyer. J'ai été surpris agréablement en le lisant d'y trouver votre réponse à ma précédente, dans laquelle je prenois la liberté de vous proposer quelques petites difficultés sur la maladie de Marseille; mais j'ai été encore plus surpris lorsque j'ai trouvé que vous vouliez bien la faire imprimer, ne comptant pas qu'elle méritât cette marque de votre estime, ne l'ayant faite en peu de mots que pour ma propre instruction sur une maladie où je n'ai aucune expérience. Cette nouvelle marque de vos bontés à mon égard me fait prendre la liberté de continuer à

vous prier de m'éclaircir sur quelques doutes qui me restent.

Je conviens avec vous que les délires phrénétiques peuvent s'expliquer sans recourir à une dissolution des humeurs ; qu'il suffit que les arteres battent irrégulièrement contre les fibres du cerveau , pour expliquer le délire ; mais je ne vois pas comment on peut accommoder la fièvre ardente accompagnée d'un pouls plein, élevé, & fréquent, avec une coagulation dans les humeurs , puisqu'elle suppose au contraire un sang dont les souffres sont extrêmement raréfiés , & par conséquent très-éloignés d'une coagulation. D'ailleurs le sang étant poussé avec beaucoup de force dans toutes les arteres par les fibres mouvantes du cœur , & passant avec beaucoup de vitesse , & d'impétuosité , dans tous les petits tuyaux artériels , qui sont autant de filieres , il ne peut que s'y briser davantage , & se dissoudre. D'un autre côté , les sels acres salés de la masse du sang , qui se trouvent dégagés dans cette violente fermentation , & qui ont reçu d'autant plus de mouvement d'impulsion qu'ils sont plus massifs , ne peuvent , tant par leur masse que par leur superficie inégale , & hérissée de pointes ,

qu'écharpir, & diviser, davantage le tissu des souffres. Et, quoiqu'il faille convenir que la cause antécédente de cette maladie puisse venir principalement du vice des premières voies, ne peut-on pas dire que dans les tempéramens bilieux ces sels acides portés des premières voies dans le sang, venant à y rencontrer quantité de sels acres qui abondent dans ces tempéramens, se tournent eux-mêmes par la violente fermentation qui s'y excite en sels acres, & deviennent propres par conséquent à exciter la susdite dissolution dans les humeurs?

A l'égard des taches pourprées qui accompagnent souvent cette maladie, elles semblent aussi prouver la même dissolution; car, si elles provenoient d'un arrêt du sang tendant à coagulation dans les vaisseaux capillaires qui rampent sur la superficie du corps, il devroit se former une élévation sur la peau; &, puisqu'elle ne s'y trouve pas, il semble qu'il faut conclure que cet accident ne peut provenir que de l'attrition, & de la division, des globules du sang, &c.

Je ne sçais si je me suis mal expliqué dans ma précédente, Monsieur, lorsque j'ai dit qu'un sang dissout dans ses prin-

cipes , mais épaissi par l'évaporation des parties volatiles , & aqueuses , pourroit produire les arrêts du sang qui se forment en différentes parties du corps. Je n'ai pas voulu entendre par-là que le sang peut être réduit à une calcination , ou tête morte , mais seulement que le sang , indépendamment d'une coagulation causée par des acides , se pourroit trouver épaissi simplement par l'évaporation des parties aqueuses , & volatiles , comme il arrive aux syrops , ou à la térébenthine , qu'on fait bouillir sur le feu , qui s'épaississent sans addition d'aucun acide , à mesure que leurs parties aqueuses , & volatiles , se dissipent. Ne pourroit-on pas dire qu'il peut arriver la même chose au sang , soit par les chaleurs des saisons qui auroient précédé , soit par la chaleur de la fièvre , ou enfin par tout ce qui peut avoir causé une dissipation de la sérosité , ou de ses parties volatiles ?

Ce qui semble prouver que l'épaississement du sang peut venir de cette cause est l'heureux succès que nous voyons des délayans , & des rafraîchissans , employés dans la cure des fièvres malignes ordinaires , & de la petite vérole ; & souvent le mauvais succès des diaphorétiques , & des

alexipharmques, qui, accélérant les inflammations dans les parties intérieures, par le grand mouvement qu'ils excitent dans les humeurs, donnent fréquemment la mort aux malades. Pour prouver d'ailleurs le bon effet des rafraîchissans, ne peut-on pas dire que dans les fièvres malignes, & dans les petites véroles accompagnées d'un pouls plein, fréquent, & élevé, les principes du sang sont si confondus, & si raréfiés, que les éruptions critiques ne peuvent point se faire, ni le sang se dépurer de ses parties hétérogènes par les canaux excrétoires des glandes, tant parce que le sang y passe si vite qu'il ne donne pas le temps à ces humeurs nuisibles de se separer, que parce que les mêmes canaux excrétoires se trouvent comprimés par la trop grande raréfaction des humeurs ? Aussi voyons-nous que ces éruptions n'arrivent enfin que lorsque le mouvement des humeurs se calme ; ce qui semble prouver la nécessité qu'il y a d'employer les délayans, & les rafraîchissans, qui paroissent en certains cas les seuls & véritables cordiaux. Je finis en vous assurant que je suis toujours avec tout le respect possible, Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, MONTRESSE.

A Valence le 15. février 1721.

S E C O N D E L E T T R E

De Monsieur D E I D I E R à Monsieur
M O N T R E S S E.

M O N S I E U R ,

JE ne suis pas moins prévenu contre les sels & les souffres qui se forment, dit-on, ou qui changent de situation entr'eux dans notre corps, que contre l'hypothèse des esprits animaux; ainsi il sera très-difficile que nous puissions convenir ensemble sur les nouvelles difficultés que vous me proposez dans votre lettre du 15 de ce mois. Cependant, pour vous marquer l'envie que j'ai de vous satisfaire, je vais tâcher d'y répondre.

Votre première difficulté roule sur la fièvre ardente, qui, avec un pouls plein, élevé, & fréquent, ne sçauroit s'accommoder, dites-vous, Monsieur, avec une coagulation des humeurs, puisqu'elle suppose au contraire un sang dont les souffres sont extrêmement raréfiés.

A cela je répons que, si la chaleur des fébricitans, la plénitude du pouls, son élévation, & sa fréquence, peuvent se

déduire du même battement violent, & irrégulier, des arteres que vous convenez pouvoir suffire dans le cerveau pour expliquer le délire phrénétique, & qui n'est qu'une suite de l'épaississement, & des arrêts du sang dans les vaisseaux capillaires, pourquoi donc ne pourra-t-on pas expliquer de même la fièvre ardente par le seul vice de la circulation dans la plupart des vaisseaux qui constituent le corps humain, sans supposer une raréfaction des souffres du sang?

Quant à ce que vous ajoutez que ce sang, étant poussé avec beaucoup de force, & d'impétuosité, dans les petits conduits artériels, &c. doit s'y briser, & s'y dissoudre, je conviens qu'il s'y briserait, si son mouvement consistoit dans cette violente fermentation, où les sels acres devroient se dégager, & briser les souffres de la maniere que vous l'expliquez. Mais, si le mouvement fébrile du sang est principalement attribué au violent effort des solides qui agissent avec force sur nos liqueurs, celles-ci peuvent s'épaissir par le resserrement, & l'approche de leurs parties fibreuses. Quoique le sang passe fort vite dans de très-petites filieres, comme il reste toujours enfermé dans des vais-

seaux, toutes ses parties conservent entr'elles une espee de continuité qui répond à celle des vaisseaux où la liqueur est poussée; ainsi, tandis que le sang est fortement pressé du dehors en dedans, toute la masse est forcée de s'accommoder à la continuité des vaisseaux qu'elle doit pénétrer, sans qu'il soit possible à ces sels, ni à ces souffres, de se séparer pour agir les uns contre les autres de maniere à se détruire, ou à former de nouveaux corps. Ne suffiroit-il pas d'admettre que nos liqueurs, après avoir été pressées lors de la systole des arteres, se raréfient un peu, & se remettent comme par leur propre ressort, lors de la dilatation de ces mêmes arteres, pour en augmenter la diastole, qui doit être bien-tôt suivie d'une systole plus forte? Il me semble qu'on pourroit déduire de-là toutes les différences qui s'observent dans le pouls des fébricitans, tant par rapport à la fréquence qu'à l'élévation, & à la plénitude. Car, pour ce qui est de la chaleur, vous sçavez, Monsieur, qu'elle dépend pour le moins autant de la vibration des solides que du mouvement intestin des liqueurs. Passons à la seconde difficulté.

Les taches pourprées paroissent sur la

peau des pestiférés, sans qu'il se forme aucune élévation sensible, parce qu'elles dépendent d'un sang arrêté au-dessous de la surpeau dans de très-petits vaisseaux capillaires, qui ne sont pas capables de gêner assez le cours des liqueurs dans les vaisseaux circonvoisins pour les faire gonfler. Ce sang s'extravase ordinairement par la déchirure des petits rameaux où il est enfermé, & cette extravasation se termine bien-tôt, ou par résolution, ou par gangrène. Dans le premier cas la rougeur disparoît avec ces taches; & dans le second ces taches noircissent, & la mort suit de près. Le sang ne se coagule pas dans les taches, mais ces taches se forment ici, à mon avis, parce que le sang est déjà coagulé par le levain pestilentiel qui la pénètre. Ces petits vaisseaux capillaires se rompent en heurtant contre une liqueur qui ne peut céder à leur impulsion; ce qui n'arriveroit pas de même si le sang étoit dissout, & fort brisé dans ses globules.

Ce que je dis des taches pourprées qui paroissent sur les corps des pestiférés se doit entendre à peu près des pustules charbonneuses, & des vrais charbons qu'on y voit. Comme ces tumeurs se for-

ment par l'embarras des vaisseaux considérables qui constituent le propre tissu de la peau, elles doivent l'élever un peu, lorsque la fluxion se forme. Mais cette élévation n'est pas à beaucoup près si considérable que celle qui survient aux charbons ordinaires ; ce qui se doit aussi déduire, à mon avis, de l'épaississement des liqueurs, & du prompt déchirement des vaisseaux qui les renferment.

Quant à la maniere dont le sang est coagulé dans cette peste, quoique vous vous fussiez bien expliqué, Monsieur, par votre précédente, comme j'étois peut-être un peu trop prévenu contre le système des sels, j'ai dit que je ne concevois pas comment un sang pouvoit se dissoudre dans ses principes, pour s'épaissir ensuite par l'évaporation de ses parties volatiles, que je regardois comme des sels & des souffres très-déliés. Ce que vous ajouterez aujourd'hui peut nous faire convenir sur cet article, puisque nous ne prétendons pas vous & moi qu'il faille ici un acide pour épaisir le sang. Les seules parties intégrantes & fibreuses de ce liquide peuvent se rapprocher, & se resserrer, à mesure qu'elles perdront leurs sérosités, qui se seront dissipées par les causes

générales que vous établissez, & dont on ne sçauroit disconvenir. Je crois aussi que l'exemple du syrop, & de la térébenthine bouillante, que vous rapportez peut servir à faire comprendre comment dans les tempéramens bilieux il survient une espèce de fièvre ardente par la seule raréfaction d'un sang épais qui s'échauffe, & s'agite beaucoup, par les fréquentes, & violentes oscillations des vaisseaux dont j'ai parlé ci-dessus.

Le reste de votre lettre ne demande aucun éclaircissement. C'est un amas de faits de pratique très-constans, & sur lesquels il n'est pas permis de disputer. On peut les expliquer, ou en rendre raison, par la coagulation dont nous convenons en partie, & dont j'espère que nous conviendrons tout-à-fait, si je puis réussir à quelques nouvelles expériences auxquelles j'ai commencé à travailler, & dont je pourrai vous informer dans la suite. Je suis toujours avec une parfaite estime,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, DEIDIER.

A Marseille le 8. février 1721.

TROISIEME LETTRE

De Monsieur DEIDIER à Monsieur
MONTRESSE.

M O N S I E U R ,

SI j'ai tant tardé à répondre à votre dernière lettre du 15 mars, c'est que j'étois occupé à faire des expériences sur la bile des pestiférés qui pussent me conduire à découvrir la cause contenant, ou conjointe, de cette cruelle maladie. Je crois y avoir réussi de manière à pouvoir dissiper vos doutes sur la coagulation du sang, qui faisoit le principal sujet de vos difficultés. Je me contenterai de vous faire à présent un simple narré de mon travail, pour vous laisser la liberté d'en tirer toutes les conséquences qui vous paroîtront les plus justes, me réservant à une autre fois de répondre à vos doutes, s'il vous en reste quelqu'un ; car je n'ai rien tant à cœur, Monsieur, que de vous satisfaire de mon mieux en tout ce qui dépendra de moi. J'aurai bien du temps pour philosopher avec vous pendant le long cours des

deux quarantaines dont nous avons ici commencé la première depuis quatre jours, & dont la seconde doit être à Maguelone près de Montpellier. Je vous prie d'adresser vos lettres chez moi, d'où on me les fera tenir sûrement. Elles pourroient se perdre dans ce pays de traverse, tout entouré de peste, & qui n'a pourtant pas été pestiféré, par les raisons que je pourrai vous dire en son lieu. Venons à ma simple narration.

Le 25 janvier dernier Monsieur le Chevalier de Langeron me chargea de lui rendre compte de tout ce qui se passeroit de plus essentiel dans les deux Hôpitaux du Mail, & de la Charité. Je concourus pour cet effet avec les Médecins, & les Chirurgiens - Majors de ces Hôpitaux, pour consulter ensemble sur tous les cas extraordinaires, & nous faisons deux fois la semaine des visites générales pour examiner toutes les fièvres, & les blessés. Nul ne pouvoit être tiré de ces Hôpitaux pour être mis en quarantaine, ni sortir de celle-ci pour rentrer dans la ville, qu'il n'eût été bien examiné, & couché dans une liste, au bas de laquelle nous aurions mis notre double certificat de santé, pour être remis à Monsieur le Commandant, & à Messieurs les Echevins.

Monfieur Robert, Docteur Aggrégé au Collège des Médecins de Marfeille, Médecin ordinaire de l'Hôpital du jeu de Mail, & Monfieur Rimbaud, Docteur en Médecine de l'Univerfité d'Aix, chargé de l'adminiftration de tous les remèdes qu'on employe dans cet Hôpital, me parurent tous deux très-propres à travailler avec moi. Le premier eft un Médecin ferme, & intrépide, qui depuis le commencement de la maladie ne s'eft jamais épargné en rien pour fecourir les peftiférés tant dans la ville que dans les deux Hôpitaux, dont il a été fuccelfivement chargé. Le fecond s'étoit principalement attaché à la matiere médicale. Il me parût au fait des expériences chimiques, & anatomiques; & il eft maître d'une Pharmacie, où je trouvois toutes les commodités néceffaires à mon defsein.

Je dis à ces deux Meffieurs que je croyois que la peste dépendoit d'un vice de la bile, de même que la rage canine dépend d'un vice de la falive.

Pour nous affurer de cette conjecture, nous commençames par ramaffer quantité de bile des cadavres peftiférés, & nous la mêlâmes avec différentes liqueurs chimiques. Nous en mîmes dans les plaies

des chiens, nous en injectâmes dans leurs veines, & ces animaux ont toujours péri de la peste. Nous fîmes aussi avaler de cette bile pestiférée à deux autres chiens par diverses reprises, & en assez grande quantité. Ceux-ci parurent tristes, & dégoûtés; ils urinoient fort souvent, surtout dès qu'on les touchoit; leur urine étoit trouble, très-puante; & leurs gros excréments furent teints de la bile noire & verte qu'ils avoient avalée; mais quelques jours après ces accidens disparurent, & ces deux chiens, bien rétablis, jouissoient d'une parfaite santé, quoiqu'ils restassent enfermés dans une cave de la Pharmacie, où ils communiquoient avec les autres chiens que nous pestiférions, & qui étoient enfermés dans la même prison. Nous nous en sommes donc tenus à faire passer la bile pestiférée immédiatement dans le sang des chiens, & cela plusieurs fois pendant le cours de quatre mois, sçavoir, février, mars, avril, mai, sans que ces expériences nous aient jamais manqué. En voici neuf sur lesquelles on peut compter sûrement.

PREMIERE EXPERIENCE.

La bile humaine tirée de la vésicule du fiel des cadavres pestiférés à Marseille s'est toujours trouvée noire, & verdâtre. Elle a constamment verdi d'un verd d'herbe permanent par le mélange de l'esprit de vitriol ; & elle a toujours fort jauni lorsque nous l'avons mêlée avec l'huile de tartre par défaillance, ou avec le sel alkali fixe de ce même tartre dissout dans une quantité suffisante d'eau. Ces deux couleurs, verte & jaune, se sont conservées des mois entiers. Cette même bile pestiférée est devenue d'un noir d'encre passager par l'affusion de l'esprit de nitre.

SECONDE EXPERIENCE.

La bile tirée de la vésicule du fiel des cadavres pestiférés ayant été versée dans une plaie faite exprès à différens chiens les a rendus d'abord tristes, assoupis, & fort dégoûtés. Tous ces animaux sont morts du troisième au quatrième jour avec les marques essentielles d'une véritable peste, désignée par des bubons, des charbons, & des inflammations gangré-

neuses aux viscères, de même qu'en avoient les cadavres humains dont la bile avoit été tirée.

TROISIÈME EXPÉRIENCE.

Une dragme de la même bile pestiférée ayant été détremmée dans deux onces d'eau de fontaine tiède, & injectée dans la veine jugulaire des chiens, les a rendues de même assoupies, & les a fait périr en quatre heures avec des inflammations gangréneuses, le cœur engorgé d'un sang noir, & épais, le foie gonflé, & la vésicule du fiel pleine d'une bile verte.

QUATRIÈME EXPÉRIENCE.

La même quantité de bile injectée par la veine crurale des chiens leur a causé un assoupissement d'environ une heure. Ils ont été si fort dégoûtés qu'ils n'ont absolument rien mangé, ni bu, après l'injection. Ils ont uriné très-souvent, lorsqu'on les touchoit. Le troisième jour il a paru des tumeurs considérables sous les aisselles, & aux cuisses, à trois travers de doigt de la plaie. Celle-ci s'est gangrénée, & l'animal est mort ordinairement le qua-

trième jour avec toutes les marques de peste.

CINQUIÈME EXPÉRIENCE.

Un chien de l'Hôpital du Mail à Marseille suivoit les Chirurgiens lors des pansemens. Il avaloit avidement toutes les glandes pourries, & les plumaceaux chargés de pus, qu'on détachoit des plaies des pestiférés. Il léchoit le sang qu'il trouvoit par terre répandu dans l'infirmierie. Il avoit fait ce manège pendant trois mois, & jouissoit toujours d'une santé parfaite, étant gai, badin, & familier à tout venant.

Nous injectâmes dans le sang de ce chien par la veine crurale de la cuisse droite environ une dragme de bile pestiférée détrempée dans deux onces d'eau tiède. Il périt le quatrième jour, comme tous les autres, avec un bubon à la cuisse blessée, où il survint encore deux charbons, & la plaie se gangréna. Tout ce que nous remarquâmes de particulier fut qu'il exhaloit de cet animal après l'injection, & de son cadavre ouvert, une odeur très-puante, que nous n'avions remarquée en aucun autre. Celui-ci eut de plus une

hémorrhagie considérable à sa plaie la veille de sa mort, parce qu'il s'étoit donné quelque violent mouvement pour s'échapper de sa prison.

SIXIÈME EXPÉRIENCE.

Le deuxième mai ayant injecté environ une dragme de bile humaine pestiférée, détrempée avec deux onces d'eau tiède, dans la veine crurale d'un chien, cet animal fut d'abord assoupi, & dégoûté. Il mourut du troisième au quatrième jour de cette injection avec toutes les marques internes & externes de la peste, comme tous les autres.

SEPTIÈME EXPÉRIENCE.

Le sixième jour de ce mois nous ramassâmes la bile de ce chien mort de la peste, & nous l'injectâmes par la veine crurale dans le sang d'un autre chien. Celui-ci eut d'abord après l'injection des mouvemens convulsifs universels, qui furent suivis d'un assoupissement léthargique. Le surlendemain il parut un charbon sur le grand pectoral droit. Le troisième jour il s'éleva un bubon très-con-

fidérable à la cuisse, & l'animal mourut le même jour.

Ayant ouvert ce chien, nous trouvâmes le devant de la poitrine tout gangrené au-dessous des tégumens, & dans l'intérieur les viscères engorgés d'un sang noir, & épais, comme dans tous les autres. La surface externe des poumons étoit toute pourprée; le cœur gonflé au double, avec ses quatre cavités pleines d'un sang noir, & épais. L'animal avoit vécu les trois jours qui suivirent l'injection sans boire ni manger.

HUITIÈME EXPÉRIENCE.

Le dixième mai nous injectâmes de la bile de ce second chien dans la veine crurale d'un troisième chien, qui fut d'abord saisi de violentes convulsions, & de différens mouvemens convulsifs pendant un demi-quart d'heure. Revenu de ces convulsions il parut étourdi, & assoupi, & vomit avec de violens efforts. Ce vomissement fut suivi d'un hocquet. Il mangea de la viande bouillie, parce qu'il avoit fort jeûné avant l'injection; mais il revomit la viande deux heures après l'avoir prise. Il mourut le troisième jour avec les

262 O B S E R V A T I O N S
mêmes signes de peste que le chien précédent.

NEUVIÈME EXPÉRIENCE.

Nous fîmes avaler à deux chiens de la bile pestiférée à plusieurs reprises , & en assez grande quantité. Ces animaux parurent tristes , & dégoutés. Ils urinoient fort souvent , sur-tout dès qu'on les touchoit. Leur urine étoit trouble & fort puante , & leur gros excréments furent teints de la bile verte qu'ils avoient avalée ; mais quelques jours après ces accidens disparurent , & ces deux chiens , bien rétablis , jouissoient d'une parfaite santé , quoiqu'ils restassent dans une cave de la Pharmacie , où ils communiquoient avec tous les autres chiens que nous pestifierions , & qui étoient enfermés dans la même prison.

Je crois , Monsieur , que la peste qui regne encore très-vivement à Toulon , à Arles , & à Aubagne , reconnoît les mêmes causes que celle de Marseille , puisqu'elle a eu les mêmes symptômes essentiels. Dans cette vûe j'ai écrit d'ici à ces trois villes pour qu'on y réitérât les expériences ci-dessus ; si on le fait , je vous en ferai part.

Reste encore à examiner si la bile des personnes mortes de fièvres malignes ne produiroit pas de pareils effets ; mais je me réserve de faire les épreuves moi-même dans mon Hôpital de Montpellier, dès que j'y serai rentré. Cependant, pour achever de vous convaincre de l'épaississement du sang des pestiferés de Marseille, il suffira de vous exposer l'état de leurs cadavres, dont nous avons tiré la bile ; mais ce détail passeroit les bornes d'une lettre ; ce sera pour une autre fois. Je me contenterai de vous rapporter ici ce que j'ai déjà marqué à un Medecin de Toulon, qui me consultoit dernièrement sur cette matiere. Rappeliez-vous, lui disois-je, l'ouverture du cadavre d'un pestiferé, dont je vous parlai dans l'une de mes précédentes, où nous trouvâmes dans le pericarde environ une livre de sang noir, & tout concret, qui étoit sorti par la déchirure des fibres du cœur à la partie antérieure de son ventricule droit. Tout le volume de ce viscere avoit si considérablement grossi, & les vaisseaux sanguins des autres viscères étoient si pleins, & si distendus, qu'il ne m'étoit plus permis de douter, comme je l'ai vû dès le commencement, que la peste ne fut pro-

duite par un épaisissement du sang. Celui-ci est épaissi par la bile, & ce récrément ne devient épais, noir, & verdâtre, que parce que les indigestions se changent peu à peu en ce que nos Anciens appelloient bile noire, & bile porracée. Je crois que cet épaisissement de la bile se fait insensiblement, fondé sur ce que la peste se manifeste quelquefois lorsqu'on s'y attend le moins.

Vous sçavez, Monsieur, que la rage canine ne se manifeste ordinairement qu'environ quarante jours après la morsure du chien enragé, parce qu'il faut que le peu de salive épaissie, qui est entrée par la plaie, épaississe toute la salive répandue dans le sang de la personne mordue; ce qui ne peut arriver que par plusieurs circulations réitérées. Il en est à peu près de même de la peste par rapport à la circulation du sang, qui ne se fait, selon toute apparence, qu'après que toute la bile s'est épaissie; & celle-ci ne s'épaissit que lentement par plusieurs indigestions. Quand toute la salive qui roule dans le sang s'est épaissie, la rage se manifeste tout d'un coup par ses symptômes essentiels. Je crois de même que la peste se déclare dans l'instant que la bile
l'est

s'est épaissie dans toute la masse du sang. Alors celui-ci est obligé de s'arrêter pour produire les inflammations gangreneuses qui constituent la peste, comme il s'épaissit dans les chiens, lorsqu'on met dans leurs veines la même bile pestiférée qui leur donne la peste, puisque cette bile injectée par la jugulaire des chiens les fait périr dans quatre heures, sans aucune eruption cutanée; au lieu que pareille quantité de la même bile injectée dans la crurale, ou mise sur les plaies, laisse vivre les chiens pendant trois à quatre jours, pendant lesquels il s'élève des bubons, & des charbons, sur la peau. Je crois que les hommes pestiférés meurent dans les premières vingt-quatre heures sans éruption, lorsque la bile de leur vésicule du fiel, ayant passé dans le sang par les veines lactées, est presque toute portée au tissu du cœur & des poumons, où elle produit des arrêts de sang gangreneux, qui rompent bientôt le fil de la circulation, comme il arriva à l'homme ci-dessus dont le cœur étoit déchiré, & qui mourut fort subitement. Lorsque la bile mêlée avec le sang ne s'arrête qu'aux capillaires des parties les plus éloignées du cœur, le sang s'arrête peu à peu dans le tissu des

glandes des aînes , des aisselles , ou de la peau , où il produit les embarras qui constituent les bubons , les charbons , &c. Je croirois aussi que la bile porracée , outre l'épaississement du sang , peut produire par elle-même , & par sa viscidité , les embarras des vaisseaux capillaires , qui seuls suffisent pour former les bubons , & les charbons , comme je l'ai expliqué dans mon *Traité des tumeurs contre nature*.

Je m'apperçois , Monsieur , & peut-être un peu trop tard , que je suis entré dans des raisonnemens que j'avois dessein d'éviter au commencement de cette lettre. Pardonnez-moi cette méprise , ou plutôt cet oubli ; cela ne vient que du plaisir que j'ai trouvé de m'entretenir long-tems avec vous dans un pays où je me trouve fort désœuvré. Je suis avec toute l'estime possible ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur , DEIDIER.

De la Ciotat le 6 juin 1721.

AUTRE LETTRE

De M. MONTRESSE à M. DEIDIER.

MONSIEUR,

J'AY l'honneur de vous faire mille remerciemens de vos expériences sur la bile des pestiferés, & j'ai en même tems celui de vous prier de vouloir bien continuer à me faire part de vos réflexions. Vous ne les pouvez communiquer à personne qui en fasse plus de cas que moi, & qui en conserve une plus parfaite reconnaissance. J'y vois que la bile pestiférée, que vous avez fait appliquer sur les plaies des chiens, ou que vous avez fait injecter dans la veine crurale, les a toujours fait mourir dans trois ou quatre jours avec tous les accidens de peste communs aux hommes; que la bile du premier chien injectée dans la veine d'un second, & celle du second dans un troisième, les a de même fait tous périr de la peste. Tout cela me sembleroit prouver évidemment la contagion, & que cette maladie peut se communiquer des

M ij

uns aux autres par les miasmes qui sortent du malade , lesquels pénétrant par le contact , ou attirés par la respiration dans des sujets disposés à recevoir l'impression de ce venin , peuvent communiquer la maladie. L'expérience semble le confirmer , puisque ceux qui n'ont point communiqué avec les pestiferés n'ont point pris de mal ; & il devroit arriver le contraire , s'il n'y avoit que les causes générales qui agissent , puisqu'on respire dans une ville le même air , & qu'on s'y nourrit des mêmes alimens.

Il n'y a que l'expérience que vous avez faite de ce chien qui léchoit le sang qui se trouvoit dans les Infirmeries , & qui avaloit avidement les plumaceaux chargés de pus , & les glandes extirpées , qui semble s'y opposer , de même que les deux autres chiens à qui vous avez fait avaler de la bile pestiférée. Mais à cela ne pourroit-on pas dire que toutes humeurs ne sont pas également infectées de ce venin , & qu'il peut se faire que par la fermentation du pus ces miasmes sont brisés ou altérés , de telle manière qu'ils ne peuvent plus faire leur effet ? D'ailleurs par vos expériences il paroît que ce n'est que par cette bile porracée ,

& érugineuse , que la peste s'est communiquée. Mais , cela étant , j'ai de la peine à comprendre qu'elle puisse exciter une si prompte coagulation dans les humeurs, puisqu'au contraire par l'effet de cette bile très-acre , & comme corrosive , la tiffure du sang sembleroit devoir être détruite. Ne pourroit-on pas dire que cette bile agissant sur les nerfs , qu'elle peut dessécher , & jeter dans un éréthisme , par l'irritation qu'elle y cause , a donné lieu par-là aux arrêts de sang que l'on trouve toujours dans les pestiferés ? Vous me feriez un sensible plaisir de m'éclaircir sur ces petites difficultés , & de vouloir me marquer quel est votre sentiment sur la convulsion ; si vous admettez la même cause pour la convulsion simple, où les fonctions animales ne sont point blessées , que pour l'épilepsie , c'est-à-dire, un inégal engorgement des vaisseaux du cerveau. Je serai bien-aïse , Monsieur , d'être éclairci sur ce point , parce que vous ne vous en êtes pas expliqué dans votre traité des maladies de la tête. J'ai l'honneur d'être toujours avec tout le respect possible ,

MONSIEUR , &c.

MONTRESSE.

De Valence ce 16 juin 1721.

M iij

QUATRIÈME LETTRE

*De M. DEIDIER à M. MONTRESSE,
Servant de Réponse à la précédente.*

MONSIEUR,

IL me paroît par votre lettre du 16 de ce mois que la bile des pestiferés de Marseille, qui a donné la peste aux chiens, vous confirme dans l'idée commune de la contagion, & vous donne lieu de penser que la tiffure du sang doit être détruite par cette humeur très-acre, dites-vous, & comme corrosive. Sur quoi je vous prie, Monsieur, de faire réflexion que dans l'hypothese des sels, la bile noire & verdâtre des pestiferés devroit plutôt être chargée d'un acide coagulant que d'un sel acre fondant, puisqu'il est constant par la première expérience que ce récrément a noirci par l'esprit de nitre, & qu'il a constamment verdi par l'affusion de l'esprit de vitriol; au lieu qu'il devroit être jaune s'il abondoit en sel acre, puisqu'il a jauni en effet lorsque nous l'avons mêlé avec l'huile de tartre par

défaillance. Comme la bile est naturellement jaune, & amere, dans la vésicule du fiel, on l'a toujours regardée comme une humeur acre, & sulphureuse, très-propre à s'enflammer, & à fondre le sang, d'où l'on a formé le tempérament bilieux. Sylvius de le Boë a poussé cette hypothèse si loin qu'il rapporte presque toutes les maladies au mélange de la bile avec le suc pancréatique. Celle-là est acre, dit-il, & celui-ci acide. Dans son traité de la peste il prétend que l'acreté de la bile fait tous les désordres en dissolvant le sang qui, selon lui, seroit bientôt détruit, s'il n'étoit un peu coagulé par l'acidité du suc pancréatique.

Sur ce préjugé cet Auteur croit s'être garanti de la peste en avalant tous les matins une mie de pain arrosée d'une cueillerée de vinaigre ordinaire, & dans la curation de cette maladie, il fait un mélange bisarre des acides coagulans avec les cardiaques, & les alexiteres fondans. Cette pratique est aujourd'hui si fort suivie par la plupart des Médecins de peste que quelques-uns se croient obligés de supposer dans cette maladie une coagulation & une dissolution de sang qui se succèdent, disent-ils, mu-

tuellement l'un à l'autre , ou qui se rencontrent quelquefois toutes les deux en même tems dans différens sujets. Il y a aussi un Auteur moderne qui , pour se débarrasser de tous ces mouvemens intestins , où il ne trouve pas son compte , s'est avisé de recourir avec le P. Kircher Jésuite , à une semence de peste répandue dans l'air , qui trouble la circulation du sang , en y introduisant de petits insectes , pour ronger sans doute les parties solides. Toutes ces hypothèses , & autres semblables , quelque bien établies qu'elles paroissent , ne subsistent , à mon avis , que dans l'imagination de leurs Auteurs , & elles sont pour la plûpart très-préjudiciables aux malades. Mais , sans m'amuser , Monsieur , à réfuter tous ces sentimens , je reviens à celui de Sylvius , pour lequel vous me paroissiez plus porté que pour aucun autre.

Si le vinaigre étoit un préservatif de la peste , comme le prétend cet Auteur , cette maladie n'auroit certainement pas fait grand ravage à Marseille , où nous trouvâmes en arrivant toutes les personnes munies d'une éponge pleine de ce fameux préservatif qu'on avoit soin de porter à tous momens au nez. Chacun

se lavoit souvent les mains avec cette liqueur ; on la répandoit partout , & il n'y avoit absolument pas une maison, où nous ne trouvassions à la porte un vaisseau plein de vinaigre pour y tremper les lettres , & l'argent , qu'on recevoit dans le commerce. Toulon est la ville de Provence où l'on fait la plus grande provision de bon vinaigre , pour les capres qui en font le principal commerce ; cependant tout ce vinaigre n'a pas garanti de la peste les habitans de cette même ville qui en sont encore cruellement affligés. M. Ludefi d'Agde , garçon Chirurgien , qui s'étoit venu livrer à Marseille pour y servir les pestiferés , étoit aussi si prévenu en faveur du vinaigre qu'il ne se contentoit pas d'en laver ses mains avant & après les pansemens , comme les camarades , il en avoit encore son mouchoir tout trempé , pour s'en frotter le visage ; & il mettoit souvent une serviette imbue de vinaigre sur le chevet de son lit. Il eut une attaque de peste si violente qu'il ne fut jamais en notre pouvoir de lui donner aucun soulagement par les meilleurs cardiaques. Tout son sang se trouvoit épaissi par le mauvais usage du vinaigre. Si l'exemple de ce Chirurgien ne suffit

pas , Monsieur , pour détruire celui de Sylvius , du moins doit-il nous persuader qu'on ne doit pas trop se fier à un préservatif qui n'est fondé que sur la prévention. L'expérience des deux villes que je viens de vous citer doit suffire , à mon avis , pour vous prouver l'inutilité du vinaigre dans la peste , & la prévention publique en faveur de ce fameux préservatif coagulant ne sçauroit jamais servir de preuve pour établir que la peste depend d'une dissolution du sang.

Cette prétendue dissolution ne me paroît pas mieux établie par l'usage des acides dans la curation de la peste. Nos Anciens ne les employoient que comme de simples correctifs des autres remèdes, ou bien , ils les mettoient avec quantité d'autres drogues qui en détruisoient l'action , témoins la thériaque , & la confection d'hyacinthe. Celle-là quoique composée de chalcitis , ou vitriol rouge , & de l'opium , n'est ni acide , ni narcotique , lorsqu'on l'employe vieille , comme on le pratique dans la curation de la peste , parce que ces deux drogues ont entièrement perdu leur vertu particulière en se brisant , & se mêlant intimement avec les autres par la fermentation.

Quant à la confection d'hyacinthe, qu'on employe récente, quoiqu'elle contienne du syrop de limons, l'acidité de celui-ci est bientôt totalement détruite, ou du moins toute absorbée, par les poudres absorbantes où elle se trouve exactement mêlée; ainsi ces deux anciens remedes sont de vrais alexiteres, & de bons cardiaques, indépendamment de leur acide, & ils donnent du mouvement au sang, bien loin de le coaguler.

Il est vrai, Monsieur, que bien des Medecins modernes se sont avisés de donner dans la peste des liqueurs acides toutes seules. Rien de si familier chez eux, que les juleps acides, les prisannes aigrelettes, où ils font entrer l'esprit de soufre, l'esprit de sel, ou de nitre dulcifié, le nitre ou le salpêtre purifié, le crystal minéral, les suc d'oseille, de limons, & autres de cette nature. Il ne me convient pas de blâmer la conduite de ces Messieurs. Ils ont eu leurs raisons pour se servir de ces remedes, & j'en fais souvent autant qu'eux dans les maladies ordinaires, quand il est question de calmer le trop grand mouvement des humeurs, & de pousser par les urines; mais cet usage ne m'a pas paru assez bien

établi pour me persuader que le sang fût dissous dans une maladie contre laquelle les cardiaques fondans ont toujours eu, & ont encore aujourd'hui, la préférence sur les acides coagulans. Quoique je ne me sois pas servi de ces acides pour la peste de Marseille, je crois pouvoir assurer que je n'ai pas été moins heureux qu'un autre dans le traitement des pestiferés.

On auroit beau dire, Monsieur, que dans les vomissemens, & dans les cours de ventre, qu'on nomme bilieux, parce qu'ils dépendent, comme on dit, d'une raréfaction, ou d'un regorgement de la bile, nous employons souvent avec succès quelques gouttes d'esprit de soufre, la teinture de roses tirée par les acides, & autres semblables liqueurs aigres, nous croyons pour lors devoir rabattre ou coaguler cette bile dans les premières voyes; mais on ne doit rien conclure de cette pratique pour le traitement de la peste, où, cette bile se trouvant toujours trop épaisse, nous ne pouvons qu'augmenter sa coagulation en donnant ces sortes d'acides.

On peut se convaincre que la bile des pestiferés est épaisse, & coagulée, non-

seulement en l'examinant du premier coup d'œil, par rapport à sa consistance, & à sa couleur noire & verdâtre, mais encore par les effets qu'elle a produits constamment lorsqu'elle a été injectée dans les veines des chiens. Elle a épaissi le sang de ces animaux à peu près comme font les acides injectés, avec cette différence que les acides coagulent simplement, & font périr l'animal; au lieu que la bile pestiférée, outre cette coagulation, produit des bubons, des charbons, & des inflammations gangréneuses; symptômes qui ne sçauroient se déduire dans cette occasion que de la viscidité de ce récrément.

Quant à ce que vous me faites l'honneur de me demander, Monsieur, si la bile pestiférée ne pourroit pas, en agissant sur les nerfs, les dessécher, & les jeter dans l'éréthisme par l'irritation qu'elle leur cause, pour donner lieu aux arrêts de sang que l'on trouve toujours dans les pestiférés; je répons que, si cela étoit, tous les pestiférés devroient se plaindre nécessairement de vives douleurs universelles, & que leur sang après leur mort, se trouveroit uniquement ramassé dans les vaisseaux capillaires, plutôt brisé &

dissout par de fréquentes oscillations, que pris & coagulé dans les gros vaisseaux, comme nous l'avons toujours observé. Ajoutons encore que le volume du foie s'est trouvé presque du double plus gros qu'il ne doit être ; le cœur aussi monstrueux par sa grosseur, & les quatre cavités pleines d'un sang noir, & coagulé en concrétions polypeuses, comme vous verrez, Monsieur, par le simple état de cadavres dont nous avons tiré la bile.

E T A T

Des Cadavres pestiférés, dont nous avons tiré la bile pour les Expériences rapportées ci-dessus.

PREMIER CADAVRE.

LE nommé Belle-Fleur, soldat, âgé de vingt-cinq ans, d'une complexion forte & robuste, ayant un bubon applati au pli de l'aîne droite, est mort dans le délire.

Nous avons trouvé dans son cadavre le cœur d'une grosseur extraordinaire, engorgé d'un sang noir, & grumelé. Son

poulmon , couvert d'un pourpre livide , étoit un peu adhérent à la plèvre. Le foye étoit double de l'état naturel , embourbé d'un sang épaissi. La vésicule du fiel étoit remplie d'une bile noire ; & verdâtre. La dure & la pie-mere paroissent par leur noirceur avoir été attaquées d'une inflammation gangréneuse. La substance intérieure du cerveau étoit parsemée d'une infinité de petites taches livides.

DEUXIÈME CADAVRE.

Marie Pisane , âgée de trente ans , d'un tempéramment sanguin , avoit un bubon sous l'aisselle droite , qui fut suivi d'un assoupissement mortel.

Nous remarquâmes par l'ouverture de son cadavre que le poulmon étoit dans son état naturel. Le cœur étoit d'une grosseur prodigieuse , rempli d'un sang noir , & coagulé ; l'oreillette gauche livide , & gangrenée : le foie , fort grossi , étoit tout couvert de pourpre ; & la vésicule du fiel remplie d'une bile noire & verdâtre. La tête ne fut pas ouverte.

TROISIÈME CADAVRE.

Pierre Moular d'une complexion faible & délicate , âgé d'environ quatorze ans , avoit un bubon au-dessous du pli de l'aîne droite , fort profond , qui ne pût jamais venir en dehors. Il survint un délire , & des mouvemens convulsifs , dans lesquels cet enfant périt.

Nous trouvâmes dans son cadavre le cœur du double plus gros qu'il ne doit être naturellement , contenant un sang noir , & épais. Son poulmon étoit parsemé de taches livides , son foye étoit en partie enflammé , & tout couvert aussi d'un pourpre livide. La vésicule du fiel étoit remplie d'une bile noire & verdâtre. La tête ne fut pas ouverte.

QUATRIÈME CADAVRE.

Jean Raynaud , Cuisinier , âgé d'environ vingt-cinq ans , d'un temperament mélancholique , avoit toute l'habitude du corps couverte d'un pourpre livide , & un bubon sous l'aisselle gauche. Il périt par un délire phrénétique.

Nous trouvâmes dans son cadavre deux

abcès, l'un entre les tégumens & le grand pectoral gauche, l'autre dans la poitrine, entre le sternum & le médiastin. Son cœur étoit d'un fort gros volume, rempli d'un sang noir & épais; l'oreillette droite avoit trois travers de doigts de large, & la gauche étoit dans son état naturel. Son poulmon, couvert de petites taches livides, restoit souple sans aucune dureté dans sa substance. Le foie plus gros, & plus dur qu'à l'ordinaire, étoit aussi parsemé d'un pourpre livide. De pareilles taches se sont trouvées dans la substance du cerveau, dont tous les vaisseaux étoient extrêmement gorgés d'un sang noir & épais.

CINQUIÈME CADAVRE.

Jacques Audibert, âgé d'environ trente-cinq ans, d'un tempéramment mélancholique, quatre mois après avoir été guéri de la peste marquée par un bubon sous le pli de l'aîne droite, qui avoit très-bien suppuré, fut attaqué de nouveau par trois charbons, dont l'un étoit à la partie moyenne du bras, & les deux autres à l'avant-bras. Il n'avoit que très-peu de fièvre, & quelques nausées; mais il

survint tout-à-coup un délire qui l'emporta.

Par l'ouverture de son cadavre nous trouvâmes le cœur d'une grosseur prodigieuse, dont l'oreillette droite étoit de cinq travers de doigt. Nous trouvâmes un petit abcès sur le corps de l'artere aorte; le poulmon étoit couvert de taches livides, & le foie nous parut gangrené : la vésicule du fiel étoit d'une couleur livide. Nous la trouvâmes déchirée vers son col, contenant très-peu de bile d'une couleur fort noire, le duodenum & le rectum étoient enflammés. La tête ne fut pas ouverte.

SIXIÈME CADAVRE.

Venture Cajole, âgé d'environ quarante ans, d'un temperamment mélancholique, n'ayant aucune eruption extérieure, mourut le troisième jour d'une violente fièvre avec assoupissement.

Nous trouvâmes dans son cadavre le médiastin déchiré vers la partie supérieure. Le pericarde étoit d'une couleur livide. Le cœur étoit plus gros que dans l'état naturel, par le gonflement de ses ventricules gorgés d'un sang noir & épais, comme dans tous les autres cadavres. Le

foie étoit aussi fort gros, & d'une couleur livide. Il y avoit une pustule charbonneuse à côté de la vésicule du fiel, & celle-ci étoit remplie d'une bile fort noire.

SEPTIÈME CADAVRE.

Marguerite Bachaire, âgée de dix-huit ans, d'une complexion vive, & fort vigoureuse, ayant deux pustules charbonneuses à la partie moyenne & antérieure de la cuisse, avec une douleur assez vive, mourut dans le délire.

Nous trouvâmes dans son cadavre les enveloppes du cerveau d'un rouge noir; la substance corticale d'une couleur livide, & la médullaire parsemée de quelques taches noires. Le cœur d'une grosseur prodigieuse étoit rempli d'un sang noir & épais. Le foye étoit aussi fort gros, & la vésicule du fiel fort pleine d'une bile noire, & verdâtre. Il y avoit plusieurs taches livides sur la surface des intestins.

HUITIÈME CADAVRE.

Louise Belingere, âgée de vingt ans, ayant un bubon à chaque pli de l'aîne,

mourut assez subitement , sans qu'on s'apperçut d'aucun accident fâcheux.

Nous trouvâmes dans son cadavre le cœur tout couvert d'un pourpre livide, beaucoup plus gros que dans l'état naturel, rempli d'un sang épais & noir, ayant un polype dans chaque ventricule. Le poulmon étoit dans son état naturel; le foie prodigieux par sa grosseur; sa vésicule étoit remplie d'une bile d'un verd foncé.

NEUVIÈME CADAVRE.

Le nommé Rampeau , paysan , âgé d'environ vingt ans , d'un temperamment sanguin , fort , & robuste , ayant une parotide charbonneuse depuis huit jours , accompagnée d'une fièvre ardente , fut porté à l'Hôpital le 2 mai , où il périt le cinq.

Nous trouvâmes la partie antérieure gauche de son poulmon couverte d'un pourpre livide. Le cœur étoit du double de son état naturel , n'ayant presque point de sang dans ses ventricules , dont les cavités étoient remplies chacune d'un gros polype. Celui du côté droit avoit dilaté l'oreillette de quatre travers de

doigt. Le foie étoit aussi plus gros que dans l'état naturel ; & la vésicule étoit remplie d'une bile noire, & verdâtre.

Les expériences, & les ouvertures des cadavres rapportés ci-dessus, ont été faites à l'Hôpital du Mail, dans l'Apoticaire des Révérends Peres Réformés de Marseille, pendant les mois de février, mars, avril, & may, avec Messieurs Robert & Rimbeaud, Docteurs en Médecine.

Les seules concrétions polypeuses du neuvième cadavre me paroissent, Monsieur, une démonstration de l'épaississement des liqueurs ; & je ne sçaurois accommoder l'irritation, ou l'éréthisme des nerfs, avec de telles concrétions ; car pour ce qui regarde les convulsions simples dont vous me parlez à la fin de votre lettre, je les explique par l'irrégularité avec laquelle les arteres sont obligées de battre, lorsque le cours du sang est gêné dans le tissu des nerfs, sans qu'il soit besoin de supposer aucune irritation, de même que pour expliquer les délires, & la fièvre même. Mais en voilà assez pour cette fois ; renvoyons, s'il vous plaît, à l'autre quarantaine ce qui regarde la contagion ; aussi cette matière

demande-t-elle une longue discussion. Nous espérons nous embarquer au premier jour, non pour aller à Maguelone, car on ne veut plus nous y recevoir, de peur que nous n'infectons la récolte pendante; on nous a préparé des tentes sur le bord de la mer; & là, au lieu de m'amuser à ramasser des coquilles, je continuerai avec plus de plaisir à m'entretenir avec vous. Je suis avec une parfaite estime,

M O N S I E U R,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, D E I D I E R.

CINQUIÈME LETTRE

*De M. DEIDIER, contenant une seconde
Réponse à celle de M. MONTRESSE
du 16 juin précédent.*

M O N S I E U R,

NOUS voici arrivés depuis six jours à une lieue & demie de Montpellier, entre la mer & l'étang, hors de tout commerce, campés sous des tentes de

toile , & dans des cabanes de paille , sur du sable brulant pendant le jour , fort humide pendant la nuit , & salé nuit & jour. Des soldats nous gardent de loin à la portée du mousquet , dont ils sont prêts à tirer à tout moment , pour qu'on évite de nous approcher , comme si nous étions de vrais pestiferés. Nous sommes quinze personnes , toutes fort saines , douze Maîtres & 3 domestiques. On n'a pas voulu recevoir ceux que nous avons amenés de Provence , pour nous servir dans cette seconde quarantaine. Nous avons essuyé deux rudes & longues tempêtes sur la mer dans une vieille barque de la Ciotat , conduite par des matelots qui ne connoissoient pas cette côte , & qui ont employé trois jours dans un trajet où vingt-quatre heures auroient suffi. Il fallut en nous débarquant , nous mettre entièrement nus , nous tremper dans la mer , & abandonner aux matelots nos habits , pour en prendre de nouveaux qu'on nous a apportés de Montpellier. Avec toutes ces précautions on n'a pas voulu nous recevoir à Maguelone , de peur que nous n'infectassions la récolte pendante qui se trouve dans cette Isle. La seule grace que nous avons pû obtenir

des Commissaires de santé, qui ont été députés de Montpellier, & de Cette, pour nous recevoir de loin, a été de nous laisser passer quelques papiers, après les avoir bien trempés dans du vinaigre. J'y ai conservé votre dernière lettre, pour pouvoir satisfaire à ce que je vous ai promis par ma précédente. Je n'ai pas voulu vinaigrer les papiers dont je vous ai fait part de la Ciotat, parce que je compte que vous aurez gardé mes lettres pour suppléer dans le besoin aux originaux, que j'ai renvoyés avec mes hardes à Marseille. Vous dites, Monsieur, par la lettre du 16 du mois dernier, que mes expériences sur la bile des pestiferés semblent prouver évidemment la contagion, & que cette maladie se peut communiquer des uns aux autres par les miasmes, qui, sortant du malade, pénètrent par les pores, au moyen du contact; ou qui, étant attirés par la respiration dans les personnes disposées à recevoir l'impression de ce venin, peuvent faire prendre la peste, &c.

Pour vous exposer mon sentiment sur la contagion de la peste, je commence par vous avouer qu'on ne sçauroit douter que cette maladie ne se puisse communiquer

muniquer, depuis que j'ai trouvé la manière de la transplanter d'un sujet en un autre, non-seulement d'un cadavre humain à un chien, mais d'un chien à un autre chien; ce qui me persuade que, s'il étoit permis de tenter ces expériences sur des hommes condamnés à mort, la peste se transmettroit d'homme à homme, à peu près par la même raison qu'on transplante la petite vérole; avec cette différence que je ne crois pas que le pus des pestiferés donnât la peste, comme celui des vérolés donne la petite vérole. Cette dernière maladie dépend à mon avis d'une transpiration trop grossière dont le sang est obligé de se dépurer une ou deux fois dans la vie, à peu près comme le vin, la bière, & autres liqueurs fermentatives se dépurent en différens tems, & se débarrassent de leurs matieres grossieres. Cette dépuracion du sang est accompagnée d'une suppuration: ainsi le pus des vérolés étant chargé d'une transpiration grossiere, qui s'attache à la transpiration de l'homme sain, doit communiquer la petite vérole aux personnes qui ne l'ont pas eue, & qui se trouvent disposées à la recevoir. La peste au-contrai-
re, selon moi, dépend d'un épaisissement,

& d'un vice particulier de la bile ramassée dans la vésicule du fiel, qui, passant dans le sang, l'épaissit, & l'infecte, de manière à gangrener les parties, au lieu de procurer des suppurations.

J'ai constamment observé que, lorsque les éruptions de la peste viennent à suppurer, les malades sont ordinairement hors de tout danger. Leur pus ne renferme aucun venin pestilentiel, qui ne soit bientôt détruit, comme vous le dites, Monsieur; & nous l'avions jugé de même à Marseille en corps de Faculté assemblée; ce qui vous paroîtra par une autre pièce originale, dont je vous envoie la copie. Vous y verrez qu'à l'occasion d'un Mémoire qu'on avoit remis à M. le Chevalier de Langeron, cette question fut décidée conformément à ce que je dis par tous les Médecins & Chirurgiens. Il n'y eut que M. Bertrand, Médecin, & M. Crouzet, Chirurgien, qui ne voulurent pas signer cette décision, parce qu'ils avoient composé ce Mémoire, & qu'ils ne crurent pas devoir se dédire de ce qu'ils avoient avancé.

Toutes les éruptions pestilentielles, que j'appelle critiques, parce qu'elles viennent subitement, & d'elles-mêmes,

dans cette maladie aigue , sont , comme toutes les autres crises , ou mortelles ou salutaires. Elles sont mortelles , lorsqu'elles arrivent avec gangrene , ou sphacele , sans aucune suppuration ; au lieu qu'elles sont salutaires , lorsqu'elles se résolvent sans avoir produit aucune extravasation considérable des liqueurs , ou que la liqueur extravasée vient à suppurer. Les suppurations ne sont plus regardées aujourd'hui comme des égouts pour vuider les mauvaises humeurs du sang , mais comme des signes salutaires qui nous marquent le bon état des malades par les oscillations réglées des arteres qui concourent à la formation d'un pus bien conditionné. Nous jugeons au-contraire que la mort est prochaine , & inévitable , dans les pestiferés , lorsque leurs bubons , leurs parotides , & leurs charbons , se gangrenent sans suppurer , ou que leurs taches pourprées deviennent noires , & livides , c'est-à-dire , gangrenées. Il y a donc cette différence essentielle entre les pustules de la petite verole & les eruptions pestilentiellles que celles-là doivent toujours suppurer sans se résoudre jamais ; au lieu que celles-ci se gangrennent ordinairement , se résolvent quelquefois , &

suppurent rarement. C'est pour cela que je n'ai pas cru devoir m'attacher au pus des pestiferés dans la vûe que j'avois de découvrir la cause de la peste. Je suis plus prévenu en faveur du parallele de cette maladie avec la rage canine qu'avec la petite vérole par rapport à la cause du mal. Ce qui me fit naître cette pensée, c'est que je voyois que la plûpart des personnes qui jouissoient d'une parfaite santé se trouvoient tout-à-coup saisies de la peste, quoiqu'elles eussent resté depuis quelques jours sequestrées de tout commerce, & à l'abri de ce qu'on appelle communication suspecte. D'où j'ai cru pouvoir inferer que le venin pestilentiel reste long-tems à se produire avant que d'infecter toute la masse du sang, comme il arrive à la salive d'un chien enragé. Revenons à la contagion.

Quoique ce terme général de contagion en Médecine ne semble devoir convenir qu'aux maladies qui se communiquent par le contact immédiat, telles que sont la vérole, la rage canine, la lepre, la teigne, les dartres, & la galle, on a coutume de se servir de ce même terme dans d'autres maladies qui se communiquent par l'entremise de l'air chargé de mias-

mes infectés : ainsi l'on dit que la phthisie pulmonaire, l'ophthalmie, & la dysenterie, sont quelquefois contagieuses, lorsque ces miasmes qui s'élèvent d'un poulmon ulceré, d'un œil enflammé, ou d'un boyau gâté, sont portés par l'air aux parties semblables des personnes saines disposées à prendre le mal. La peste s'est acquise aujourd'hui une espece de souveraineté sur toutes ces maladies. On la qualifie communément, & sans distinction, du mot général de contagion : la peste & la contagion sont devenus deux termes synonymes qui signifient la même chose, & auxquels on a si bien attaché les idées de toutes les maladies qu'on ne fait plus de façon d'avancer que la peste n'est pas tant une maladie qu'un assemblage bisarre de toutes celles qui peuvent nous attaquer. Cette prévention fait que l'on ose avancer hardiment avec le peuple, & aux dépens de la vérité, que, la peste paroissant, toute autre maladie cesse. C'est précisément le vrai moyen de rendre la peste toujours impénétrable, & tout-à-fait incurable en Medecine. Tandis que l'on confondra la peste avec toute autre maladie, l'on sera forcé de réunir ensemble toutes les ma-

nieres possibles de communication pour les lui accorder gratuitement , ou par crainte. Dans ce systême , la peste ne pourroit avoir ni commencement ni fin ; elle aura été tirée du néant par le Créateur dès le commencement du monde ; ce ne sera plus une maniere d'être , mais une véritable substance particuliere , qui roulera sans cesse d'un pays à l'autre , & qui n'abandonnera jamais le globe que nous habitons. Lorsqu'on la croira tout-à-fait éteinte dans un pays , on nous l'apportera de quelqu'autre , où elle aura eu l'esprit de se maintenir , ou de renaître de ses propres cendres. Elle se transmettra toujours par la fameuse vertu de sa contagion médiate & immédiate. On croira que dans un pays de peste tout l'air doit être infecté , ou chargé de miasmes pestilentiels , qui passeront sans cesse dans le sang par les poulmons avec l'air qu'on respire ; & par l'estomach & les boyaux , avec la salive & les alimens qu'on avale. On ne pourra toucher aux corps pestiférés , & à tout ce qui leur a servi , sans craindre que le venin n'entre aussi dans le sang par les pores de la peau. Suivant ce systême , chacun doit s'enfuir au moindre soupçon du mal contagieux : ceux qui

restent dans le pays ne pourront compter que sur leurs bonnes dispositions ; toutes les précautions deviendront inutiles, puisqu'on ne sçauroit se passer de respirer, d'avaler la salive, & de prendre des alimens pour vivre ; & , puisque le mal se prend par le simple contact , on ne sçauroit secourir aucun pestiféré. Il seroit très-pernicious au bien public de rassembler les malades dans des Infirmeries où , l'infection étant beaucoup plus forte, le venin doit se renforcer , & se multiplier, de maniere à infecter bientôt tout l'air du pays.

Pour distinguer la peste des autres maladies, après l'avoir examinée pendant deux mois, je crus devoir la restreindre dans les bornes d'une définition qui contienne ses symptomes essentiels, & distinctifs, sans avoir égard aux accidens. Lorsque j'eus ensuite occasion de travailler sur les cadavres, j'examinai si la bile des pestiférés ne renfermeroit point le venin de la peste, comme la salive des chiens enragés renferme celui de la rage canine. Quoique les expériences que je fis pour cela me découvrirent, à n'en point douter, que la peste peut se communiquer, & se transmettre, d'un sujet à

l'autre, elles ne me prouvent pourtant pas que cette maladie se communique en effet, ni l'endroit par lequel elle se transmet. C'est un mystere qui me paroît impénétrable, & sur lequel on ne peut proposer que des conjectures. Voyons s'il s'en peut tirer quelqueune du parallele de la peste avec les autres maladies contagieuses.

La grosse vérole est sans contredit une maladie contagieuse qui se communique d'abord par un commerce impur, dont le venin consiste dans le vice de la semence du mâle, & des humeurs analogues de la femelle. Il est ensuite transmis dans le sang, où il produit tous les symptomes de cette maladie. J'avois jugé autrefois que ce venin consistoit dans une espece de vers vénériens, fondé sur ce que le mercure, qui tue toutes sortes d'insectes, étoit seul capable de le bien détruire. Vous aurez pu voir, Monsieur, ce que j'ai écrit sur cette matiere dans une de mes Théses, & dans une Dissertation latine qui fut imprimée à Montpellier sous le nom de Raiberti. J'avois cru d'abord que la peste de Marseille pourroit bien dépendre d'une autre espece de vers pestilentiels, qui nous avoient été apportés de Seyde par le vaisseau du Capitaine Cha-

taud, & qui se feroient ensuite multipliés à l'indéfini, pour répandre la peste partout. Pour m'assurer de cette conjecture, je fis préparer à Aix par le Chirurgien qui étoit venu avec moi quantité d'onguent mercuriel. Je priai le Médecin qui s'enferma le premier dans les Infirmeries de cette ville de faire donner des frictions avec cet onguent deux fois par jour sur les bubons pestilentiels ; d'en faire appliquer sur les charbons, & sur les pustules charbonneuses. Je fis ensuite pousser ces frictions aussi loin qu'on le peut porter. Ce remede animoit extrêmement les malades, sans produire aucun bon effet ; ils ne laissoient pas de périr comme les autres, quoique le flux de bouche commençât à paroître. J'appris ensuite à Marseille qu'un Chirurgien des Infirmeries y avoit aussi tenté ce secours inutilement ; ainsi je fus entièrement désabusé de ma conjecture. Si, malgré cette diversité de causes, l'on veut comparer le venin pestilentiel au venin vérolique, quant à leur maniere de se communiquer, l'on doit du moins y mettre cette différence qu'aucun enfant ne sçauroit tetter une nourrice vérolée sans prendre la vérole ; au lieu que j'ai vû des nourrices pestiférés donner du

lait à leurs enfans, même dans l'Infirmierie du jeu de Mail à Marseille, sans leur communiquer la peste.

Ce que je dis de la vérole se doit entendre à peu près de toutes les autres maladies cutanées, qui ne se communiquent tout au plus que comme la petite vérole, par la transpiration vitiée qui les produit, ou les entretient. Pour pouvoir accommoder l'une de ces contagions avec celle de la peste, il faudroit nécessairement restreindre celle-ci au contact réitéré sans précaution, puisque l'on ne prend pas les maladies cutanées en touchant simplement les malades. Je n'en ai jamais pris aucune, quoique j'en aye touché presque tous les jours depuis plus de trente ans que je suis chargé de visiter les pauvres de Montpellier. Est-il vrai semblable que je n'aye aucune des dispositions qu'il faut avoir pour prendre par le simple contact les maladies cutanées, non plus que pour gagner la peste, en visitant & touchant les pestiférés chaque jour pendant plus de huit mois ? Diroit-on aussi que de douze personnes qui sommes ici venus de Marseille en parfaite santé, graces au Seigneur, il n'y en eut pas une qui eut les dispositions à la peste ? Nous devrions

avoir tous péri, si elle se prenoit en touchant les pestiférés. Passons aux autres maladies contagieuses qui se prennent par les miasmes répandus dans l'air.

Vous sçavez, Monsieur, que si la phthisie pulmonaire, l'ophthalmie, & la dysenterie, sont quelquefois contagieuses, ce n'est que dans les cas où l'humeur bronchiale, les larmes, & le mucus intestinal, vitiés sont portés par l'air dans les poumons, aux yeux, & aux boyaux, des personnes disposées, qui fréquentent long-temps ces malades, qui couchent avec elles, ou qui vont sur le même siège à la garderobe. Ainsi ces maladies ne peuvent servir d'exemples pour la contagion de la peste qu'à l'égard des personnes qui boivent, ou mangent avec les pestiférés, qui couchent avec eux, ou qui habitent sous le même toit. Pour s'assurer que la peste se communique par tous les endroits rapportés, & en juger par l'exemple des autres maladies contagieuses, il faudroit que dans la peste, comme dans ces maladies, toutes les parties qui reçoivent le venin contagieux se trouvassent constamment attaquées; ce qui répugne à l'expérience, comme vous l'aurez sans doute remarqué, en parcourant

l'état des cadavres pestiférés dont la bile a été tirée, & que je vous ai envoyé.

Il est vrai, Monsieur, que suivant l'hypothèse des sels & des souffres, vous ne manquerez pas de raisons, & d'exemples tirés de la Chimie, pour prouver qu'un venin salin sulphureux peut se trouver tantôt enveloppé dans son soufre, tantôt dégagé de ce même soufre, pour agir par son sel corrosif sur les parties disposées, ou sur celles qu'il aura épargnées en entrant. Vous pourriez m'apporter, pour expliquer la corrosion particulière de différentes parties, le fameux exemple de l'esprit de nitre qui dissout l'argent sans toucher à l'or, & celui de l'eau régale qui dissout ce roi des métaux sans toucher à l'argent. Mais permettez-moi de vous rappeler ce que je crois vous avoir dit dans ma précédente, que je ne suis pas moins prévenu contre le jeu des sels & des souffres que contre le système supposé des esprits animaux. Avec ces deux préventions, dont je désespère de me guérir, voici ce que je pense sur la cause de la contagion de la peste.

Toute maladie, quelque contagieuse qu'elle soit, doit avoir une cause prochaine indépendamment de la contagion.

Sans quoi l'on ne sçauroit rendre raison du premier malade qui a été attaqué. La même cause qui produit immédiatement une maladie contagieuse doit se transmettre d'un sujet à l'autre pour produire un semblable mal ; c'est ce que nous remarquons constamment dans toutes les maladies contagieuses. Nous convenons, par exemple, que la rage canine dépend originairement d'un vice de la salive, parce que nous voyons que cette maladie se communique par la morsure, en transmettant cette salive vitiée. De même, si nous pouvons convenir que la peste de Marseille dépend d'un vice particulier de la bile, comme mes expériences semblent le démontrer, il me paroît qu'on pourroit inférer de-là que cette peste se communique par le moyen de la même bile, lorsque ce recrement devenu pestilentiel s'est ramassé peu à peu dans la vésicule du fiel ; qu'il passe ensuite par les boyaux & les veines lactées dans le sang ; qu'il se mêle bien-tôt après par le moyen de la circulation avec toutes ses humeurs ; & qu'il se distribue par-tout de maniere à produire la peste. La rage canine ne se manifeste aussi que lorsque la salive vitiée a infecté toute la masse du sang.

Cette infection générale fait que, quoique la rage canine ne se communique ordinairement que par la morsure, on ne laisse pas de croire, sur le rapport de certaines observations, que le sang & les autres humeurs des enragés, peuvent donner la rage en se transmettant; parce que ce sang & ces humeurs sont chargées de parties intégrantes d'une salive venimeuse qui produisent un effet pareil à celui que produit la même salive qui a pénétré dans le sang par la morsure; d'où je crois pouvoir inférer que la peste de Marseille se transmet aussi par les parties intégrantes de la même bile pestiférée, qui, pour produire la peste, se sont répandues dans tout le sang & dans les humeurs des malades. En admettant la contagion de cette manière on n'aura pas besoin de supposer un air infecté, on ne craindra pas plus de toucher, & d'assister, les malades de peste, que ceux de la rage. Il suffira de purifier les hardes des pestiférés avant de s'en servir, d'établir des quarantaines convenables, & de prendre les autres précautions nécessaires, dont on a coutume de se servir pour l'utilité publique, & la sûreté du commerce.

Les autres difficultés que vous me fai-

tes l'honneur de me proposer sur la contagion se résoudront aisément, Monsieur, si vous faites réflexion que la peste de Marseille n'est pas moins épidémique que contagieuse. Elle a dû se répandre par une cause générale, indépendante de la contagion, puisqu'il est sûr que plusieurs personnes en ont été saisies sans avoir eu aucune communication suspecte. Lorsque nous avons vû tomber jusqu'à cinq cens personnes malades par jour dans tous les différens quartiers de la ville, chacun étoit renfermé dans sa maison, & personne ne communiquoit. Est-il vraisemblable que tant de personnes dispersées eussent communiqué avec des pestiférés, ou porté des hardes pestiférées, avant que de s'enfermer ? C'est pourtant ce qu'il faudroit nécessairement supposer si le mal ne se prenoit que par contagion. Comment après que cette peste a eu fait ses plus grands efforts dans toute la ville, auroit-elle pû se répandre dans tout son vaste terroir pour y attaquer tout à la fois ceux des Bastides écartées les unes des autres ? Si le mal n'étoit point épidémique, & qu'il fût simplement contagieux, il devroit se transmettre toujours de proche en proche, & il auroit fallu tout au moins

que les Bastides les plus près de la ville eussent été infectées avant celles qui en sont le plus éloignées, & qui n'ont eu aucun commerce avec elles : ce qui est tout-à-fait contraire à l'expérience.

Aussi n'ai-je jamais pu me persuader que cette peste ne vint que de quelques personnes, ou de petits paquets de marchandises répandues furtivement dans Marseille. Pour m'assurer si cette maladie n'y étoit pas déjà avant l'arrivée du vaisseau qu'on suppose la lui avoir portée le 25 de mai de l'année dernière, je me suis informé très-exactement à des personnes dignes de foi ; j'ai ensuite vérifié ce qu'ils m'en avoient dit par les livres des Maîtres Apothicaires de Marseille, qui ont vû & visité ces malades. Voici ce que j'ai découvert de plus positif. Mademoiselle Augier, veuve, mourut dans cette ville la nuit du 19 au 20 avril 1720. Il lui avoit paru le 13 du même mois une parotide, sur laquelle on appliqua des cataplasmes, & la pierre à cauter. Mademoiselle Constan, femme d'un Négociant, fille de Monsieur Claude Giraud, âgée de vingt-huit ans, eut un charbon avec fièvre, dont elle faillit mourir du trois au quatre mai de la même année,

Environ le 20 du mois Mademoiselle Borte, demeurant rue du Ferret, quartier S. Jean, fut saisie d'une violente fièvre continue. Le deux & le troisième jour elle sua un peu; elle fut quitte de fièvre le cinq, & on s'apperçut au pli de l'aîne d'un bubon de la grosseur d'un œuf de poule, qui vint à suppuration, qui fut ouvert, & conduit à parfaite cicatrice. Je pourrois vous rapporter d'autres pareilles observations, si je ne croyois que ces trois fussent pour vous convaincre de l'existence de la peste dans Marseille avant l'arrivée dudit vaisseau.

Etant convaincu que cette peste étoit épidémique, & ne pouvant en rapporter la cause à l'infection de l'air, que j'avois vû varier plusieurs fois dans le cours de la maladie, sans qu'il y ait eu aucun changement essentiel, je m'informai aussi exactement qu'il me fût possible de l'état des saisons qui avoient précédé la peste, & des alimens dont le peuple étoit nourri. Je m'adressai pour cela à différens payfans du terroir, & en dernier lieu à celui que M. Rouftron nous envoya pour Concierge de sa maison que nous habitons. Celui-ci me parut d'autant plus sincère que son rapport se trouva tout-à-fait conforme à

tout ce que les autres m'en avoient dit, & que je vis le mauvais pain que le peuple mangeoit pendant le mal. Voici ce que je ramassai de plus avéré sur cette matiere.

L'été de 1719 les chaleurs & la sécheresse furent excessives ; il n'y eut presque point de récolte de bled, peu de vin, & peu d'huile. Pendant ces chaleurs, qui durèrent les mois de juin, juillet, & août, il ne fit presque pas de vent ; celui du levant fut le seul qui regna, mais petit & fort chaud. Aux mois de septembre, octobre, & novembre de la même année, il survint quantité de pluies abondantes, avec de furieux vents du couchant souvent redoublés, sur-tout le 20 septembre, & le 19 novembre. Pendant les quatre mois de 1720 qui ont précédé la peste, le menu peuple de Marseille, & les payfans du terroir, se nourrirent d'un mélange de bled du Levant, avec un tiers d'orge, d'avoine, ou de seigle. Un de ces payfans m'ajouta que de jour à autre ce mélange de bled augmentoit si fort de prix qu'il le vit doubler de sa premiere valeur en un même jour. Je crois que cette irrégularité des saisons peut avoir contribué à l'épaississement du sang humain, & du suc des plantes, & que la mauvaise nourriture,

principalement le mélange des bleds, qui formoit un pain d'une odeur très-désagréable, a produit cette bile noire, & verdâtre, qui constitue le venin pestilentiel. Vous sçavez, Monsieur, que la bile de la vésicule du fiel qui tombe dans le duodénum est la principale liqueur qui concourt chez nous à la séparation du chyle. Vous avez sans doute lu les expériences que feu Monsieur Vieussens mon beau-pere a rapporté dans le Traité des liqueurs du corps humain, en preuve de cette vérité; ainsi vous verrez aisément pourquoi j'ose avancer dans cette occasion que cette même bile humaine est infectée la première; & vous jugerez sans doute pourquoi cette peste n'attaque que l'homme, & non pas les autres animaux.

Si la peste n'a pas pénétré dans certains endroits de la ville de Marseille, par exemple, dans l'Abbaye de saint Victor, chez les Dames Religieuses du grand Couvent de la Visitation de sainte Marie, chez les Dames qu'on nomme Lyonnoises, & parmi tous les pauvres des deux sexes, & de tout âge, qui étoient enfermés dans la maison de la Charité, avant qu'on les en fît sortir pour y mettre les pestiférés, ce n'est pas tant, à mon avis, parce qu'on

s'y est garanti de la contagion en demeurant enfermé, que parce qu'on s'y est toujours nourri d'excellent bled, comme je m'en suis informé par moi-même.

Je ne doute pas cependant que la peste ne puisse venir indépendamment des mauvais alimens, puisque je la reconnois contagieuse, & que les chiens, qui se nourrissent à peu près des mêmes alimens que l'homme, ne l'ont prise que par l'injection de la bile pestiférée; mais j'ai cru devoir vous ajoûter ces faits, pour faire voir qu'une constitution épidémique, en fait de peste, se peut accorder avec la contagion; de même que nous sçavons en Médecine que la petite vérole, & la rage canine sont deux maladies épidémiques, quoiqu'elles soient aussi véritablement contagieuses. Il est temps de finir cette longue lettre en vous assurant de la parfaite estime avec laquelle je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, DEIDIER.

Du Grau de Palaccas près de Montpellier
le 6. juillet 1721.

SENTIMENT.

De la plupart des Médecins & Chirurgiens-Majors qui ont traité les pestiférés à Marseille, sur la question qui y fut proposée, Si les rechutes pourroient perpétuer la peste.

LE 16 mars 1721. M. le Chevalier de Langeron, Commandant en chef pour le Roi dans la ville de Marseille & son territoire, ayant assemblé chez lui tous les Médecins & Chirurgiens-Majors qui se trouverent pour lors dans cette ville, il a été procédé à la lecture du Mémoire suivant, pour délibérer sur les articles y contenus, en présence de MM. les Echevins de ladite ville.

M É M O I R E

TOUCHANT LES RECHUTES QUI PEUVENT
PERPÉTUER LA CONTAGION.

Trois sortes de malades peuvent tomber en rechutes.

I. Ceux à qui il est resté des fistules, ensuite des bubons mal pansés,

Tant que ces fistules fluent elles sont à craindre, sur-tout si elles viennent à se boucher sans avoir été mondifiées ; l'humeur arrêtée peut fermenter de nouveau, & , refluant dans le sang, y allumer une fièvre qui, venant du même principe, pourroit redonner la même maladie, qui pour lors seroit véritablement contagieuse.

II. Ceux dont les bubons n'ont suppuré qu'imparfaitement, dont les glandes n'ont pas été consommées par la suppuration.

En ceux-là le moindre excès peut mettre l'humeur, & le principe contagieux, qui est encore dans la glande, en mouvement, le communiquer au sang, & rallumer ainsi la fièvre pestilentielle dont les suites ne sont pas moins à craindre que celles de la première.

III. Ceux dont les bubons n'ont point du tout suppuré.

Si ceux-là n'ont point pris la précaution de se purger, au moins deux ou trois fois, il est constant qu'ils ont encore le vice de la contagion dans le corps, lequel, ému par le moindre excès, peut leur redonner la même maladie aussi contagieuse qu'auparavant.

Pour prévenir ces inconvéniens, il faudroit joindre aux Commissaires qui feront la troisième visite pour la désinfection, des Médecins & Chirurgiens expérimentés, qui visiteroient les malades, & leur ordonneroient sur le champ des remèdes nécessaires. Mais, comme il n'y a gueres que les pauvres qui seroient dans ces trois cas, il seroit nécessaire de rétablir l'Œuvre de la Miséricorde, qui a été interrompue pendant ce temps-ci, afin qu'elle fournît aux malades qui ne peuvent pas supporter la dépense, les remèdes nécessaires; ou bien on pourroit faire des pillules purgatives que les Médecins porteroient avec eux, & qu'ils distribueroient aux malades selon leur besoin, à mesure qu'ils les visiteroient; car ces sortes de malades peuvent être traités chez eux sans aucun danger pour ceux qui les assistent, l'humeur ne pouvant rien communiquer tant qu'elle est fixe, & nichée dans les parties; mais dès qu'elle est mise en jeu, & en mouvement, & qu'elle met en branle toutes les autres humeurs, alors elle devient certainement contagieuse.

DÉLIBÉRATION

Sur le précédent Mémoire.

Lecture faite, Monsieur le Commandant ayant recueilli la voix d'un chacun, il a été unanimement délibéré par tous les suffrages que les trois sortes de malades proposés dans le susdit Mémoire, ayant déjà eu la peste, étoient beaucoup moins susceptibles de la reprendre que ceux qui n'en avoient pas été atteints ; & qu'on ne devoit aucunement appréhender que la maladie se renouvelât chez eux, ni qu'ils pussent la transmettre en communiquant avec autrui.

C'est le propre de toutes les fermentations de détruire, ou d'altérer, les principes fermentatifs ; de manière que deux corps qui ont une fois fermenté ensemble ne sont plus en état de fermenter de nouveau ; & , puisque l'Auteur du Mémoire appréhende les rechutes par une nouvelle fermentation, cela suffiroit pour se rassurer. Cependant afin de ne laisser aucun doute sur ledit Mémoire, il a été répondu à chacun de ses articles de la manière qui suit.

I. Les fistules qui succèdent aux bubons pestilentiels mal pansés doivent être regardées comme toutes les autres fistules, qui peuvent épuiser le malade par le long écoulement des matieres, ou produire une fièvre lente par le retour du pus dans le sang ; mais ce pus n'est point du tout capable de produire la peste.

II. Ceux dont les bubons n'ont suppuré qu'imparfaitement, & dont les glandes n'ont point été consommées par la suppuration, ne peuvent tout au plus que tomber dans les cas précédens ; ils deviendront fistuleux, sans être attaqués de la peste.

III. Ceux dont les bubons n'ont pas suppuré, quoiqu'ils n'aient pas pris la précaution de se purger, ne doivent pas craindre le retour du mal, dont le levain s'est entièrement brisé, & dissipé par la transpiration, par les sueurs, ou par les urines ; ainsi ces derniers doivent être moins suspects que les précédens.

Enfin il a été convenu qu'il seroit à propos de choisir un endroit dans la ville où l'on citeroit, & convoqueroit, deux fois la semaine tous les pauvres qui pourront avoir besoin du secours de la Medecine, & de la Chirurgie, pour être traités gra-

tis, & rassurer leurs esprits sur la crainte du mal; auquel endroit se trouveront les Médecins & Chirurgiens préposés pour exercer cette œuvre de charité, en attendant qu'on soit en état de rétablir la Miséricorde.

Fait & délibéré à Marseille les jour & an que dessus. Signé à l'Original : Deidier, Perrin, Raimond, Mailhes, de Boutellier, Labadie, Chabert Ch. R. Boyer de Paradis, Baile, Chirurgien-Major, Michel Médecin, Robert Médecin, Nelaton, Campredon, Galabert, Missié Chirurgien-Major, Colome Médecin, Faybelle, Scrode Chirurgien-Major.

SUITE DES EXPERIENCES

De M. Deidier, faites à Montpellier dans l'Hôpital de Saint Eloy, sur la bile des malades morts de fievres malignes pendant les mois de septembre, octobre, & novembre, avec M. Fises, Docteur en Médecine, & Messieurs Duly & Morel, Garçons Chirurgiens dudit Hôpital.

DIXIÈME CADAVRE.

Un soldat âgé de vingt à vingt-cinq

ans, d'un temperamment vif & sec, étant malade dans l'Hôpital Saint Eloy d'une fièvre maligne ordinaire, y périt au bout de quinze jours par une fluxion de poitrine.

Son poumon s'étoit trouvé dur, fort gonflé, remplissant toute la cavité de la poitrine, & adhérant à la plevre. Ayant remarqué que la bile de la vésicule du fiel étoit de couleur d'un verd d'herbe clair, nous la ramassâmes pour l'expérience suivante.

DIXIÈME EXPÉRIENCE.

Cette bile, ayant été détrempée dans quatre onces d'eau tiède, fut injectée en partie dans la veine jugulaire d'un chien, & une compresse trempée dans le reste de cette liqueur fut appliquée sur la plaie. Cet animal parut d'abord triste, & assoupi; il ne voulut ni boire ni manger de vingt-quatre heures, après lesquelles il mangea sans vouloir boire. Le troisième jour il but & mangea volontiers; la compresse se détacha, & le quatrième jour la plaie se trouva diminuée de la moitié. Elle s'est fermée peu à peu, & le chien s'est entièrement rétabli.

ONZIÈME CADAVRE.

Un paysan de cinquante à soixante ans, d'un tempérament mélancholique, avoit traîné près d'un mois dans l'Hôpital saisi d'une fièvre maligne ordinaire, ayant alternativement des délires, & des assoupissemens fréquens.

Après sa mort la bile s'est trouvée extrêmement épaisse, noire comme l'encre, & très-abondante.

ONZIÈME EXPÉRIENCE.

Nous mîmes environ une dragme de la bile de ce cadavre dans la plaie d'un chien, faite exprès à la partie extérieure de la cuisse droite. Cette plaie ayant d'abord été pansée avec des plumaceaux imbus de la même bile détrempée, il n'a paru aucun changement à ce chien. Nous lui fîmes avaler de la même bile sans qu'il perdit son appétit ; & , voyant qu'il se rétablissoit, nous abandonnâmes la plaie qui se cicatrifa en quinze jours, par le seul soin que le chien avoit de se la lécher de temps en temps.

DOUZIÈME EXPÉRIENCE.

Ayant voulu injecter de la même bile noire de l'expérience précédente dans la veine crurale d'un autre chien, & la seringue s'étant trouvée bouchée par le trop grand épaisissement de cette bile, l'injection ne put pas se faire ; mais nous imbûmes une compresse de cette bile noire détrempée autant qu'elle put s'en charger, & l'ayant appliquée sur la plaie nouvellement faite à l'intérieur de la cuisse gauche, cette compresse fut enfermée sur la peau, à la faveur de quelques points d'aiguille. Cette application n'a produit aucun changement considérable au chien ; cet animal ne nous parut ni assoupi, ni dégoûté ; il léchoit volontiers la plaie, & celle-ci s'est guérie après la sortie, & la chute de la compresse, comme dans l'expérience précédente.

TREIZIÈME EXPÉRIENCE.

Environ une dragme de la même bile noire tirée du onzième cadavre ci-dessus, & détrempée avec l'eau tiède, fut injectée dans la veine jugulaire d'un autre chien.

Cet animal n'en fut pas d'abord incommodé. Il étoit aussi gai qu'avant l'injection. Il nous parut seulement fort altéré, & but avec avidité. Le lendemain, ayant voulu visiter sa plaie, nous la trouvâmes un peu noire, & sèche, & le chien, étant devenu mauvais, mordit un des assistans. Les deux ligatures faites pour l'injection furent emportées sans que nous en vissions couler du sang; nous y appliquâmes un plumaceau chargé de digestif ordinaire, & soutenu par un bandage. Quatre heures après le pansement nous trouvâmes l'animal mort: il avoit vécu vingt-huit heures depuis l'injection. L'ayant ouvert nous trouvâmes que son cœur battoit encore violemment, & les battemens cessés, il n'y eut point de sang dans les ventricules, ni dans les oreillettes. Cette liqueur ramassée dans les gros vaisseaux nous parut d'un rouge vif, & fort fluide, sans aucune des concrétions que nous avions constamment observées dans tous les cadavres pestiférés. Il n'y avoit ici aucune marque externe ni interne de peste.



DOUZIÈME CADAVRE.

Un habitant de Montpellier âgé de trente à trente-cinq ans , fort gras , & robuste , d'un tempérament sanguin étant tombé sur le pavé , se fit une plaie simple à la partie droite & supérieure du front. Cette plaie négligée avoit attiré un érysypele sur toute la face , accompagné d'un gonflement de la parotide gauche. Cette parotide parut & disparut par trois différentes fois du matin au soir ; l'érysypele rentra tout-à-coup ; il survint un délire phrénétique , qui fut suivi d'un assoupissement mortel , dans lequel le malade périt après quinze à vingt jours de maladie , à compter du jour de la chute.

Par l'ouverture de son cadavre nous trouvâmes des eaux répandues entre le crâne & la dure-mere. Le cerveau plus ferme qu'à l'ordinaire étoit un peu rouge , & paroissoit avoir été enflammé à la partie de la pie-mere qui couvre le lobe postérieur de ce viscere. Il y eut environ un demi-septier d'eau jaunâtre répandue dans la cavité de la poitrine. Le grand lobe droit du poumon étoit un peu dur à sa partie supérieure. Le cœur avoit une

concrétion polypeuse à chaque ventricule. Nous trouvâmes aussi environ deux pintes d'eau lymphide épanchée dans le bas-ventre. Toute la graisse de ce cadavre étoit fort jaune. Le foie nous parut un peu gonflé, & la vésicule du fiel, presque vuide, ne contenoit pas plus d'environ deux dragmes d'une bile jaune.

QUATORZIÈME EXPÉRIENCE.

La bile de ce cadavre, ayant été détrempée dans deux onces d'eau tiède, fut injectée par la veine crurale d'un chien. Cet animal but, & mangea de la viande d'abord après l'injection. Il n'en a pas paru du tout incommodé. La plaie étant fort saigneuse, nous fûmes obligés de la remplir de poudres astringentes soutenues d'un plumaceau, & d'un bandage convenable. Vingt-quatre heures après cet appareil fut ôté, la plaie nous parut sèche & noire, le chien se la lécha d'abord : elle suppura le lendemain. Elle devint ensuite rouge & vermeille ; elle avoit diminué de plus de la moitié dans l'espace de huit jours, pendant lesquels le chien nous a paru jouir d'une parfaite santé.

QUINZIÈME EXPÉRIENCE.

Huit jours après l'expérience précédente, le chien qui en avoit fait le sujet fut tué par environ une dragme de vitriol de Hongrie en poudre, & dissoute dans une quantité suffisante d'eau tiède, que nous injectâmes par la veine jugulaire. Cet animal périt sur le champ dans des convulsions universelles. Son cœur fut trouvé rempli d'un sang grumelé, & réduit en une espece de bouillie épaisse, & fort égale, sans aucun grumeau. La bile de ce chien étoit jaune, & en petite quantité. N'ayant pu l'injecter dans la crurale d'un autre chien, dont les vaisseaux étoient trop petits, nous nous sommes contentés de tremper deux compresses dans cette bile, que nous avons appliquées, & cousues, sous la peau de deux plaies faites exprès à ce second chien. Il n'en est arrivé aucun changement notable, & nous n'avons observé dans ces deux chiens aucune marque externe, ni interne de peste.



SIXIEME LETTRE

De Monsieur DEIDIER, à Monsieur JEAN JACQUES SCHEUCHZER, Docteur en Médecine, Professeur de Mathématiques à Zurich, Membre de l'Académie des Curieux de la Nature, & des Sociétés Royales d'Angleterre, & de Prusse.

MONSIEUR,

P O U R vous marquer l'envie que j'ai de vous satisfaire en tout ce que vous me demandez, vous trouverez ci-joint mes expériences sur la bile, avec l'état des cadavres d'où elle a été tirée ; & j'écris par ce courier à Monsieur Montresse pour qu'il vous fasse tenir la lettre que je lui écris de ma seconde quarantaine, où vous trouverez ce que je pense sur les prétendus vers pestilentiels. Ces expériences, ni cette lettre à Monsieur Montresse, n'ont pas été imprimées. Si vous les trouvez dignes de la presse, je consens qu'elles voyent le jour, pourvû que vous ayez la bonté d'y joindre vos sçavantes & judicieuses réflexions par des notes, com.

me vous avez fait à la Dissertation de Monsieur Astruc. Sans cette précaution ces deux écrits ne sçauroient être bien reçus du public. Quoique vous foyez, Monsieur, d'une opinion contraire à la mienne sur la contagion, & l'épidémicité, de la peste, vous pouvez hardiment y ajouter tout ce que vous jugerez à propos; je ne suis pas si jaloux de mes sentimens que je ne sois toujours bien aise de voir ceux d'un aussi habile homme que vous...

A Montpellier le 9. juin 1722.

R E P O N S E

*De Monsieur SCHEUCHZER à Monsieur
ANTOINE DEIDIER.*

M O N S I E U R ,

JE ne sçais ce que je dois admirer plus, ou la rareté de vos expériences sur la bile des pestiférés, ou la hardiesse de l'entreprise. Cela s'appelle braver la mort avec tout son appareil. Cela n'appartient qu'à des Héros, comme vous l'êtes en effet, vous & vos illustres Collègues, qui avez éternisé vos noms non-seulement dans vos champs de bataille, la Provence & le Languedoc, mais aussi dans le reste

O vj

de l'Europe, spécialement dans la république des Medecins, dans laquelle on vous a des obligations infinies. Vos observations ne sont pas moins instructives que curieuses. J'ajoute qu'elles sont les seules sur lesquelles l'on puisse bâtir des systèmes.

Permettez moi, Monsieur, de mettre en parallele, au moins d'ajouter une observation, laquelle se trouve dans le beau livre *De peste danica* de l'illustre Monsieur Kælefer de Kereser, Chancelier de la Transilvanie, & Intendant des Mines, que j'ai l'honneur de compter parmi mes amis. Elle vient d'un Médecin de Vienne qui a mis à la question du feu un bubon pestilentiel. Je prens la liberté de la transcrire comme elle se trouve page 27, le livre étant des plus rares. *Collectam ex bubone pestilentiali materiam postquam retorta immissam auctis ignis gradibus urfisset, vidit primum aquam, post oleosam materiam, tandem ad collum retortæ sal ascendisse. Detracto autem post igne, & separatis, vitris maximum fœtorem, qualis vix e mille cadaveribus æstivi solis radiis expositis balare potuisset, prodiiisse, ut quamvis munita fuerit sensorio, tamen quasi submarine tactus ingenti tremore concussus fuerit.*

Postquam autem ad se rediit, fracta retorta, ineffabilis fœtoris salem volatilem, aqua regia acrimonia non cedentem, extraxit.

» Il mit dans une rétorte de la matiere
» ramassée de bubons pestilentiels, &
» ayant augmenté le feu par degrés, il
» monta d'abord du flegme, puis une
» matiere huileuse, qui fut suivie d'un
» sel qui s'attacha au col de la rétorte.

» Ayant laissé refroidir les vaisseaux, &
» les ayant délutés, il se répandit une
» infection telle que mille cadavres expo-
» sés aux chaleurs de l'été produiroient à
» peine ; de maniere que, quoique l'Ar-
» tiste se fut bouché le nez, il en fut
» frappé comme d'un coup de foudre, &
» saisi d'un tremblement considérable.

» Etant enfin revenu à lui, & ayant cassé
» la rétorte, il en tira un sel volatil d'une
» puanteur incomparable, & d'une acri-
» monie pareille à celle de l'eau régale.

L'Auteur (Monsieur de Kereseer) regar-
de comme causes de la peste *particulas*
arsenicali-sulphureas, caustica vi preditas,
qua in moleculis atmosphæ, vestimento-
rum, & corporis nostri, facile instar stria-
tarum particularum innectuntur, viresque
suas in motum actæ, quasi serpendo, cum
ignis adurens, exserunt. » Des parties arsè-

» nico-sulphureuses, de vertu caustique,
» qui s'attachent aisément en maniere de
» vis aux molécules de l'athmosphere,
» des habillemens, & du corps même, &
» qui, mises en mouvement comme en
» serpentant, agissent à la maniere d'un
» feu dévorant.

Pour ce qui regarde vos observations, Monsieur, je crois que vous ne trouverez pas facilement en Europe un juge plus digne, & sans doute plus favorable que M. le D. Woodward, célèbre Médecin, & Professeur au Collège de Gresham à Londres, qui a fait avec un soin extraordinaire des observations sur la bile, que j'attens avec impatience pour confirmer mes remarques, ou pour les corriger; car je ne les ai pas encore vûes. J'aurois, comme vous voyez, des raisons suffisantes pour suspendre mes réflexions, vû l'estime que j'ai pour ce grand homme, un de mes meilleurs amis. Je n'ose pas pourtant me tenir en silence, obligé de répondre, sinon à votre attente, au moins à votre invitation, & prêt à soumettre mes idées à vos lumieres.

Vos belles expériences faites sur la bile des pestiférés m'engagent à faire une réflexion générale qui regarde l'acrimonie

du sang, exaltée par la cause de la peste quelle qu'elle soit. Il est constant que la bile est la liqueur la plus âcre de celles qui se séparent de la masse du sang. Elle est chargée, selon le langage des Chimistes, de parties alkalines, acides, & sulphureuses ; & c'est dans cette acrimonie élevée au plus haut degré que semble consister la violence de cette terrible maladie. Je n'examinerai point si cette acrimonie est alkaline, acide, ou muriatique ; coagulante, ou dissolvante ; je m'arrête à ce qui est incontestable, vérifié par des inflammations, corrosions, sphacélations, & autres symptômes, par la mort même si prompte, & par vos observations anatomiques. En parcourant ces préliminaires, je vais chercher la cause de la plénitude de la vésicule du fiel que vous avez rencontrée dans tous les cadavres tant des hommes que des chiens.

Voici deux observations anatomiques & pratiques qui nous donneront quelques lumières.

La première est d'un homme âgé de soixante ans, nommé Salomon Baumer, du village d'Altikou. Cet homme, tisserand de profession, étoit travaillé d'une difficulté d'avaler depuis quelques années,

& est mort enfin quasi de faim, ne pouvant avaler les dernières semaines de sa vie que quelques gouttes d'eau. J'ai trouvé dans le cadavre, extrêmement exténué, les boyaux & l'estomac fort flasques; leurs vaisseaux, comme aussi ceux du mésentère, remplis de sang noirâtre; l'omentum destitué de toute graisse, résorbée sans doute pour la nourriture; les poumons livides, parsemés de taches; une enflure calleuse, & skirrheuse à l'entrée de l'estomac, laquelle bouchoit entièrement l'orifice supérieur, & ne donnoit pas même passage à la sonde la plus subtile; &, ce qui nous vient à propos, la vésicule du fiel étoit remplie de bile épaisse, noirâtre, grande au triple. La dissection de ce corps a été faite le 11 décembre 1721.

L'autre observation est aussi d'une déglutition difficile d'un orphelin de seize années nommé André Rüdissli, dont j'ai disséqué le corps scorbutique, scrophuleux, & émacié, le 23 avril 1722, & trouvé les artères aorte & pulmonaire, larges de huit lignes, mais vuides presque de sang. La surface interne des boyaux, sur-tout du duodenum, ridée, étoit en plis; les glandes du mésentère, & toutes les

autres , spécialement aussi le pancréas , sèches , & comme endurcies ; le foie dans son état naturel ; mais la vésicule du fiel fort remplie d'une liqueur noirâtre , épaisse , & gluante ; les poumons trop secs ; du pus dans les rameaux principaux de la trachée ; les glandes maxillaires inférieures depuis long-temps enflées ; les glandes thyroïdes grosses , écrouelleuses ; au-dessous ou derrière le pharynx entre les deux muscles longs , une glande scrophuleuse de la grosseur d'une noix , & une autre plus grosse au-dessous du muscle long gauche , lesquelles , en pressant le pharynx , rendoient la déglutition si difficile , que dans les dernières semaines le malade avaloit à peine les bouillons les plus fluides.

Ce n'est pas ici le lieu d'étendre tout au long les réflexions qui peuvent se faire sur ces cas ; je n'en tire que cette conséquence que le foie sépare facilement les parties âcres de la masse du sang , & d'autant plus abondamment que celle-ci est devenue plus âcre. Et , comme la sève pousse quelquefois dans les arbres coupés , ainsi la bile continue à être séparée même après la mort. Ayez la bonté de lire dans Vepffer , *Hist. cicut. aquat.* p. 252. l'Ob-

fervation d'un chien à qui il fit prendre
 le crocus metallorum : *Cui, utcumque ve-*
sicula biliaria post aliquot vomitus inanior
& flaccidior evaserit, tamen noctu cum
hepate in cadave e relictâ mane denno
plenior & turgidior apparuit. » Bien que
 » quelques vomissemens ayent rendu la
 » vésicule du fiel plus flasque, & en ayent
 » vuide une partie, le lendemain on la
 » trouva plus plaine & plus gonflée, en
 » examinant le foie qu'on avoit laissé
 » dans le cadavre dans la situation natu-
 » relle. « Les observations de la vésicule
 du fiel trop remplie sont assez fréquentes
 dans les cadavres : il faut que les con-
 duits sécrétoires soient fort larges. On
 en peut juger par les injections faites
 dans la veine-porte avec des liqueurs co-
 lorées, qui donnent la même couleur à
 toutes les glandes, & trouvent même
 passage par le conduit hépatique. *Voyez*
Ortlob De χυλοποιήσεο negotio. Th. 11. &
12. Peut-être que l'acrimonie de la bile y
 contribue aussi.

Nous avons fait cette année une expé-
 rience assez curieuse dans les poissons.
 L'on observa par-ci-par-là à la fin du
 mois d'avril dans le lac de Constance le
 long du Rhin, jusqu'au-dessous de Schaf-

foufe, des poiffons des efpeces des plus délicates morts, & jettés au bord. Dans tous ces poiffons on trouva la veficule du fiel extraordinairement gonflée, & des puftules rougeâtres dans les visceres. Les raifonnemens varioient là-deffus. La plupart des pêcheurs accufoient la chaleur fubite du mois de mars, qui avoit fait fortir les poiffons de leurs cavernes, fuivie d'un froid fort grand dans le mois d'avril. Ceux qui ont regardé ce phénomène comme un avant-coureur de la peste (car il y a des prophètes, des augures par-tout) ont ceflé de prognostiquer, quand le mal a ceflé entierement au mois de mai. J'ai allégué tout ceci pour faire voir que le gonflement de la veficule du fiel est un accident fort ordinaire tant parmi les hommes que parmi les bêtes.

Pour ce qui regarde les pestiférés je renvoye à ce que j'ai dit dans mon Commentaire fur la fçavante Differtation de Monsieur Astruc, page 8. Quand je confidere tant d'obftacles qui fe trouvent dans la mafle du fang, fur-tout veineux, qui ne peut pas continuer la circulation par les poumons, & gonfle, comme toutes vos observations l'attestent, extrêmement les ventricules, & les oreillettes du

cœur, le sang de la porte, quoique fort lent dans son mouvement, doit nécessairement donner plus de bile que dans l'état naturel.

PREMIERE EXPERIENCE.

Il est tems de venir à vos expériences faites tant sur des corps attaqués de la peste, que sur des créatures innocentes. Il est constant parmi les Chimistes qu'il y a dans la bile des parties alcalines, & acides, mais si bien mêlées que ni les unes ni les autres ne prédominent. Mais dans une constitution malade il arrive que tantôt les unes tantôt les autres prennent le dessus, étant quasi extraverties. S'il y avoit lieu de conjecturer sur ces principes, je dirois que votre bile, constamment noire & verdâtre, est devenue vitriolique, acide, & austere. Elle a verdi d'un verd d'herbe permanent par le mélange de l'esprit de vitriol, & jauni avec l'huile de tartre, ou le sel alkali fixe. Je voudrois pourtant que vous eussiez fait plusieurs autres affusions, tant avec des acides, qu'avec des alkalis, ou sels neutres. La bile d'un chien, verte & jaunâtre dans l'état naturel, devient noi-

râtre par l'esprit de vitriol. Regn. de Graf. *De succ. pancreat.* §. 147. mais votre bile pestiférée noirâtre en devient verte. Vicarius, *Diss. de bile* p. 18. a obtenu dans la bile d'une carpe par l'affusion de l'esprit de nitre une belle couleur verte ; mais la vôtre donne un noir d'encre passager. J'ai pris ces jours-ci la bile d'un bœuf : elle étoit jaune-brun, & j'ai observé ce qui suit. Par l'affusion de l'huile de tartre, après la dissolution faite, la bile est devenue claire, & ne changea point de couleur. L'esprit de vitriol la rendit d'abord trouble ; il se forma des flocons d'un jaune obscur ; mais après quelques heures, tant la bile que les flocons, & le sédiment devinrent verts comme le verd de gris. Le même changement est arrivé par l'affusion du vitriol de Chypre, mais le sédiment fut plus abondant, & plus épais. La solution du sublimé corrosif fit aussi des flocons d'un verd obscur, après quelques heures la liqueur est devenue d'un verd clair. La peau qui surnageoit étoit aussi verd de gris, & bleuâtre. La teinture de saphir (laquelle se fait par le mélange de la solution de cuivre par l'eau forte avec l'esprit de sel ammoniac) rendit la bile

porracée, pour parler ainsi avec les anciens, sans séparation de parties. Après quelques heures la liqueur est devenue trouble, le verd foncé subsista, & on vit se précipiter en bas quelques parties terrestres couleur de verd de gris. La solution du sucre de saturne faite avec le vinaigre distillé donnoit des flocons viscidos, & jaunes. J'ai voulu faire ces expériences pour voir quels venins produisent une bile noirâtre, & verte; & j'ai raison, comme vous voyez, de conclurre, ou, si vous voulez, de conjecturer, que ce sont surtout des parties vitrioliques. J'ai pris aussi par curiosité la décoction des feuilles de la Thora, si renommée par son venin subtil, & j'ai observé que la bile n'a pas changé de couleur, mais qu'elle en a été rendue plus fluide. J'ajouterai, quasi par surabondance, une observation fort rare, d'une colique terrible, & spasmodique, laquelle a attaqué un Couvent de Bénédictins, nommé Engelberg, causée par un venin vitriolique extrait des vases de cuivre, qui par un cours de plusieurs années ne furent pas étamés. L'observation se trouve tout au long dans mes voyages des Alpes, qui sont sous la presse à Leyde en Hollande, page 14.

Je n'en tirerai que ce qui nous sert,
& ce que j'ai observé l'an 1702. dans le
cadavre d'un Religieux mort de cette ma-
ladie cruelle. *Offendi in colo intestino cor-
puscula pisiformia, subviridia, mollius-
cula, sparsim intestinali tunica interiori
adherentia; in hepatis, cetera sani, parte
summa folliculos terreo concremento infarc-
tos; vesicam urina distentam; pulmones
maculis atque lituris e viridi cæruleis un-
dique fere inspersos; alicubi sero viscido,
spumoso repletos, alibi exsuccos prorsus, ac
si per aliquot ante sectionem dies fuissent
suspensi in aere libero; cordis auriculam
dextram solito majorem, repletam sangui-
ne coagulato, sed & vera polyposa concre-
tione quæ sese protendit per ipsius venæ cavæ
ramos ascendentes ad spithamas ferme
duas; in sinistra quoque auricula polypum
aliud sed triplo priori minorem. In pericar-
dio fluctuabat serum subviride, flavum,
salsum, unciarum circiter trium.* » J'ai
» trouvé dans le colon des corpuscules
» verdâtres qui ressembloient à des pois,
» étoient mollets, & adhérents par-ci-par-
» là à la membrane intérieure de l'in-
» testin. La partie supérieure du foye,
» d'ailleurs sain, renfermoit des follicu-
» les remplies d'une concrétion terreuse.

» La vessie étoit pleine d'urine. Les poul-
» mons étoient semés presque partout de
» taches, & de rayes, d'un bleu verdâtre.
» Ils étoient en certains endroits pleins
» d'une serosité visqueuse, écumeuse, &
» dans d'autres endroits aussi desséchés
» que si on les eût exposés à l'air libre
» plusieurs jours avant l'ouverture. L'o-
» reillette droite du cœur étoit beaucoup
» plus grande que de coutume, pleine
» non-seulement d'un sang caillé, mais
» d'une vraie concrétion polypeuse qui
» s'étendoit dans les branches supérieu-
» res de la veine-cave, presque de la lon-
» gueur de deux piés. Il y avoit un autre
» polype dans l'oreillette gauche, mais
» de deux tiers plus petit. On trouva dans
» le pericarde environ trois onces d'une
» serosité verdâtre, jaune, & salée. » Vous
voyez, Monsieur, que cette observation
n'est point alléguée sans raison. Je laisse
à ceux qui sont pour le venin vitriolique
de la peste le soin d'en profiter.

SECONDE ET SIXIEME EXPERIENCE.

Quoiqu'il en soit, il s'y fait sans dou-
te, ou médiatement ou immédiatement,
comme par un esprit Gorgonien, une
coagulation

coagulation. J'en ai parlé dans mes notes sus-mentionnées p. 9 ; & cette disposition fraye le chemin à l'assoupissement , à la tristesse , au dégoût. C'étoit aussi les effets de la bile porracée & noire des Anciens. J'ajoute le chemin au tombeau. Il faut de nécessité que le cours du sang soit interrompu , que les esprits animaux , ou , pour parler comme vous , la force élastique des fibres manquent : il faut que la gaieté & la force de l'ame succombent ; le vaisseau coule quasi à fond dans le calme. Dans une attaque si furieuse la nature fait pourtant ses efforts. Pendant que les parties les plus grossières s'attachent ensemble , la lymphe s'épaissit , les fluides séreux s'épanchent , ou d'eux-mêmes , ou pressés tant par les parties coagulantes , que par la force des fibres irritées , qui tâchent de surmonter l'ennemi qui attaque. Cette même sérosité qui s'écoule , étant ainsi infectée de parties corrosives , cause des bubons , des charbons , des inflammations gangréneuses , ruinant la tissure des fibres partout où elle se jette. Je ne veux pas m'étendre sur la communication du venin appliqué par dehors , les passages étant assez connus , ni sur la résistance des chiens jusqu'au troisième

& quatrième jour , étant connu par l'expérience que ces bêtes résistent plus que les hommes à une peste qui ravage notre société , & qu'elles succombent aux injections vitrioliques.

TROISIÈME EXPÉRIENCE.

Une petite portion de venin pestilentiel , je dis même des grains , & des parties d'un grain , faisant de si grands effets parmi les hommes , nous ne devons pas nous étonner qu'une dragme de la bile pestiférée injectée dans la veine jugulaire fasse périr les chiens en quatre heures. Car cette injection attaque immédiatement la capitale de la vie. Le venin passe d'abord au ventricule droit , à l'oreillette du même côté ; & par la veine-cave tant ascendante que descendante ce venin se communique à toute la masse du sang veineux. Le cœur , engorgé d'un sang noir , & épais , ne peut pas s'en délivrer ; il se gonfle , & succombe. Il faut pourtant que le venin passe aussi au premier abord par l'artere pulmonaire dans le ventricule gauche , & par-là dans les arteres , & par ces canaux dans la veine-porte , pour venir dans le foye , & pour

passer de-là dans la bile. Il est vrai qu'une portion du venin peut d'abord exercer sa rage dans l'estomac, & dans le duodenum sur la bile, & infecter par le canal biliaire la bile qui se trouve dans la vésicule du fiel, & , peut-être, permettez-moi de parler dans l'idée du venin animé, qu'il y a des détachemens ou escadrons des insectes qui volent par le conduit biliaire dans le lieu qui leur est destiné. Mais passons outre. Nous trouvons par-ci-par-là des effets funestes & terribles que la bile, ou enragée, ou acre, peut causer dans les corps, quoiqu'il n'y ait encore rien de pestilentiel. J'ai vû des exemples d'enfans morts de terribles convulsions, parce qu'ils ont été nourris par des Xantippes, ou Harpies, je veux dire des nourrices emportées. Je trouve une histoire remarquable d'un homme blessé à Leyde en Hollande dans la vésicule du fiel, qui mourut après quelques jours de douleurs atroces causées par l'épanchement de la bile. Un Chirurgien assistant à la section s'étant par hasard blessé fort légèrement, fut si fort infecté de la bile qu'il touchoit que le lendemain il mourut épileptique. Le bras où étoit l'égratignure s'étoit gonflé avec in-

flammation. Un autre évita la mort, mais souffrit une enflure avec excoriation, & d'autres accidens au bras qui avoit manié la bile. M. Ortlob, qui en a été témoin oculaire, en fait mention, *Dis. cit. Th. 17.*

QUATRIÈME EXPERIENCE.

L'injection par la veine crurale ayant un chemin plus long à faire vers le cœur, ne le gonfle pas si-tôt, & ne tue pas si subitement le chien. L'urine coule souvent; la veine émulgente étant quasi bouchée par le sang coagulé, pendant que les artères apportent un sang plus fluide, bien qu'acre, qui se détache d'autant plus facilement de sa sérosité que le système des nerfs est quasi tendu. C'est par cette raison, à ce qu'il me semble, que les chiens urinent, sur-tout quand on les touche. C'est aussi la raison pourquoi les urines sont plus abondantes, & aqueuses, au commencement des fièvres malignes, & autres continues. Je ne veux pas m'arrêter aux tumeurs & gangrenes survenues proche de la plaie; parce que c'est ici, sans doute, la moindre résistance. Cette Expérience pourtant pourra donner oc-

casion à penser aux manieres artificielles de tirer dehors les bubons , ou charbons.

CINQUIEME EXPÉRIENCE.

L'exemple des glandes pourries , ou des plumaceaux chargés de pus , avalés avidement sans aucun risque , & même sans incommodité , par le chien dont vous parlez , est surprenant , & à mon avis à comparer avec ces venins , qui après quelques changemens artificiels , passent ou en alimens , ou en médicamens. L'Yucca , qui donne le pain aux Americains ; le mercure doux , excellent remede en Medecine , en sont des exemples. Peut-être donc que le changement du sang pestilentiel en pus a rendu , pour ainsi dire , le sublimé doux. L'odeur extraordinairement puante du cadavre a démontré pourtant que le sang est devenu quasi fracide , & que le chien invincible aux glandes pourries ne l'étoit pas à la bile , puisqu'il a subi le même sort que les autres par l'injection qui en a été faite dans la crurale. Je passe sous silence l'hémorrhagie survenue à la plaie le jour de la mort , parce que ce chien

s'étoit donné quelque mouvement violent pour s'échapper de sa prison.

SEPTIÈME EXPÉRIENCE.

La septième expérience démontre la multiplication du venin, quoiqu'affoibli. Les expériences précédentes prenoient, pour ainsi dire, la bête à la gorge, & l'étrangloient après un assoupissement; mais ici le venin qui a passé déjà dans deux corps produit des mouvemens convulsifs, & universels, avant que de tuer. Le système des nerfs n'est pas altéré d'abord. Il montre encore de la vigueur & de la sensibilité; mais enfin, étant fatigué par tant de tensions causées par l'acrimonie du sang, survient la léthargie; les convulsions même n'ont pas peu contribué au gonflement excessif de toutes les cavités du cœur, & ont causé un dégoût extraordinaire.

HUITIÈME EXPÉRIENCE.

Le huitième effet est encore en effet plus modéré que le précédent, bien que l'extérieur ait paru plus violent. Le chien

revenu de l'assoupissement après les convulsions, ne tombe pas roide mort, ni ne devient pas léthargique, mais vomit avec de violens efforts. Il est travaillé d'un hocquet, mange de la viande, revomit celle-ci ; c'est-à-dire que les fibres de l'estomac, & du diaphragme, réunissent leurs efforts pour se débarrasser d'un ennemi si redoutable. Le venin a jusqu'ici passé dans le troisième chien, & dans le quatrième corps infecté, & a rallenti un peu de sa force avec tant de filtrations, comme la peste même celle après ses ravages, & dégénère enfin en fièvre maligne.

NEUVIÈME EXPÉRIENCE.

Les chiens de la neuvième expérience sont à comparer avec ces hommes qui sont supérieurs à la peste, qui la souffrent, & qui en demeurent victorieux. Le venin passe par les organes excrétoires, & trouve son issue en partie par les urines, en partie par le canal des gros excréments, ou par d'autres émonctoires.

Je serois trop long, & peut-être trop ennuyeux, si je voulois m'arrêter aux

histoires des cadavres. L'on voit par-tout un cœur prodigieusement gros ; l'oreillette droite ordinairement plus gonflée que la gauche ; des inflammations gangréneuses dans les parties les plus nobles ; même des taches livides dans la substance du cerveau ; des abscesses ; le foie extrêmement grossi ; des polypes dans le cœur ; la vésicule du fiel toujours remplie d'une bile d'un pourpre livide. Le reste des expériences anatomiques faites à Montpellier sur les corps morts de fièvres malignes, & sur les chiens, marque la différence de celles-ci, & des pestilentiellles.

Je suis content, Monsieur, que vous donniez congé aux esprits animaux dans votre belle & sçavante Dissertation dont vous avez bien voulu me faire part. Je m'accoutume aussi de plus en plus à me défaire de ce dont je ne suis pas pleinement convaincu ; cependant vous permettrez que nous nous servions de temps en temps de ces esprits comme d'un terme reçu dans les Ecoles, comme les Physiciens se servent de celui de la nature, comme les Coperniciens du mouvement du soleil. Vous avez bien épluché cette matiere, & à mon gré. Je vous en félicite. Au reste,

MÉDICINALES.

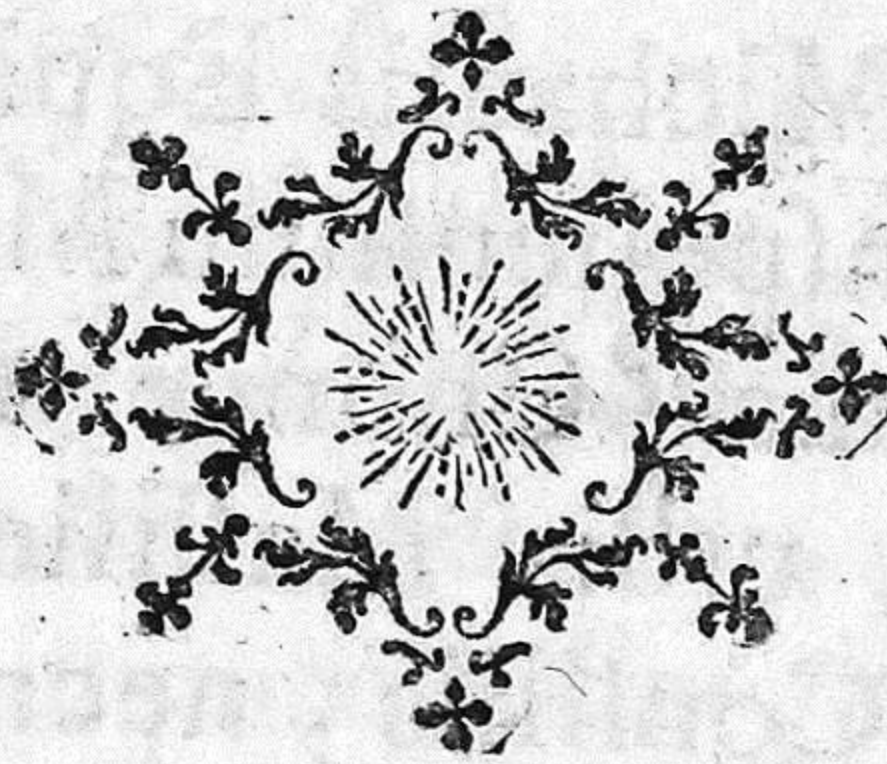
345

je prie Dieu pour votre prospérité, étant
avec un attachement respectueux,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, J. J. SCHEUCHZER.

A Zurich le 30. juin 1722.



D I S S E R T A T I O

QUA peculiaris de Contagio pestilenti opinio adstruitur pro solemni scholæ medicæ Monspeliensis instauratione die vigesima secunda octobris anni 1725, hora nona matutina habita ab ANTONIO DEIDIER, Regis Consiliario & Medico, Ordinis Sancti Michaelis Equite, in alma Monspeliensium Medicorum Academia Chimix Professore Regio, urbis Massiliensis Medico a Consiliis, necnon Regiæ Scientiarum Academiæ Londinensis Membro.

M O N I T U M.

UBI primum, affixis palam tabulis, conclamata est Massiliensis lues, eo statim animorum perturbatio devenit, ut nisi quoquomodo citius compesceretur, commune toti urbi excidium certissime immineret.

DISCOURS

PRONONCÉ à l'ouverture des Ecoles de Médecine de Montpellier le 22 octobre 1725, à neuf heures du matin, par Monsieur ANTOINE DEIDIER, Conseiller & Médecin du Roi, Chevalier de l'Ordre de S. Michel, Professeur Royal de Chimie dans l'Université de Montpellier, Médecin-Consultant de la ville de Marseille, de la Société Royale de Londres, où l'on établit un sentiment particulier sur la contagion de la peste.

AVERTISSEMENT.

AUSSI-TÔT qu'on fut informé par des affiches que la ville de Marseille étoit attaquée de la peste, la terreur s'empara tellement des esprits qu'on s'imagina que, si cette maladie ne finissoit au plutôt.

Has inter angustias ego calamitosam urbem ingressus (cum populi salus, suprema lex esse debeat) in id potissime incumbendum duxi ut terrorem publicum, qua verbis, qua exemplo, debellarem. Itaque sedulo cavi ne mihi vel pestis, ac contagionis, nomen excideret. Spreto metu domos agrotantium adire coepi, pulsus explorare, quae curationi apta videbantur adhibere, &c.

Tum ab amicis absentibus per litteras rogatus quid de hujusmodi morbo censerem, respondebam morbi Massiliensis (sic enim indigitare consueveram) symptomata per sanguinis coagulationem (cujus occasionales causas maturius disquirere parabam) explicari posse citra ullam aëris infectionem, quam ego nusquam agnovi. Communi tamen colleguarum epistola ad D. Fornesium medicinae Doctorem decima decembris anni 1720 data, illamque aeris infectionem alleganti, studio communis concordiae tunc pernecessariae subscripsi, inopportunum

de quelque maniere que ce fût, tous les habitans étoient menacés d'une destruction infaillible. Telles étoient les dispositions des esprits lorsque j'arrivai dans cette ville infortunée, conduit par ce principe que le salut du peuple est une loi à laquelle on ne peut se dispenser d'obéir. Aussi mon principal objet fut-il de combattre la terreur publique par mes discours, & par mes exemples. J'eus donc la précaution de ne jamais prononcer les noms de peste, & de contagion, d'entrer d'une contenance ferme dans les maisons des malades, de leur tâter le pouls, & d'employer tous les secours qui me paroïssent convenables à leur guérison.

Quand mes amis m'écrivirent pour me demander ce que je pensois de la maladie, je leur répondis que l'on pouvoit expliquer les accidens de la maladie de Marseille, c'étoit le nom que j'avois coutume de lui donner, sans avoir recours à l'infection de l'air, & au moyen de la seule coagulation du sang, dont j'avois dessein d'approfondir les causes occasionnelles. Cependant le lien de la concorde, plus nécessaire que jamais dans les circonstances, me fit mettre mon nom au bas de la lettre qui fut écrite en commun à M. Fornez,

ratus de primis tum causis disputare, cum sedendis omnium animis sat esset pro certo evincere, pestem (quod certissimum est) non contrahi simplici contactu.

Sed quid inde? Praefatus D. Fornesius in opere recentibus typis pervulgato, collatis cum communi illa privatis meis epistolis, ridendum me traducere aggressus est; quasi mihi parum constans, infectionem aëris, quam communi epistola adoptassem, privatis inficiarer. De quo, si me prius plane audierint, penes veri nominis peritos iudicium esto.

Obstrepuerat mihi antea (quem avide D. Fornesius exscripsit) D. Bertrandus Massiliensis Doctor Medicus, nova mea praesertim experimenta exhibilans; sed quali successu paulo post patuit; eadem enim cum plausu non in Gallia tantum, sed apud Helvetios, Germanos, Anglesque accepta, excusaeque sunt; mihiq; ad obtinendam Anglicae Scientiarum Academiae

Docteur en Médecine, le 10 décembre 1720, où l'on admettoit pourtant l'infection de l'air comme cause de la maladie. Je fis d'ailleurs réflexion qu'il feroit déplacé de disputer sur les premières causes, puisqu'il suffisoit, pour remettre le calme dans les esprits, d'établir comme une vérité incontestable que la maladie ne se gagnoit point par le simple contact ; ce qui étoit exactement vrai.

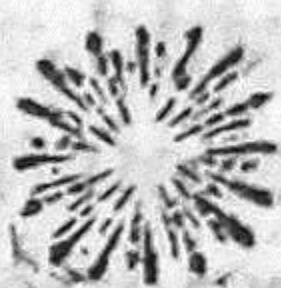
Mais qu'arriva-t-il de-là ? c'est que dans un ouvrage imprimé depuis peu, M. Fornez m'a tourné en ridicule en opposant cette lettre souscrite en commun à celles que j'écrivois en particulier, me reprochant d'être assez peu d'accord avec moi-même pour rejeter dans celles-ci l'infection de l'air que j'avois admise dans la première. Je laisse à juger si l'objection étoit bien fondée.

J'avois déjà été attaqué par un Docteur, que M. Fornez a copié avec complaisance ; par M. Bertrand, Médecin de Marseille, qui s'attachoit sur-tout à détruire mes nouvelles expériences. On n'a pas eu long-temps à attendre avec quel succès il le fit ; car on les reçut avec applaudissement non-seulement en France, mais en Suisse, en Allemagne, & en Angle-

*Societatem, haud obstantibus Sycophantæ
latratibus, viam muniere.*

*Porro neutri prædictorum obtrectantium
nominatim respondere dignatus sum. Scili-
cet affatim vindicarunt me Ephemerides
Gallicæ (die decima mensis augusti anni
1722) de D. Bertrando, quem tanquam in-
sipidum autorem, nullaque bona Medicinæ
tinctura imbutum, propinarunt; an de D.
Fornesio gratiosius judicaturæ sint expec-
tabo.*

*Interim, quo pura puta habeatur mea de
pestis contagione sententia, sequentem dis-
sertationem latino Gallicam, amicorum
consilio typis commisi; quod ut equi, boni-
que consulat cordatus Lector etiam atque
etiam rogo.*



terre, où elles furent imprimées ; & c'est elles qui m'ont frayé le chemin qui m'a conduit à l'honneur que m'a fait la Société Royale de Londres de m'associer à son corps, sans s'embarasser des cris de mon adversaire.

Je n'ai point cru que les ouvrages de ces deux adversaires méritassent une réponse expresse. Je m'en suis reposé sur le soin des Journalistes François, qui dans la feuille du 10 août 1722 ont traité M. Bertrand comme un plat Auteur, & dénué des bons principes en Médecine. J'attens tranquillement ce qu'ils diront de M. Fornez.

En attendant, pour que l'on sçache ce que je pense sur la contagion de la peste, je suis le conseil de mes amis, & je fais imprimer ce Discours, auquel j'espère que le Lecteur judicieux fera un accueil favorable.



DISSERTATIO

De pestis contagione.

Aliquandiu hesitavi, NN. susciperem ne Provinciam perorandi in hac scholarum solemnitate instaurata. Cum enim id genus exercitationis ferventia adhuc rhetorum studia amet, mihi quadraginta jam annos occupationibus longe alienis distento parum convenire videbatur, spartamque illam, qua juvenis olim functus sum, non nisi junioribus aptam esse arbitrabar. Verum tamen quia eo res devenit ut precedente anno, quo hinc abesse gravissimis de causis coactus sum, nemo peroraverit, devolutum in me, munus dicam an onus, invitatus subii, ne ordo violaretur; ordo inquam, statutorum custos, pacis vinculum, concordiae fomes, rei cujusque publicae munimen, orbis denique universi decus ac pulchritudo, de quo false admodum anonymus quidam poeta sic cecinit,

Ordine servato, mundus servatur, at, illo
Neglecto, pessum totus & orbis abit.

Itaque huic ordini litandum, quamquam laboris stipendio parum grato, eoque molest-

DISCOURS

Sur la Contagion de la Peste.

MESSIEURS,

J'ai beaucoup balancé à me charger du Discours qui devoit se prononcer à l'ouverture de cette Ecole. Ce genre d'exercice demande la vivacité de l'imagination d'un jeune Rethneur, & ne convient gueres à un homme qui s'est occupé pendant quarante années d'objets totalement étrangers. Je me suis acquitté de ce ministere pendant ma jeunesse, mais il me paroît qu'il ne convient gueres à mon âge. Mais, comme il n'y a point eu de Discours l'année dernière pendant laquelle j'ai été obligé de m'absenter par de puissantes raisons, j'ai mieux aimé me charger de ce fardeau que d'intervertir l'ordre; cet ordre qui est le conservateur des statuts, le lien de la paix, l'ame de l'union, le soutien de toutes les affaires publiques, en un mot qui fait l'honneur & la beauté de tout l'univers, & dont un Poëte anonyme a dit avec tant de raison, *le monde subsiste tant que l'ordre subsiste; vient-il à se déranger, le monde se dérange*

tiore, quo per resistentem memoriam, oculosque dudum debilitatos, nec memoriter discere, nec legere sine conspiciillis possum.

Porro inter deliberandum de dicendi argumento, statim sua veluti sponte mihi occurrit pestis contagio, quam ex Academicis nostris splendida oratione impugnavit alter, alter erudita dissertatione asseruit. Sollicitavit itaque me animus prolatas ab ambobus conjecturas librare non perfunctorie, easdemque vel adjuvare, vel resellere, quatenus experimentis certis aut conveniunt, aut repugnant; neque enim experimenta systematis aptanda sunt, sed systemata experimentis.

Quid igitur de proposita questione cogitem aperiam; cumque ita compositus sim ut laudatorum jam Collegarum partim utrique assentiam, partim dissentiam ab utroque, ab altero mutuabor quæ alterius objectis respondeam; et (nisi me fallit confidentia) inter duos illos Alexandros, utriusque ex-

aussi. Il faut donc se sacrifier à l'ordre, malgré les désagrémens du travail qu'il m'impose, désagrémens d'autant plus grands que l'infidélité de ma mémoire ne me permet pas d'apprendre par cœur, & que ma vue affoiblie depuis long-temps ne me permet pas de me passer de lunettes.

Entre les différens sujets que je pourrois traiter il n'y en a pas un qui m'ait plus affecté que celui de la contagion de la peste, qu'un de nos Professeurs a attaquée dans un Discours éloquent, & pour laquelle un autre a pris parti dans une sçavante Dissertation. Je me suis donc déterminé à peser au poids du sanctuaire les conjectures de l'un & de l'autre; de les fortifier, ou de les réfuter, autant qu'elles s'accorderont avec des expériences certaines, ou qu'elles y seront contraires. Car il ne faut point adapter les expériences aux systèmes, mais les systèmes aux expériences.

Je vais donc dire ce que je pense sur la question proposée; &, comme je suis d'accord en partie de sentiment avec tous les deux, & que je leur suis en partie opposé, j'emprunterai de l'un de quoi répondre aux objections de l'autre; &, si je ne me flatte mal-à-propos, en évitant les

trema declinans, medio tutissimus ibo.

Orationem autem instituam, ut ita loquar, ambidextram, & primum quidem pestem vere contagiosam esse monstrabo; postmodum vero evincam communicari illam non ex atmosphaera pestilentium atomorum, at ex immediato, vel equivalente, eoque non precipiti, sed repetito tantum, ac durante, contactu. Vos quotquot adestis, Auditores ornatissimi, benevolam, quaeso, mihi audientiam prestate, patientia vestra non diu abusuro.

PRIMA PARS.

Antequam disquiro sit ne pestis contagiosa, nec ne, postulat recta methodus ut quid pestis nomine designetur deffiniam, aut saltem describam; ne scilicet illorum vestigia sequar, quos animadverti de pestis contagio prius disputasse quam pestis naturam exposuissent, priusque disquisisse qualis sit quam quid sit.

deux extrémités dans lesquelles ils se sont jettés , je trouverai le milieu auquel il faut s'attacher.

Vous aurez donc, Messieurs, un Discours ambidextre, s'il m'est permis de détourner cette expression. Car je commencerai à vous faire voir que la peste est réellement contagieuse ; & je vous ferai voir en second lieu qu'elle ne se communique pas par un atmosphere d'atômes infectés, mais par un contact immédiat, ou quelque chose d'équivalent, contact non passager, mais répété, & durable. Je vous demande, Messieurs, une audience favorable, & je n'abuserai point de votre patience.

P R E M I E R E P A R T I E.

Avant de discuter la question si la peste est contagieuse, ou non, la méthode demande que je donne une définition, ou du moins une description, de la peste. Autrement je tomberoïs dans le défaut assez commun de ceux qui commencent par agiter la question de la contagion avant de faire connoître la nature de la peste, & qui en recherchent plutôt les qualités que ce qu'elle est.

Pestis igitur (de Massiliensi tantum loquor, quam solam vidi annum pene integrum) pestis hac ex distinctivis essentialibusque symptomatis aestimata, aliud nihil videtur esse quam bubonum, parotidum, carbunculorum, pustularum, & exanthematum, eruptio critica nunquam non lethalis, epidemica & contagiosa.

Quod originem ex causis generalibus habere queat vel solo hoc patet, quo qui primus peste conflictatus est eam ex contagione contrahere nequaquam potuerit. Pestis itaque, popularis morbus, interdum natales suos debet corruptis alimentis, fatori, spurcitiae egestatis individua comiti, aëri paludoso, & potissimum fami, unde proverbium à fame lues.

Proindeque morbos inter epidemicos accensendam esse pestem nemo sapiens inficiabit; quia tamen id altius nunc rimari instituti mei non est, in id unum incumbam, quod initio promisi, probaturum me pestem non epidemicam tantum, sed vere esse contagiosam.

Je ne parlerai que de celle de Marseille, la seule que j'ai vue, mais que j'ai vue pendant un an entier ; & je dis que la peste, suivant ses symptomes distinctifs & essentiels, ne paroît être autre chose qu'une éruption critique de bubons, parotides, charbons, pustules, & exanthèmes, toujours mortelle, épidémique, & contagieuse.

Que cette maladie puisse être produite par les causes générales, c'est ce qui paroît évident par la réflexion que celui qui en a été le premier attaqué ne l'a pas été par contagion. La peste est donc une maladie épidémique qui est quelquefois produite par des alimens corrompus, par la puanteur, la mal-propreté inséparable de la pauvreté, par un air marécageux, & sur-tout par la disette ; aussi le proverbe dit-il que la famine est la mere de la peste.

Il n'y a donc aucune personne judicieuse qui puisse nier que la peste ne soit une maladie épidémique ; mais, comme les preuves que je pourrois donner de cette vérité sont étrangères à mon objet, je ne m'attacherai, comme je l'ai promis en commençant, qu'à prouver que la peste est non-seulement épidémique, mais qu'elle est aussi contagieuse.

Contagium apud Medicos omnes, quædam est ab uno in aliud transiens infectio, virusque communicatum, adeo ut quotquot morbi communicantur, totidem contagiosi audiant. Ecquis v. g. veneream luem negaverit esse contagiosam, cum e corrupto maris semine analogis femine humoribus commixto, passim ab infecto ad sanum transeat, exempla que hujus communicationis indubitata innumeraque quotidie se prodant? Ecquis a contagiosorum morborum catalogo expungendam putet hydrophobiam, quam variis adeo stupendisque modis, sola etiam rabidi cujuslibet animalis saliva transmitti toties experimur? Ecquis contagiosas non fateatur variolas quæ vel solo gossipii pure imbuti, naribusque aliquandiu admoti olfactu, nec non per inoculationem certissime contrahuntur. Quid plura! Quisquis contagiosum nullum esse morbum præfractè deffenderit, eum meridiana in luce, noctuarum instar cæcurire necesse est. Itaque, si quando pestem ab uno ad alterum transire demonstrabo, certe pestis contagium extra omnem dubitationis aleam posuero. Atqui id evincere tam mihi facile erit quam quod facillimum.

Tous les Médecins appellent contagion une infection qui passe d'un corps dans un autre, un poison qui se communique, de maniere qu'on nomme contagieuses toutes les maladies qui peuvent se communiquer. Y a-t-il, par exemple, quelqu'un qui nie que la grosse vérole soit contagieuse, puisque le mélange de la semence de l'homme corrompue avec les humeurs analogues de la femme fait passer la maladie d'une personne infectée à celle qui ne l'est pas, & qu'on voit tous les jours une infinité d'exemples indubitables de cette communication ? Est-il quelqu'un qui doute que l'hydrophobie ne soit une maladie contagieuse, quand il voit la salive de quelque animal enragé que ce soit, communiquer la maladie de tant de manieres différentes, & toutes également étonnantes ? Peut-on dire que la petite vérole n'est point contagieuse, quand un peu de coton trempé dans le pus tiré des pustules, & approché du nez pendant quelque temps, ou l'inoculation, donnent infailliblement la maladie ? Il faut donc être parfaitement aveugle pour ne pas s'appercevoir qu'il y a des maladies réellement contagieuses. Si je fais donc voir que la peste passe d'un sujet dans un au-

Nec tamen adhibebo eam quam multi mire extollunt probationem, quæque apud imperitum vulgus palmaris est, nempe celeritas illa incredibilisque Massilie (ut aiunt) ab uno ad alios ejusdem domûs inquilinos, a domo in domum, a vico in vicum pedetentim ita pertransiit, ut pæne urbs tota quodam velut morbi incendio confligaret. Enimvero horrenda prorsus undique offerebatur calamitas. Non erat nobis incedere nisi per loca, hinc mortuis, illinc morientibus strata, vix ut nisi, vel illorum cadavera, vel horum grabatos calcando pes figi posset. Sed hoc ex contagione potius, quam ex generalibus causis accidisse, nihil evincit, cum ad hoc sufficiat, pestem agnoscere epidemicam, nec necesse sit supponere contagiosam.

Minime quoque historicis narrationibus innitar, quippe quarum autores, sincerissimi licet, non ea tamen quæ ipsi oculati testes viderint, sed quæ aliena duntaxat fide acceperint, mira sæpius quam vera credu-

tre, j'aurai démontré qu'elle est contagieuse. Or il n'y a rien de plus aisé que de faire cette démonstration.

Je n'emploierai pourtant pas la preuve que bien des gens regardent comme victorieuse, celle qui est regardée comme décisive par le vulgaire ignorant, c'est-à-dire la promptitude incroyable avec laquelle on dit que la maladie a passé dans Marseille d'un des habitans d'une maison aux autres, d'une maison à sa voisine, de rue en rue, de manière qu'un incendie n'auroit pas fait des progrès plus rapides. En effet cette malheureuse ville n'offroit de toutes parts qu'un spectacle horrible. On ne pouvoit marcher que dans des endroits jonchés de morts, ou de mourans, & l'on ne pouvoit mettre le pied que sur des cadavres, ou sur les lits des malades.. Mais ce désastre ne prouve pas plus la contagion que l'influence des causes générales, puisqu'il suffit pour le produire, que la peste soit épidémique, quand elle ne seroit pas contagieuse.

Je ne me fonderai pas davantage sur les relations. Car, quelque bonne foi que je suppose dans leurs Auteurs, comme ils ont écrit plutôt sur la foi des autres qu'ils n'ont été témoins oculaires, ils ont sou-

liores incredibilia prodiderunt. Si quidem naturalibus in eventis, quale est quod tracto, quamquam possunt hystorici quæ acciderint narrare, causas tamen discutere, bona eorum venia dictum sit, non historicorum est, sed Phisicorum. Perhibet v. g. Kirkerrus de quadam Italia urbe puerulis in platea ut fere sit, lusitantibus subito ex aere cecidisse corvum peste expirantem, cui cum plumas accurrentes pueruli detraxis-
sent, sine mora cum ipsi peste correpti sint, tum patriam brevi totam infecerint. Ad summum pro vero accipi potest quod a puerulis lues cæperit, deincepsque urbem totam invaserit. At quomodo id evenerit, num contagiosè an tantum epidemicè, ignoscat mihi Kirkerrus si dixerò istud negotii Medicorum duntaxat juris esse, non Historicorum; quemadmodum ad historicum quidem pertinet novi syderis apparentiam narrare, ad solum autem astronomum syderis ortum, decursus, conjunctionem, distantiam penitus explorare.

vent donné dans le merveilleux & l'incroyable. En effet dans les événemens naturels, tels que celui dont je parle, quand les Historiens rapporteroient exactement les faits, ils me permettraient de leur dire qu'il ne leur appartient pas de remonter jusqu'aux causes qui sont du ressort de la Physique. Kircher, par exemple, rapporte que pendant que des enfans jouoient, comme c'est leur coutume, dans la place d'une ville d'Italie, il y tomba un corbeau mourant de peste; que les enfans ayant plumé cet oiseau, en furent eux-mêmes attaqués, & qu'ils ne tarderent pas à la communiquer à toute la ville. Tout ce qu'on peut reconnoître comme vrai dans cette histoire, c'est que la peste commença par les enfans, & qu'en peu de temps elle se répandit par toute la ville. Mais est-ce l'effet de la contagion, ou de l'épidémie? Avec la permission de Kircher, je croirai qu'il n'appartient qu'aux Medecins de décider cette question, étrangere aux Historiens. Il en est des maladies comme de l'apparition de quelque étoile nouvelle. On ne peut contester aux Historiens le droit d'en parler: mais il n'appartient qu'aux Astronomes de faire des recherches sur son lever,

Sed nec pluris faciam quæ docet Bertoldus Gerstman, quamvis se Doctorem Medicum, Praticumque Tremoniensem, indiget, in suo quem scripsit pestis tumulo. Sentit ille pestem ne epidemicam quidem esse, nedum contagiosam, nec per generales causas produci, nec per communicationem propagari, sed solo unius cujusque terrore, quo immodice perturbatus sanguis in bubones carbunculosque erumpat.

Verum somnians ne an vigilans Auctor ille sic loquitur? quonam novo ab oraculo didicit terrori tantum esse virium ut morbos qui vivide timentur creet? Quos, amabo, morbos non timent hypochondriaci? levi capitis dolore apoplexiam; vel minima oculorum caligatione catharactam, seu suffusionem, vel cæcitatem; fugaci aurium tinnitu surditatem, momentaneo loquelæ impedimento linguæ paralysem; uno verbo integris annis morbos timent universos, morborum tamen omnium quos reformidant expertes.

son cours, ses conjonctions, sa distance.

Je ne fais pas plus de cas de la doctrine de Berthold Gerstman, quoiqu'il se dise Médecin, & Praticien, de la ville de Dortmund. Dans le traité qu'il a intitulé : *Le tombeau de la peste*, il prétend que cette maladie n'est ni épidémique, ni contagieuse, qu'elle n'est point l'effet des causes générales, & qu'elle ne s'étend point par la communication ; qu'elle est uniquement l'effet de la terreur qui, causant dans le sang un dérangement extrême, produit des bubons, & des charbons.

Mais cet Auteur étoit-il bien éveillé quand il écrivoit de si belles choses ? Quelle révélation lui a appris que la terreur étoit capable de produire les maladies que l'on craint fortement ? quelles sont, je vous prie, celles que ne craignent point les hypochondriaques ? la moindre douleur de tête les menace d'appoplexie ; le plus léger obscurcissement de la vue de la cataracte, ou de l'aveuglement ; un tintement passager des oreilles de la surdité ; un embarras momentané de la langue de sa paralysie ; en un mot les années entières se passent à craindre toutes les maladies, sans être attaqués d'une seule.

Physicos omnes quot sunt quot fuerunt testor; unquam ne contigit ut pleuritidis v. g. timore pleuriticus quispiam fieret? Unquam ne contigit ut quis ex improvise deprehensa juxta se vipera perterritus, ejusdem virus citra morsum ullum inficeretur? num forte pestis privilegium est illud singulare ut sola inter morbos solo terrore contrahatur? Absit quidem ut negem vivido quopiam terrore, molestisque animi affectibus, ita sanguinem perturbari, ut inde excitatis morborum seminibus, facilior via ad contrahendos quosque morbos comparetur; at solo terrore pestem contrahi credat Judæus Apella non ego.

Ultra progredior: si pestis solo terrore contrahi posset confidenter dico, nulli prorsus dum tam horrende in Massiliam grassaretur pepercisset, famina præsertim, quibus vel ad motum arundinis trepidare consuetum est, ad unam universa interiissent. Imo & viri ipsimet generosi: eccui quæso, Auditores ornatissimi, æneum adeo piæus est qui, inter ea quæ paulo ante memoravi discrimina constitutus, terrore non perstringeretur, imo percelleretur.

J'en appelle à l'expérience de tous les Praticiens du temps présent, & du passé ; est-il jamais arrivé que la crainte d'une pleurésie ait rendu quelqu'un pleurétique ; que le voisinage d'une vipere à l'occasion de la terreur qu'il a causée ait produit les accidens ordinaires au poison de ce reptile sans en avoir été mordu ? La peste a-t-elle le privilège exclusif d'être produite par la terreur ? A Dieu ne plaise que je nie qu'une terreur violente, que d'autres passions chagrinantes de l'ame, causent dans le sang un désordre assez considérable pour mettre en mouvement les semences des maladies contenues dans le sang, & applanissent le chemin à la production des maladies ; mais que la terreur seule donne la peste, c'est en vérité ce que je me garderai bien de croire.

Il y a plus : Si la terreur seule étoit capable de produire la peste, je le dis sans balancer, il n'y a personne dans Marseille qui lui eût échappé dans le temps qu'elle y exerçoit si tyranniquement son empire. Les femmes sur-tout, qui s'épouvantent ordinairement du mouvement d'un simple roseau, en auroient toutes été les victimes. Que dis-je, les hommes les plus courageux auroient été dans le même cas.

Posset, me Hercle, ex jam dictis, quasi totidem tormentis bellicis non leviter impetum ac concussum Gerstmani Systema existimari, sed funditus evertendum est, ac solo aquandum. Enimvero libellum ejus quo attentius evolvo, sparsaque hac illac politioris litteraturæ, argutique ingenii semina ex una parte deprehendo; eo magis ex altera miror, imo stupeo, quanta (ut ita dicam) mentis paralyfi laborare videatur, qui secum male concors turpiter sibi ipsi contradicat, nec remotis inter se locis, quod esset excusatione dignius, sed ipsomet cap. 4°. quod initio affirmat, id in decursu inficietur.

Audiamus, queso, ipsum, ne inauditum se damnari jure conqueratur. Pura puta ejus verba referam. Causam pestis, inquit, quarti cap. paragrapho 1°. veram & unicam superiori capite dixi esse terrorem, idque rationibus, & exemplis, abunde probavi: paragrapho autem 13°. sic loquitur: Duæ objectiones quæ maximum mo-

En effet , Messieurs , rappelez-vous la situation terrible que je vous ai dépeinte , & dites-moi de bonne foi quel est le courage assez grand pour ne point ressentir la terreur , ou plutôt pour n'en être pas vivement atteint ?

Les batteries que je viens de faire jouer contre le système de Gerstman suffiroient sans doute pour le renverser , mais je veux en détruire jusqu'aux fondemens. En lisant son ouvrage avec attention je trouve des preuves d'un génie heureux , nourri de la bonne littérature ; mais j'en suis d'autant plus étonné de le voir se contredire aussi grossièrement qu'il le fait dans des endroits de son ouvrage fort peu éloignés les uns des autres. Il seroit plus excusable s'il en étoit autrement ; mais qu'il nie dans le cours même du Chapitre IV. ce qu'il a affirmé dans le commencement , c'est ce qui n'est pas pardonnable.

Mais , pour qu'il n'ait point lieu de se plaindre d'être condamné sans avoir été entendu , je vais rapporter ses propres paroles. Elles sont tirées du paragraphe I. du Chapitre IV. *J'ai dit dans le Chapitre précédent que la terreur est la vraie & unique cause de la peste , & je l'ai suffisamment prouvé par des raisons , & des exemples.*

vere solent dubium circa originem pestis hic diluendæ, quarum prior est cur infantes cum non terreantur, peste corripiantur? Posterior cur & an bestia pestem sibi contrahant, & ea intereant? Ut priorem quæstionem recte diluam, distinguendum esse puto inter infantes recens natos & eos qui sunt trium vel quatuor annorum, &c. Posteaque pergit asserendo secundam illam infantium classem, trium nempe aut quatuor annorum, ut pote capacem terroris, capacem quoque esse pestis: qua exceptione manifeste firmat solos primæ classis infantes, nempe recens natos, terrori esse impervios, alioqui nulla fuisset causa duas classes distinguendi, sed solide negandum fuisset infantes non terreri. Quis tamen hoc credat nisi legat? Sequenti paragrapho 14^o. expressis ipsemet verbis ait: recentes infantes possunt peste laborare & ex ea interire. Unde sic adversus ipsum, ipsamet ejus pronuntiata contorqueri possunt: Terror unica non est pestis causa, si pestis eos tangat, in quibus nullus est terrori locus; atqui ex te nullus est terrori locus in infantibus recens natis, quos tamen male tibi constans paulo post fateris peste laborare posse, & mori; terror igitur non unica pestis causa est; atque adeo teipsum gla-

Il dit dans le paragraphe XIII. Il faut résoudre deux objections puissantes contre mon sentiment ; la première , pourquoi les enfans , qui ne s'effrayent point ont aussi cette maladie ; la seconde , pourquoi les animaux qui ne sont pas susceptibles de terreur , la prennent , & en meurent. Pour bien résoudre la première question , je pense qu'il faut distinguer les enfans en deux classes , la première qui comprendra les nouveaux-nés , & la seconde de ceux de trois ou quatre ans. Il n'est pas douteux , selon lui , que ceux de la seconde classe , étant susceptibles de terreur , ne soient sujets à être atteints de la peste. D'où l'on doit conclure que , comme les enfans de la première classe ne le sont pas , ils ne peuvent être atteints de la maladie. Autrement il étoit inutile de distinguer ces deux classes. Qui croiroit pourtant s'il ne le lisoit qu'au paragraphe XIV. il dise formellement que les enfans nouveaux-nés peuvent prendre la peste , & en mourir ? On peut donc tourner contre lui ses propres armes , & faire ce raisonnement ; la terreur n'est pas la seule cause de la peste si elle attaque des sujets qui n'en sont pas susceptibles ; or , selon vous , les enfans nouveaux-nés n'en sont pas

dio tuo jugulas, & exclamare debes,

Heu patior telis vulnera facta meis.

Neve dictum revocans asserueris infantes etiam recens natos terrori patere. Nam praterquamquod sic aperte palinodiam caneres, quamcunque te in partem versaveris, nunquam efficies ut octo dierum infans quem pestis non esse incapacem recte putas capacem tamen esse terroris. Cujusnam enim, quaeso, terroris? Certi ne an vagi? Haud dubie non certi; certus enim terror non nisi e certa, reflexaque mali certi apprehensione oriri potest; nec etiam vagi, cetero qui terror quilibet pestis causa esse potest; quod quam absurdum sit sola propositione innotescit.

Ultimo tandem Gerstmanum audire pergamus, citato cap. 4^o. paragrapho 1^o. sic ait: Bestias quod attinet, ex cum rationis & sensus sint expertes (utpote me-

susceptibles, quoique peu d'accord avec vous-même vous disiez qu'ils peuvent prendre la maladie, & en mourir; par conséquent la terreur n'est pas la seule cause de la peste; & par conséquent vous vous coupez vous-même la gorge, & vous êtes dans le cas de dire avec le Poète, *Je me suis blessé de mes propres armes.*

Ne vous imaginez pas aussi vous sauver en disant que les enfans nouveaux-nés sont susceptibles de terreur. Car, outre que ce seroit chanter ouvertement la palinodie, vous ne persuaderez jamais à personne qu'un enfant de huit jours, que vous reconnoissez avec raison susceptible de la peste, le soit aussi de la terreur. Car quelle seroit cette terreur? Sera-t-elle déterminée, ou indéterminée? On ne peut pas dire qu'elle sera déterminée, puisqu'elle supposeroit une connoissance déterminée, & réfléchie, du danger. On ne peut dire davantage qu'elle est indéterminée; car toute espèce de terreur pourroit produire la peste, proposition si absurde qu'elle se réfute d'elle-même.

Gerstman ne se tire pas plus heureusement de la seconde objection. Car voici comme il s'explique au paragraphe XV. du Chapitre IV. *Quant aux animaux,*

ra automata) hac ratione minime possunt peste corripì; sed quia moriuntur eadem morbis quos ex partu contraxerunt, vulgus ad hanc causam non attendens accusat contagium, quod tamen minime est; nam non statim intereunt (*notanda hæc causalis*) sed longo tempore eo morbo laborant, &c.

Adversum te ô Gerstmane iterum sic insurgo; oves quas interdum multitudine innumera fateris interire, ideo perire dicis sine contagio, quia non statim intereunt: atqui tua illa adversus contagium ratio futilis omnino est; etenim hydrophobia quæ per salivam rabidi canis communicatur, atque adeo citra dubium contagiosa est, non tamen statim necat. Idem dic de lue venerea, quæ interdum priusquam manifestetur, dudum contracta est. Abeat ergo ac longe amandetur nugivendus Gerstman, & bardos quærat quorum fatuæ credulitati persuadeat suum illud paradoxum terrorem unicam esse pestis causam.

comme ils n'ont ni sentiment ni raison, étant de pures machines, ils n'est pas possible qu'ils soient attaqués de peste; mais ils meurent de maladies que leur ont donné les pâturages; & le vulgaire, sans faire cette réflexion, croit contre la vérité qu'ils meurent de la contagion, car ils ne meurent pas tout d'un coup (remarquez ce raisonnement) mais ils sont long-temps attaqués de cette maladie, &c.

C'est donc ainsi, dirai-je à Gerstman que vous raisonnez; & moi voici comme je vais vous faire voir combien votre raisonnement est futile. Selon vous, les moutons, qui meurent quelquefois en grand nombre, ne meurent pas de contagion, parce que leur mort n'est pas prompte; il s'ensuivroit donc que par la même raison l'hydrophobie ne seroit pas contagieuse, quoiqu'elle se communique par la salive d'un chien enragé; ce qui prouve pourtant qu'elle l'est. Il s'ensuivroit encore que la grosse vérole ne le seroit pas, puisqu'elle ne se déclare souvent que long-temps après qu'on en est affecté. Laissons donc à Gerstman ses rêveries, & qu'il débite à des gens assez imbécilles pour le croire son ridicule paradoxe que la terreur est la seule cause de la peste.

Per propulsatos hætenus adversariorum insultus, facta quasi viarum securitate, jam tempus est ut promissam de contagio pestis demonstrationem aggrediar. Novi nihil prolaturum me vobis scio, Auditores ornatissimi, dum experimenta mea, commemoravero; experimenta dico quæ Massiliæ, dum lues grassaretur, feci, nec illa quidem clancularia aut incerta, sed publica, sed indubitata, sed coram peritissimis cum Medicis, tum Chirurgis, authentice facta ac testata, quæ jam longe lateque multorum typi vulgaverunt.

Scilicet, Auditores ornatissimi, Regio imperio miseram illam urbem ingressus, cum innumera quotidie pereuntium multitudo pectus meum miseratione transfoderet, curam omnem adhibui, ad cognoscendum, si possem, quanam esset fatalis hujusce morbi natura, & in quo præcipue virus consisteret, ut, hoc semel assecutus, afflictis efficacius succurrerem. Itaque dissectis cadaveribus bene multis, eorundemque accuratissima sedulitate inspectis visceribus, inter alia quædam animadverti nullum reperiri prorsus cui non turgeret vesica felle

Après avoir ainsi repoussé les attaques de mes adversaires, le chemin, pour ainsi dire, étant devenu libre, il est temps de passer à la démonstration que j'ai promise de la contagion de la peste. Je sçais, Messieurs, que je ne vous apprendrai rien de nouveau en vous rappelant mes expériences ; celles, dis-je, que j'ai faites à Marseille dans le temps que la peste y faisoit les ravages ; expériences non faites en cachette, & dont on puisse douter, mais faites en public, que personne ne peut révoquer en doute, puisqu'elles ont eu pour témoins d'habiles Médecins, & Chirurgiens, & qu'on les a honorées de l'impression en différens endroits.

Je ne fus point plutôt entré dans la malheureuse ville de Marseille pour obéir aux ordres du Roi, que la prodigieuse quantité de mourans me déchira les entrailles ; ce qui me détermina à ne rien négliger pour connoître, s'il étoit possible, la nature de cette funeste maladie, & du poison qui la communiquoit, afin de pouvoir ensuite de cette connoissance donner aux malades des secours plus efficaces. Ayant donc disséqué beaucoup de cadavres, & examiné leurs viscères avec tout le soin possible, je remarquai entre

bile a nigro viridescente. Suspensus inde sum, ne forsan, sicut venerea luis in semine, hydrophobia in saliva ita pestis hujus virus in bile potissimum resideret. Nec fellit me mea suspicio. Incunctanter apprehendo canem, vividum valde, ac hilarem, omnibus nosocomium ingredientibus cauda blandientem, sectosque agrotantium bubones avidè jamdiu glutientem. Huic cruralem venam incido, & ex prædicta bile drachmam circiter unam fontana aqua dilutam injicio. Tum statim ex hilari tristis, ex guloso cibum omnem fastidians, ex vivido soporatus, ac stipes videtur canis, obortisque paulo post cum bubone carbunculis duobus, quarta die interiit. Nec dissimile aliorum totidem canum repetitis pluries vicibus fatum fuit, subortisque semper bubonibus, ac carbunculis intra tridui, aut ut summe quatruidui spatium periere. Quod autem in carne heterogenea evenit, quanto potius eventurum putatis, Auditores ornatissimi, in carne homogenea, si, assentiente tum magistratu, tum reo, eadem injectio fieret in venam cujuspiam cruciarii capitali sententia damnati, addita spe vite si revalesceret.

autres accidens, qu'ils avoient tous la vésicule du fiel extrêmement remplie d'une bile d'un verd noirâtre. Je soupçonnai en conséquence que le venin de la peste résidoit principalement dans la bile, comme celui de la grosse vérole dans la semence, & celui de l'hydrophobie dans la salive, & j'eus le bonheur de frapper au but. Je prens sur le champ un chien qui est dispos, qui flattoit tous ceux qui entroient dans l'Hôpital, & qui étoit dans l'habitude d'avaler depuis long-temps les bubons qu'on avoit extirpés aux malades. Je lui ouvre la veine crurale, & j'y injecte environ une dragme de cette bile délayée dans l'eau de fontaine. Presque sur le champ le chien de gai qu'il étoit devient triste, il perd l'appétit qui avoit été bon jusqu'alors ; sa vivacité se change en assoupissement ; il meurt enfin le quatrième jour, après la sortie d'un bubon, & de deux charbons, qui suivit de près l'injection. Ce n'est point la seule expérience de ce genre que j'aye faite ; & a autant de chiens que j'ai pestiférés il est sorti constamment des bubons, & des charbons, & ils sont morts le trois, ou au plus tard le quatrième jour. Or s'il en arrive ainsi dans des sujets d'une espece différente, combien

*Paucis contraho vim totam probationis :
omnis morbus certum habens sese commu-
nicandi modum est indubie contagiosus : at-
qui talis est pestis ; ergo pestis est conta-
giosa.*

*Verbum non amplius addam ; quisquis
enim his omnibus mature perpensis adhuc
pestis contagium negare perstiterit , hunc
ego , excusso jugo rationis , insanabili præ-
judicationis anacarses morbo laborare cre-
dam , stoicumque illum emulari , qui pistil-
lis in mortario contusus vel sic dolere sese
infectiebatur.*



est-il

n'est il pas plus probable qu'il en seroit de même dans les sujets de la même nature ? Ainsi je ne doute pas que si du consentement des Magistrats un criminel, à qui on accorderoit la vie s'il guérissoit de la maladie, vouloit se laisser faire une pareille injection, il ne prît le mal comme les chiens dont je viens de parler.

Renfermons en peu de mots toute la force de mes preuves, & disons : Toute maladie qu'on est sûr de communiquer est indubitablement contagieuse ; or, la peste se communique par des moyens certains ; donc elle est contagieuse. Je finis par cette réflexion, tout homme qui, ayant fait réflexion sur les raisons que j'ai rapportées, s'obstine à nier la contagion de la peste, est un homme qu'on ne peut espérer de guérir de ses préjugés, & digne d'être mis en parallele avec ce Stoïcien qui disoit qu'il ne sentoit pas de douleur dans le temps qu'on le piloit dans un mortier.



SECUNDA PARS.

Pestem ab antiquis Medicinæ Principibus contagiosam esse creditam, amborum, quos initio dixi Collegarum uterque supponit, neuter probat, & ut quod sentio dicam, solide probari vix posset. Verum ne, si caput illud urgeam, dissertatio mea extra chorum saltare videatur, quos mihi limites fixi ne transversum quidem unguem prætergrediar; & cum pestis contagionem jam, ni fallor, sartam tectamque prima parte asseruerim, totus deinceps eo collimabo, ut evincam minime illam ex atomorum pestilentium atmosphaera communicari, sed contactu tantum immediato, eoque sic durante ut præfata injectioni aliquatenus æquivaleat.

Porro ne si facta fuerit semel idearum confusio, clausis oculis Andabatarum more digladiemur, lubens agnosco ac fateor, corpori unicuique suam inesse atmosphaeram seu definitum spatium intra quod continuo corpusculorum ex se effluvia circumquaque effundat. Quem enim nunc reperies qui, Physica vel de limine salutata, id negaverit; quippe quod eruditissimi Sanctorius,

SECONDE PARTIE.

Les deux Confreres dont j'ai parlé au commencement de ce discours s'accordent à penser que les anciens Medecins ont regardé la peste comme contagieuse : mais aucun d'eux ne le prouve, & j'estime qu'il seroit difficile de le prouver solidement. Mais, comme la discussion de ce point me jetteroit trop loin, je me renferme scrupuleusement dans mon plan ; & , après avoir fait toucher au doigt dans la premiere partie que la peste est contagieuse, je vais prouver aussi solidement dans celle-ci qu'elle ne se communique pas par l'atmosphere des atomes pestilentiels, mais par un contact immédiat, & assez durable pour être en quelque sorte l'équivalent des injections dont j'ai parlé. Cependant, pour que personne ne me chicane, je commence par convenir que chaque corps a une atmosphere, ou qu'il y a autour de chaque corps un espace déterminé qu'il remplit de ses émanations ; & je ne crois pas qu'il se trouve personne le plus légèrement imbu de la Physique qui puisse contester une vérité que l'illustre Sanctorius, & le célèbre Boyle, ont

R ij

Et Robertus Boyleus non probarint modo, sed plane demonstraverint, profecto in hoc capite Dissertator repugnantem inveniet neminem.

Fateor item in tractanda eruditionis materia geometricam methodum quam adhibuit, rethoris floribus multo esse aptiorem: nihilominus suæ sunt cum Oratoribus, tum geometris fallaciæ, Et ut sæpe Oratoris styli venustas ac lepos auribus insidiantur, ita interdum geometriæ species, atque apparatus, mentibus parum carnis imponunt. Itaque nihil curandum quam ornate ordinateque dictum quidpiam sit sed quam solide, nec dimittenda unquam est e manibus trutina, cujus ope momenta in probationem allata non ex argutiis, sed ex pondere ac gravitate aestimantur.

His cautionibus premuniti jam Dissertatoris scriptum districto judicio expendamus. Et primo quidem Dissertator tot historias consarcinavit, de origine diversarum pestium, semper (si ipsum audias) ex orientibus regionibus asportatarum, ut oras illas a divino numine constitutas putes, ubi perpetuas ac inexhaustas hujus mercis officinas conderet, ita ut non tam modificatio quam substantia quædam peculiaris mundo coæva esse videatur.

non-seulement éprouvée, mais démontrée. L'Auteur de la Dissertation ne trouvera donc personne qui lui conteste en ce point la vérité de sa doctrine.

Je conviens qu'en traitant une matiere de science la méthode géométrique qu'il a adoptée est beaucoup plus convenable que la fleur de l'éloquence ; mais les Géometres ont leurs tours d'adresse comme les Orateurs ; & , si la beauté du style de ces derniers en impose aux oreilles , l'appareil , & les dehors géométriques font aussi prestige à l'esprit. Il ne faut donc point se laisser séduire par les ornemens , ni par l'ordre ; il faut examiner la solidité des raisons , & ne point abandonner la balance au moyen de laquelle on connoît le poids des raisonnemens , sans avoir égard à leur subtilité.

J'ai cru ces précautions nécessaires avant que d'entrer dans l'examen des raisons de l'Auteur de la Dissertation , & je remarque d'abord qu'il a rassemblé une quantité d'histoires sur l'origine de différentes pestes , qu'il fait toujours venir des pays orientaux ; de maniere qu'il sembleroit que Dieu y eût établi un magasin intarissable de cette funeste marchandise , & que c'est moins une modification de la substan-

Deinde sic ejus Contagium per varias agrotantium atmosphas explicat, ut vel ad primam pestem, quæ mundo incubuit, totus jam orbis, quantuscumque est, periisse debuerit. Vult enim morbum illum, a subiecto in subiectum irrumpendo viribus augeri, brevique aërem inficere, qui inspiratus ab omnibus vix ulli parcat, sicque agitatus ventis, & hac illac migrans, non urbem solam, sed provinciam, sed regnum, nullo obstante repagulo, devastat. Verum hac terriculamenta sunt pavefcentis, & in hac parte inexperti hominis, qui, viso comminus malo, si solo ut alii volunt, terrore pestis contraheretur, praeda illius fuisset certissima.

Quid tu hic ais (inquies) an Historicorum prorsus omnium fidem elevas? Non nego factum quod narrant, sed facti modum nego ac pernego. Nam subitam adeo vastamque pestis propagationem non in contagium sed in epidemiam rejicio; neque pestilentium atomorum atmosphaera, sed generali-

ce qu'une substance particuliere dont l'existence remonte au temps de la création.

Il s'y prend ensuite pour expliquer la contagion au moyen des atmospheres des malades de maniere que la premiere peste qui a attaqué le monde auroit du faire périr tous ses habitans, quelque grand qu'en fût le nombre. Car, selon lui, la peste, passant de sujets en sujets, augmente de forces, & corrompt promptement l'air, lequel, étant nécessairement inspiré par tous les hommes, n'en épargne presque aucun, & poussé par les vents de tous les côtés, ravage non-seulement une ville, mais une province, mais un royaume, sans qu'on y puisse apporter d'obstacles. Mais c'est-là un système imaginé par la terreur panique d'une personne qui n'a point d'expérience, qui n'a vu le mal que de loin, & qui en auroit sûrement été la proie s'il suffisoit de la terreur pour le produire.

Comment donc, me dira-t-on, est-ce que vous révoquez en doute tout ce qu'ont écrit les Historiens ? Non certes ; je conviens des faits, mais je suis très-éloigné de convenir des causes qu'ils en assignent. Car je ne regarde pas la contagion comme celle de la propagation si prompte, &

bus causis, sed fermento communi, sed corruptis alimentis audacter acceptam refero: ita nempe tunc disposito corporum habitu; ut innata morbi hujus semina pedetentim pullulent, ovorum instar a gallina incubatorum, quæ statim alia post alia, sine ullo tamen unius in aliud influxu, excluduntur.

Narro facta, quorum ego ipse testis fui oculatus. In Abbazia Sancti Victoris, claustro sane amplissimo, quo flagrans Abbatis charitas innumeros omnis ætatis ac sexus homines, velut ad asylum recurrentes, admiserat, quamvis (juxta Dissertatorem) circumstantibus undequaque mortuis ac morientibus infectissimus aër esse debuisset, quia tamen sanis cibis usi sunt, sicque epidemia viam clauserunt, ne unus quidem peste contactus est, licet aliis morbis non pauci laboraverint; eandemque sortem experta sunt alia plurima virginum Monasteria.

Item dum Massiliam appuli, peste tunc

si étendue, de la peste, mais bien l'épidémie ; & je n'accuse pas de la maladie une atmosphère d'atomes pestilentiels, mais des causes générales, mais un ferment commun, mais la mauvaise qualité des alimens ; supposant toutefois dans les corps une disposition telle que les semences de la maladie se développent peu à peu, comme il arrive aux œufs couvés qui éclosent successivement sans que l'état de l'un influe sur celui de l'autre.

Voici des faits dont j'ai été le témoin oculaire. Dans l'Abbaye de saint Victor, Abbaye d'une grande étendue, & où la charité de l'Abbé avoit reçu une très-grande quantité de personnes de tout âge, & de tout sexe, qui s'y refugioient comme dans un asyle, quoique, suivant l'Auteur de la Dissertation, l'air y dût être fort infecté, l'Abbaye étant investie de toutes parts de morts & de mourans, il n'y a pas eu une seule personne attaquée de la peste, parce qu'usant d'alimens sains, ils ont fermé le chemin à l'épidémie. Il y a cependant eu beaucoup de personnes attaquées d'autres maladies. Plusieurs Couvens de filles ont aussi joui des mêmes avantages.

Je vais plus loin : Dans le temps que

horrendum in modum grassante, atque adeo (ex Dissertatoris hypothesis) toto urbis aëre pestilentibus contagiosisque atomis stagnante, nihilominus publicum egenorum hospitium, quod vulgi sermone, Charitas appellatur, hospitum licet omnis ætatis ac sexus innumera multitudine non plenum modo, sed exundans, integra tamen valetudine tandiu permansit quandiu bonis alimentis, rectorum cura prius comparatis vesci licuit. At postquam hospitio illo in valetudinarium converso, miseri ad egrotantium obsequia deputati sunt, non ex infecti aëris contagione, alioquin in priori domo ex eadem causa pestem contraxissent, sed ex corrupti panis victu, sordibusque assidue, dato epidemici loco, plurimi succubuerunt.

Monasterium Visitationis sane numerosissimum, hinc valetudinario egrotantium, illinc cæmeterio circumdabatur. Si ergo aëris contagio lues oriretur, quamam arte virgines illæ a furore pestis evasissent, quæ hinc inde pestiferum aërem spirare non destitissent? Attamen quamquam per id tempus aliis quibuscumque morbis non pauca afflicta-

j'entrai dans Marseille, c'étoit celui du plus grand ravage de la peste, & par conséquent celui où, suivant l'Auteur de la Dissertation, l'air devoit être le plus chargé d'atômes pestilentiels; l'Hôpital de la Charité qui non-seulement étoit rempli, mais qui regorgeoit de monde, n'a jamais été attaqué de la peste tant qu'on y a usé des bons alimens dont les Administrateurs avoient fait provision; mais depuis que cet Hôpital a été changé en Infirmerie, & que des misérables ont été employés au service des malades, plusieurs sont morts de la maladie, non par la contagion de l'air infecté, puisque cette cause avoit été sans effet jusqu'au changement, mais par l'épidémie que produisirent les alimens de mauvaise qualité, & la mal-propreté continuelle dans laquelle ils vivoient.

Le Couvent de la Visitation, Couvent très-nombreux, avoit d'un côté un cimetière, & de l'autre une Infirmerie de pestiférés. Si la peste se communiquoit par contagion, par quel art ces Religieuses, qui ne cessoient de respirer un air chargé d'atômes pestilentiels, auroient-elles échappé à la fureur de la maladie? Cependant, quoiqu'il y ait eu pendant ce

rentur, earum ne una quidem pestem contraxit.

Aliud Monasterium virginum quas vocant Lugdunenses, extra portam Noalliam in via ad valetudinarium mallei lusorii, ita situm erat, ut quotquot illuc ab urbe deferebantur peste correpti pro illarum foribus transirent. Tanta tamen vicinitate egrotantium ne morbi quidem hilum passa sunt. Quod an cum sua aëris infectione conciliari queat iudicet Dissertator.

Quid plura? Si per atmospheram pestilentium atomorum lues communicaretur, valetudinaria nemo prorsus intraret, quin peste tactus exiret. Etenim cum emanans e pestifero corpore transpiratio, quæ atmospheram constituit, ita ipsam repleat, nullum ut sit spatii punctum sensibile non eadem pestilenti transpiratione plenum (quod fatetur Dissertator) quæ fieri posset ut undique exundantibus, velut totidem sagittis terebratum corpus quodlibet, fibris etiam si placet corneis præditum, non lethaliter sauciaretur, pestemque contraheret? Atqui mea aliorumque bene multorum constans incolumitas, vel sola, contrarium

temps beaucoup de malades dans le Couvent, la peste n'y a pas trouvé d'entrée.

Un autre Couvent, nommé des Dames Lionnoises, situé hors de la porte de Noailles, sur le chemin de l'Infirmérie du jeu de Mail, l'étoit par conséquent de maniere que tous les pestiférés qu'on y portoit passoient devant leur porte. Cependant le voisinage d'une si grande quantité de malades n'a communiqué le mal à aucune d'elles. Je laisse à juger à l'Auteur de la Dissertation si on peut concilier ces faits avec son sentiment sur l'infection de l'air.

Enfin si la peste se communiquoit par une atmosphere d'atomes pestilentiels, il n'y a personne qui put entrer dans une Infirmérie sans être frappé de la peste. Car la transpiration qui sort des corps pestiférés, & qui produit cette atmosphere, remplissant tellement l'air, qu'il n'y en a pas un point, de l'aveu de l'Auteur de la Dissertation, qui ne soit rempli de corpuscules pestiférés, pourroit-on concevoir que quelque corps que ce fut, eut-il les fibres de corne, n'en fût point percé comme d'autant de flèches, blessé mortellement, & en un mot échappât de la peste? Or la santé constante dont j'ai joui, ainsi que

demonstrat; quippe qui in locis illis quotidie multas horas versati, atque agrotantium pulsus, bubones, carbunculos palpantes nullam tamen pestiferam impressionem hauserimus.

Evenisse id nobis ait dissertator, felici quodam casu, eademque fortuna, qua interdum pauci milites e cruentissima pugna, sociis hinc inde cadentibus, exeunt invulnerati.

Verum pace ejus dixerim, nodum hunc gordium non sic solvit, sed eludit, nec difficultati respondet, sed succumbit. Quis enim allata comparationis disparitatem non statim sentiat? fingatur animo pugna quaeque cruentissima, vix ac ne vix quidem evenit ut milites omnes praelientur: quin etiam ipsimet qui periculosissima praelii munia obeunt, interpositu circumstantium quasi muro protecti, hostilibus saepe jaculis substrahuntur. Quid igitur mirum si non vulnerentur! at si nullus foret castrorum locus ubi singuli milites, vibratis a fronte, a tergo, a lateribus, ano & cato, plumbeis glandibus non impeterentur, fidenter assero milites ad unum omnes certissima interfectione deletum iri. Atqui juxta Systema Dis-

beaucoup de ceux qui se sont donnés au même ministère, suffit pour démontrer le contraire. Cependant nous passons chaque jour plusieurs heures dans les Infirmeries à tâter le pouls des malades, & à toucher leurs charbons, & leurs bubons.

L'Auteur de la Dissertation répond à ce raisonnement que ce bonheur nous est arrivé comme il arrive à des soldats de revenir sans blessure d'une bataille sanglante, où leurs compagnons ont été tués à leurs côtés.

Mais il me permettra de lui dire que cette solution ne convient point à la difficulté, & ne la résout pas. Car peut-on avec un peu de réflexion ne point sentir la disparité? Supposons en effet la bataille la plus sanglante, il n'arrive presque jamais que toute l'armée se batte. Il y a plus : ceux qui sont les plus exposés se trouvent quelquefois tellement couverts par l'interposition des autres qu'ils sont à l'abri des coups des ennemis. Faut-il donc être étonné qu'ils ne soient point blessés? Mais s'il n'y avoit aucun poste dans l'armée où il n'y eût point de soldat qui ne fut exposé de front, en flanc, par derrière, par le haut, par le bas, aux coups de fusil, je crois pouvoir assurer avec con-

sertatoris eadem sors manere deberet omnes
& singulos qui valetudinaria peste agro-
tantium ingrediuntur, quod cum, recla-
mante experientia falsum sit, falsam iti-
dem esse illius hypotesim liquido apparet.

Restat, auditores ornatissimi, ut per im-
mediatum ac durantem, (quo solo pestem
communicari dico) contactum quid intelli-
gam, explicem. Contactum igitur illum
appello injectionem illam pestiferam, de qua
in priori orationis parte egi. Contactum il-
lum appello, quo quis ebullientes ex ore agro-
tantis halitus incaute nimis propius ac
diutius hauserit. Contactum illum appello
quo vestes agrotantis, ac precipue subucu-
lam quis nudo corpori induerit, vel thora-
libus linteis incubuerit. Contactum illum
appello quo quis ejusdem sudore aut san-
guine tinctas manus proprio vulnere admo-
verit: id enim malo suo fato experti sunt
Chirurgi duo, alter Monspeliensis nomine
Montelus, qui cum inveterato ulceri quo-
tidie manus adhiberet non prius lotas, peste
tactus, confectusque est: alter vero Gallo-
Provincialis valetudinarii Chirurgus, inf-
trumento suo incaute sauciatus cum a curan-

fiance que pas un ne reviendrait du champ de bataille. Or, suivant le système de l'Auteur, tel est l'état où se trouvoient tous ceux qui entroient dans une Infirmerie de pestiférés ; & , puisqu'il est certain par l'expérience qu'ils ont échappé, il est évident que l'hypothese sans laquelle cela ne pourroit arriver est fausse.

Il me reste, Messieurs, à expliquer ce que j'entens par un contact immédiat, & durable, le seul moyen que je reconnois capable de communiquer la peste. Je donne ce nom à ces injections pestiférées dont j'ai parlé dans la première partie de ce Discours. Je donne ce nom à la situation de ceux qui ont l'imprudence de s'exposer à respirer l'haleine d'un malade au sortir de sa bouche. Je donne ce nom à l'usage qu'on feroit des habits d'un malade, & sur-tout d'une chemise imbue de sueur, ou de ses draps. Je donne enfin ce nom à l'attouchement qu'on feroit sur une blessure qu'on auroit reçue, avec des mains dégoutantes de la sueur, ou du sang d'un malade. Et c'est ainsi qu'ont gagné la peste deux Chirurgiens, l'un de Montpellier, nommé Montel, qui avoit l'imprudence de panser tous les jours un vieil ulcère qu'il portoit, sans avoir la précaution

dis more solito agrotantium carbunculis ac bubonibus (me licet dissuadente) non desisteret, gravi peste itidem correptus est, sed revaluit. Unde merito concludo vix aliter timendum esse ex peste quam ex venerea lue contagium, & quemadmodum luem veneream, sine ullo atmosphaera metu, securi quotidie tractamus curamusque; ita pariter contempta eadem atmosphaera, secure tractari posse pestem ac curari dum sedulo caveatur contactus ille specialis, de quo mox sermonem habui.

Quod autem spectat ad simplicem carbunculorum bubonumque palpationem atque accessum ad agrotos etiam propiorum posse illa fieri citra ullum contagionis periculum, frequens jam experientia demonstravit.

Deponendus proinde est terror panicus, quo dementata plebs pestem simplici contactu contrahi delirat. Deponendus item est terror alter quo inexpertum vulgus, quot peste tactos totidem insanabiles computat; etenim in duobus valetudinariis quibus Massilia praefui, diligenter scripto in dies singulos

de se laver les mains ; l'autre Provençal , Chirurgien de l'Infirmierie , lequel s'étant blessé de son bistouri , ne voulut pas discontinuer de panser les bubons & charbons des malades , quelque chose que je lui disse pour l'en détourner. Mais celui-ci fut plus heureux , il guérit quoique vivement attaqué. D'où l'on peut conclurre avec fondement qu'on ne doit presque craindre la contagion de la peste que comme celle de la vérole ; or puisque nous traitons cette dernière maladie sans aucune crainte de son atmosphère , on ne doit pas plus s'en embarrasser en traitant la peste , pourvu qu'on ait soin d'éviter le contact immédiat dont je viens de parler.

Quant aux atouchemens sur les bubons , & les charbons , & à la visite des malades , il est certain par l'expérience que quelque près qu'on en approche , il n'y a point de risque de prendre la contagion.

Il faut donc surmonter cette terreur panique qui fait croire au peuple qui a perdu la tête que la peste se contracte par le simple contact. Il faut aussi se mettre au-dessus de celle qui persuade au vulgaire sans expérience qu'autant de pestiférés autant de morts ; car , calcul fait exacte-

agrotantium numero comperi vix dimidiam partem interiisse, altera perfectissime sanata.

Reponet forte quispiam mihi, heus tu! contagionem pestis per atomorum atmospheram dum verbis destruere te fingis, reipsa adstruis: vis enim per repetitum ac durantem contactum, per indutas agrotantium vestes, praesertimque subuculas communicari posse pestem; quomodo autem sic communicatur nisi per atomorum atmospheram? Ecquid aliud est quod in vestibus subuculisque, ac contactu illo tuo immediato transmittere luem possit prater eam quam agnoscere cogeris atomorum pestilentium atmospheram?

Bona verba, quaeso. Non mihi ipse contradico sed tu tibi met fucum facis. An ignorare te simulas quantum sit discriminis praedictam inter atmospheram & contactum immediatum qualem exposui? Hydrophobiae contagium ex rabidi animalis morsu, vel saliva, contrahi compertum est, inde ne sequitur contrahi hydrophobiam per atmospheram rabidarum atomorum? Luis vene-

ment du nombre des malades que j'ai traités dans les deux Infirmeries de Marseille dont j'ai eu la direction, à peine en est-il mort la moitié, l'autre ayant recouvré une santé parfaite.

On m'objectera peut-être que pendant que je cherche à établir la non-contagion de l'atmosphère des pestiférés, je prouve très-bien la proposition contraire. Car j'accorde qu'un contact répété, & durable, l'usage des habits des malades, & sur-tout de leurs chemises, peut communiquer la peste; or comment peut se faire cette communication que par le moyen d'une atmosphère corrompue, & infectée? Y a-t-il en effet rien autre chose dans les habits, les chemises, & le contact immédiat, qui puisse transmettre la maladie que l'atmosphère d'atomes pestilentiels dont je nie les mauvais effets?

Doucement, s'il vous plaît. Je ne tombe point en contradiction, mais vous vous faites illusion à vous-même. Pouvez-vous en effet ignorer la différence qui se trouve entre l'atmosphère pestilentielle & le contact immédiat dont j'ai parlé? On ne peut nier que l'hydrophobie ne se contracte par la morsure, ou la salive, d'un animal enragé; s'ensuit-il de-là qu'on la contracte

rea contagium nemo prudens diffiteatur, an ideo dicas communicari per atmospheram atomorum venerearum? Non igitur negem atmospheram peste egrotantium pestilentibus particulis impregnari: sed adeo tenues illa sunt ac volatiles, ut quantula cumque resistentia propulsentur ac cedant. Crassiores vero quæ vestibus, subuculis, linteisque thoracibus, sudori ac sanguini adhaerescunt, sani hominis habitum longe vividius impetendo corrumpunt; quemadmodum ventosa moletrina quæ levibus auris immota permanet, si validioribus ventis pareat non movetur tantum sed plerumque tota subvertitur.

Hæc fere sunt, auditores ornatissimi, quæ in hoc percelebri concessu non coarguendi prurigine, sed veritatis publicæque utilitatis studio tractanda proposueram. Si quid minus accuratum mihi excidit, homo enim cum sim, humania me nihil alienum puto; quo animo alios refelli eodem refelli ab aliis præsto sum; scilicet

également par une atmosphère d'atomes sortis du corps malade ? Peut-on contester la contagion de la vérole, & cependant dira-t-on qu'elle se contracte par une atmosphère d'atomes vénériens ? Je ne nie donc point que l'atmosphère des corps pestiférés ne soit empreinte d'atomes pestilentiels : mais ils sont si ténus, & si volatils que la moindre résistance les repousse, & les fait céder ; au lieu que les molécules plus grossières qui s'attachent aux habits, aux chemises, aux draps, à la sueur, & au sang, faisant un effort beaucoup plus puissant contre l'habitude du corps d'une personne saine, la corrompent. Il en est comme d'un moulin à vent qu'un souffle ne peut mettre en mouvement, & qui, lorsque le vent est violent, non-seulement en suit les mouvemens, mais même en est quelquefois renversé.

Voilà, Messieurs, ce que l'utilité publique, & l'amour de la vérité, & non de la dispute, m'ont inspiré de vous mettre sous les yeux. S'il m'est échappé quelque chose de moins exact que je ne le souhaiterois, car je suis homme, & sujet à toutes les infirmités de l'humanité, je ne trouverai pas mauvais qu'on me réponde avec le même esprit que j'ai attaqué les

Hanc veniam petimusque, damusque vicissim.

Vos autem quorum precipue causa prolationes istæ fieri solent, alumni charissimi, Facultatis hujus nostræ nunc gaudium ac spes, olim decus & ornamentum futuri, vos, inquam, salutari consilio paternoque affectu hortor ut, si quando (quod Deus avertat) ad ferales quas vidimus tragedias vos mitti contigerit, vestros primum, deinde aliorum animos a populari terrore obfirmantes, adhibito tantum ciborum salubrium usu temperato, servandæque munditiæ intenti, absque alia cautione egros secure curetis; sicque ingentem demum a Deo mercedem, a servatis civibus gratiam, a principibus liberalitatem, a conscientia letitiam, ab omnibus laudem, uno verbo quale in nobis cernitis, emolumentum atque honoris premium non frustra spectetis.

D I X I.

autres.

autres. *C'est la permission que je demande, & que je donne à mon tour.*

Pour vous, en faveur desquels se font principalement ces sortes de Discours, chers Eleves, qui êtes à présent l'espérance & la joie de notre Faculté, qui en ferez quelque jour l'honneur & l'ornement, je vous donne comme un conseil très-salutaire, & vous exhorte avec une affection toute paternelle, si le malheur veut que vous foyez appelés pour être les témoins de tragédies aussi cruelles que celle de Marseille, je vous exhorte, dis-je, à bannir toute crainte de votre esprit, & à ne rien négliger pour rassurer les autres. Dans ces dispositions vous traiterez sans risque les malades, pourvû que vous ne fassiez qu'un usage modéré d'alimens sains, & que vous évitiez la mal-propreté. Par ce moyen vous mériterez de la part de Dieu une récompense proportionnée, vous gagnerez la bienveillance des citoyens que vous aurez conservés, vous ressentirez de la libéralité des Princes, vous goûterez la joie que donne une conscience pure, vous serez estimés de tout le monde, en un mot vous aurez du côté de l'honneur & de la fortune les avantages dont j'ai le bonheur de jouir. FIN.

A P P R O B A T I O N.

J'A I L U par ordre de Monseigneur le Chancelier deux *Manuscripts*, dont l'un a pour titre : *Expériences & Réflexions de M... sur la structure & l'usage des viscères*, & l'autre : *Consultations Médicinales de M...* dont je crois l'impression utile au Public. A Paris le premier Août 1752.
BRUHIER.

P R I V I L E G E D U R O I.

L OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE ; A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T.
Notre amé JEAN-THOMAS HERISSANT, Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public, des Ouvrages qui ont pour titres : *Consultations de Médecine par M. Deidier ; Expériences, Réflexions & Observations d'Anatomie & de Médecine par M. Vieussens ; Traité des Pierres de Théophraste traduit du Grec avec des notes de M. Hill, traduites de l'Anglois*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant fa-

vorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, ou à ceux qui auront droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes; que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant que de l'exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de

France, le Sieur DE LA MOIGNON ; & qu'il en
fera ensuite remis deux Exemplaires de chacun
dans notre Bibliothèque publique, un dans celle
de notre Château du Louvre, un dans celle de
notre-dit très-cher & féal Chevalier Chancelier
de France le Sieur DE LA MOIGNON, & un dans
celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde
des Sceaux de France le Sieur DE MACHAULT,
Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de
nullité des Présentes ; du contenu desquelles
vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit
Exposant ou les ayans causes, pleinement &
paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun
trouble ou empêchement. Voulons que la copie
des Présentes, qui sera imprimée tout au long au
commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit
tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies
collationnées par l'un de nos amés & féaux Con-
seillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à
l'Original. Commandons au premier notre Huif-
fier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exé-
cution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires,
sans demander autre permission, & nonobstant
Clameur de Haro, Chartre Normande, & Let-
tres à ce contraires : Car tel est notre plaisir.
DONNÉ à Versailles le vingt-neuvième jour du
mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent
cinquante-trois, & de notre Regne le trente-neu-
vième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, PERRIN.

*Registré sur le Registre XIII. de la Chambre
Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris,
N^o. 268, fol. 212, conformément aux anciens
Règlemens du 28 Février 1723. A Paris, le 8
Janvier 1754.*

Signé, DIDOT, Syndic.

~~K^{te} 3 Vol. 800 D.~~

